



Revue du

Littoral

■ **Une folie d'après Lacan**

N°37

Avril 1993

Revue trimestrielle

E.P.E.L

Revue du Littoral

*école
lacanienne
de psychanalyse*

37.

Une folie d'après Lacan

revue trimestrielle
29, rue Madame
75006 Paris

*publiée avec le concours du Centre national des lettres
publiée avec le concours du groupe E.P.C.*

Revue du Littoral n° 37

Comité de rédaction

*Danielle Arnoux
Bernard Casanova
Marie-Magdeleine Chatel
Roland Léthier*

Secrétariat

*João Benedito Rubini
29, rue Madame, 75006 Paris
45 49 29 36 (le matin)*

Administration

*E.P.E.L., 29, rue Madame, 75006 Paris
télécopie de la revue 42 03 49 00*

Abonnements p. 210

*400 F pour 3 numéros
500 F à l'étranger*

Distribution

*Distique, 5, rue de la Taye
BP 65, 28112 Lucé cedex
téléphone 37 34 84 84 – télécopie 37 30 78 65
Comptoir à Paris
13, rue Ernest-Cresson, 75014 Paris
téléphone 45 45 79 32*

Crédits photographiques

*Jean-Claude Arnoux
« Les empêchés de penser en rond »
Éditions Jérôme Millon
La Sape*

Direction artistique

*Pascal Vercken
97, rue du Bac, 75007 Paris*

Dessin de couverture

Xia Jia-nong

Fabrication

SA Transfaire, 04250 Turriers

UNE FOLIE D'APRÈS LACAN

Une folie d'après Lacan, d'Aimée à Marguerite.....	7
Faute de ravage, une folie de la publication.....	9
<i>Marie-Magdeleine Chatel</i>	
L'incision comptable de Marguerite Anzieu.....	45
<i>George-Henri Melenotte</i>	
Nous sommes tous des « schizophrènes ».....	65
<i>Chawki Azouri</i>	
Le livre volé.....	71
<i>Françoise Davoine</i>	
La rupture entre Jacques Lacan et Gaëtan Gatian de Clérambault.....	85
<i>Danielle Arnoux</i>	

APOSTILLE

La lettre au corps, à propos de Joë Bousquet.....	121
<i>Entretien Alain Freixe, Francine Beddock</i>	

LECTURE

<i>L'incomplétude du symbolique</i> , Guy Le Gaufey.....	133
<i>Moustafa Safouan</i>	
<i>Le messager des étoiles (Sidereus nuncius)</i> , Galilée.....	139
<i>Lucien Favard</i>	
<i>Freud sur le front des névroses de guerre</i> , Kurt R. Eissler.....	147
<i>Christian Simatos</i>	
<i>Les Farfadets, ou Tous les démons ne sont pas de l'autre monde</i> , Berbiguier de Terre Neuve du Thym.....	153
<i>Georges Zimra</i>	
<i>Penser la folie, Essais sur Michel Foucault</i>	161
<i>Bernard Casanova</i>	
<i>Présentation du Thésaurus Jacques Lacan (T. I)</i>	169
<i>Denis Lécuru</i>	

DOCUMENT

Historique du cas de Marguerite : suppléments, corrections, lecture.....	173
<i>Jean Allouch, Danielle Arnoux</i>	
Résumés – Resúmenes – Abstracts.....	192
Abonnements.....	210



Huguette Duflos
dans le film *Koenigsmark*
revêtue de l'uniforme des hussards

Une folie d'après Lacan, d'Aimée à Marguerite

LACAN a proposé de l'appeler Aimée A., il a porté son cas au paradigme, « cas Aimée » de sa thèse, prototype de la paranoïa d'auto-punition. Folie de publication, ce nom d'Aimée est mis en abyme dans l'écriture de la thèse puisqu'il y devient nom d'auteur (du fait de la publication par Lacan des « écrits d'Aimée ») d'un roman dont l'héroïne se prénomme Aimée. Les surréalistes ont acclamé la qualité littéraire de cette écriture d'Aimée, publiée en tant que produite par sa psychose même. Lacan a été touché par cette patiente, il le dit, il y revient tout au long de son enseignement par de multiples retouches, il reformule le diagnostic, rend hommage à cette rencontre de l'avoir fait glisser vers Freud, lui, ne cessant de témoigner d'une fécondité encore active de son habitation du cas. Le rapport que chaque élève de Lacan entretient aujourd'hui avec la folie s'inscrit dans les conséquences de cette rencontre de 1931.

Après Didier Anzieu (*Une peau pour les pensées*) puis Élisabeth Roudinesco (*La bataille de cent ans*, t. 2), le nom de Marguerite Anzieu a été révélé. Jean Allouch a écrit *Marguerite, ou l'Aimée de Lacan*, lecture critique de la thèse, réexaminant le cas au regard des nouvelles données. Une telle étude était rendue possible non seulement par cette levée de censure mais encore par le fait que dix années s'étaient écoulées depuis la mort de Lacan. Au centre de ce livre, il déploie le détail des variations réglées des différents thèmes du délire, leur composition entre eux, les uns par rapport aux autres et dans leur succession, en fonction de l'acte dont ils atténuent ou approchent l'imminence de l'exécution. Or, il s'agit d'un vœu que Lacan formule à la fin de sa thèse comme voie d'avenir offerte à la recherche : « Une solution scientifique ne pourrait être apportée que par une étude comparative de la motivation de l'acte et de la structure délirante » (p. 342) cela n'avait pas été lu, pas même aperçu, certes, « tout » peut-il jamais être dit ?

Ce numéro 37 « Une folie d'après Lacan » de la *Revue du Littoral* vient ainsi encore après la publication de *Marguerite, ou l'Aimée de Lacan*. On y trouvera des remarques suscitées par ce livre et des études mettant à l'épreuve de nouvelles hypothèses de lecture, un déchiffrement dans la thèse de la rupture entre Lacan et de Clérambault ; on trouvera également de nouveaux documents, dont J. Allouch n'avait pas disposé lors de la première édition de son livre, concernant la première hospitalisation de Marguerite à Épinay-sur-Seine, son transfert à Ville-Évrard, sa sortie de l'hôpital. Et puis, après encore, des éléments d'histoire vivante établis en note dans l'article de Marie-Magdeleine Chatel. Oui, de quoi lire !

Faute de ravage, une folie de la publication

Marie-Magdeleine Chatel

Si vous saviez tout le bonheur qu'on leur veut, comme si c'était possible. Peut-être vaudrait-il mieux parfois que l'on nous en sépare. Je n'arrive pas à me faire une raison de cet enfant¹.

IL EST IMPOSSIBLE de se faire une raison de son enfant, ceci n'a pas de bornes. Il y a une folie de l'enfantement. Lors de l'événement d'une maternité chacune cherche à faire avec cette folie, à l'apprivoiser. Dépassée par son enfant, celle qui en est sa mère sans savoir ce que « mère » veut dire, sans même prononcer le mot, traverse des états étranges, bouleversants, souvent secrètement gardés pour la confiance. Irrémédiablement joués, nous réagissons selon notre porte étroite, dans ce lien à l'enfant débordé d'inceste.

Est-il possible qu'une petite fille de cinq ans puisse brûler vive, même des suites de ses brûlures graves, dans une maison où les cris peuvent alerter quelqu'un ? Cet acte en lui-même, qu'on dit accidentel, est un acte fou. De quelle absence les parents de cette petite fille pouvaient-ils être saisis pour qu'elle ait pu ainsi se consumer sans retour ? On touche là au pire fait subjectif dans son abîme. Lacan écrit que c'est la mère qui a subi cet événement fou :

La famille insiste sur une émotion violente qu'a subie la mère [...] : la mort de l'aînée des enfants en effet due à un accident tragique, elle choit aux yeux de sa mère dans l'ouverture béante d'un fourneau allumé et meurt très rapidement de brûlures graves².

1. Anne Desbaresdes dans : Marguerite Duras, *Moderato cantabile*, 10-18, p. 32.
2. Jacques Lacan, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité suivi de Premiers écrits sur la paranoïa*, Paris, Seuil, 1975, p. 175. Je le citerai dans la suite de l'article en indiquant simplement T. pour thèse, et en notant les pages dans cette édition de 1975.

L'enfant aurait-elle disparu dans l'ouverture béante des yeux de sa mère ?

Faisons retour sur le cas de Marguerite Anzieu. La petite fille morte évoquée dans la thèse de Lacan est sa sœur aînée, morte avant la conception de Marguerite, elle recevra le même prénom qu'elle.

Nous disposons aujourd'hui de quatre livres qui font cas d'elle, cette « elle » n'étant pas tout à fait la même à chaque fois ni tout à fait une autre³. Après la lecture de ces livres, il est notable qu'il y a deux noms distincts : « Aimée » (la folle), celui de la thèse qui est lié au patronyme Pantaine, et « Marguerite Anzieu ». A l'époque de la parution du livre d'E. Roudinesco et du livre d'entretiens avec G. Tarrab (1985-86), ces deux noms sont encore déconnectés, du moins dans le faire savoir public de Didier Anzieu, son fils. On sait qu'Aimée s'appelait Marguerite, mais Marguerite comment ? on ne le sait pas encore.

L'impossibilité de satisfaire au deuil de l'enfant mort

Pour des raisons qui tiennent à quelque chose que l'enquête ne dit pas, peut-être à la folie de Jeanne⁴, la mère de Marguerite, le deuil de l'enfant Marguerite la première n'a pas été satisfait. La folie de Margue-

3. La thèse de Lacan, *De la psychose...*, *op. cit.*, le livre d'Elisabeth Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France 2. La bataille de cent ans*, Paris, Seuil, 1986, p. 135, le livre d'entretiens de Didier Anzieu avec Gilbert Tarrab : *Une peau pour les Pensées*, Paris, Clancier-Guénéaud, 1986, p. 180. le livre de Jean Allouch, *Marguerite, ou l'Aimée de Lacan*, Paris, E.P.E.L., 1990.

4. La mère de Marguerite portait le nom de « Jeanne dite Anna », on l'appelait Anna. Les sœurs de Marguerite portaient respectivement les noms de « Élise dite Eugénie », on l'appelait Eugénie et « Maria dite Clotilde » qu'on appelait Clotilde. Il m'a été donné de m'entretenir avec plusieurs personnes qui ont connu Margerite Anzieu dans la période de sa vie qui se situe après son hospitalisation, c'est-à-dire après 1943 : André Chaissac et Denise Roux, fils et fille de Maria dite Clotilde, sœur de Marguerite, rencontrés à Blaisy-Bas, là où Marguerite est arrivée à sa sortie de l'asile. C'est là aussi, chez eux, que Élise (ils l'appelaient Eugénie) a passé les dix dernières années de sa vie. Jeanne (« maman Anna ») et Jean-Baptiste (« Baptiste ») leurs grands-parents y ont fait de longs séjours. Eux-mêmes passaient toutes leurs vacances dans la maison familiale à Doumis. Ils ont gardé pour Marguerite un amour militant et une vive reconnaissance de son infatigable générosité. Puis la famille Debost (franco-américaine) rencontrée à Trouhau (village voisin de Blaisy-Bas) chez qui Marguerite a travaillé à partir de l'été 1943 jusqu'au printemps 1951. Après la guerre, elle les a suivis avenue Mozart à Paris. Ils ont gardé d'elle un souvenir précis

rite la seconde se situe entièrement dans cette impossibilité de « satisfaire le deuil⁵ », sa folie est le deuil même de sa sœur Marguerite l'aînée.

En effet une petite fille est morte accidentellement à l'âge de cinq ans, brûlée vive. Didier Anzieu rapporte ceci :

La famille vivait dans une grande maison de pierre [...], la pièce commune avait seule le chauffage dans une grande cheminée [...] à l'intérieur de laquelle on pouvait s'asseoir sur des bancs. La scène s'est passée avant la naissance de ma mère. C'était jour de fête. Pour aller à la messe Marguerite [...] avait été habillée d'une robe d'organdi [...] la petite était légèrement vêtue, il faisait froid, elle s'est approchée du feu... et elle est morte brûlée vive. Ce fut un choc atroce pour ses parents et ses deux sœurs. Ma mère alors a été conçue pour remplacer la défunte. Et comme c'est encore une fille qui est née, on lui a donné le même prénom, Marguerite⁶.

L'état civil rapporté par Allouch atteste en effet de ceci, concernant les premiers enfants de Jeanne et Jean-Baptiste Pantaine :

- Marguerite, née le 19 octobre 1885
 - Élise, née le 23 septembre 1887
-

et affectueux, ils ignoraient tout de son passé psychiatrique, ils ne pouvaient même pas imaginer la possibilité de son passage à l'acte. Dans leurs souvenirs d'adolescents, ils aiment toujours cette Marguerite croyante et originale, qui pouvait lire des présages dans la connexion de deux événements. Elle avait noué une étonnante amitié avec une « théâtréuse » des années folles qui portait un nom de scène. Marguerite les a encouragés, l'un dans son entreprise pour devenir musicien, l'autre dans sa « crise mystique », elle avait pu s'effondrer en larmes lorsque la jeune Alix n'était pas rentrée à l'heure. Alix Debost m'a fait lire une lettre que Marguerite lui avait envoyée en réponse à l'annonce de la naissance de son fils, elle lui écrit : « La Prière me sauve de tout. » Enfin Françoise qui fut une réelle amie de Marguerite à Boulogne, dans ses dix dernières années de vie. Elles partageaient des activités d'entraide sur la paroisse, Françoise a gardé une vive admiration pour Marguerite, pour sa distinction, son allure, son goût pour la littérature, son « amour du prochain », sa foi. J'indiquerai simplement par *entretiens* les éléments que je retiens dans la suite de cet article. Je maintiendrai dans cet article les noms de Jeanne sa mère, d'Élise sa sœur comme leur nom de cas puisque c'est avec ces nominations que Jean Allouch a fait cas de Marguerite dans son livre. Notons que l'usage de porter deux prénoms – l'un écrit et l'autre dit, tous deux consignés à l'état civil – était très répandu dans la famille de Marguerite à l'exception cependant des deux Marguerite, la première comme la seconde ne portaient qu'un seul prénom Marguerite.

5. Selon une heureuse expression de J. Lacan, séminaire *Le désir et son interprétation*, (sténotypie) séance du 22 avril 1959.

6. Didier Anzieu, *Une peau pour les pensées*, op. cit. p. 15-16. Dans cette citation, j'ai volontairement supprimé les éléments qui ont été contestés par l'état civil.

- Maria, née le 15 octobre 1888
- décès de Marguerite, le 10 décembre 1890
- un enfant mort-né, le 12 août 1891
- Marguerite, née le 4 juillet 1892⁷.

Jean Allouch fait une étude détaillée des différentes versions relatant la mort accidentelle de Marguerite la première⁸. La version-Lacan la situe bien comme l'aînée, morte « sous les yeux de sa mère ». La version-Anzieu la situe comme la cadette des trois filles, morte alors qu'elle était à la garde de sa sœur aînée Élise. La légende familiale, à travers Clovis, le frère cadet de Marguerite, raconte l'histoire, qu'il tiendrait de sa mère, que ça se passait loin de la maison, alors qu'elle gardait les moutons. Il se trouve que plus la version est produite de façon éloignée dans le temps de l'événement lui-même, plus elle éloigne des yeux de sa mère l'événement de l'enfant brûlée vive. La déformation qui fait écran tente de décharger la mère de la responsabilité de la mort de l'enfant et tente de rendre l'événement encore plus accidentel.

La déformation de la légende familiale, produite par Jeanne la mère, vise à couvrir le trait inassimilable, insupportable du spectacle horrible de l'enfant brûlée vive sous les yeux de sa mère. Ce trait est renforcé dans la version que produit Lacan par la formule « dans l'ouverture béante d'un fourneau allumé », qui accentue la structure de trou d'horreur de cette disparition. Cet événement catastrophique a eu lieu le 10 décembre 1890.

La mort d'un proche est subjectivée soit comme un meurtre soit comme un suicide ou même les deux. De surcroît, quand l'être cher est un enfant petit, dépendant de la responsabilité des parents, mort accidentellement et non d'autre chose (de maladie par exemple), l'accident se révèle être toujours un accident de surveillance des parents. Cet acte ne peut qu'être pris comme un acte manqué, effet du désir des parents, à ce titre il se refuse à la subjectivation par ceux-ci. Il est impossible de se reconnaître meurtrier de son enfant que l'on aime tant, sauf au travers d'un refus de savoir. Les pathologies qui résultent de cette impossibilité attestent de cette reconnaissance insue.

Allouch avance dans son livre que la folie de Marguerite, née après l'horrible accident de sa sœur, dit l'impossibilité d'être assignée à cette place de remplaçante de la morte dont elle porte le prénom, si ce rem-

7. Jean Allouch, *Marguerite, ou l'Aimée de Lacan*, op. cit. p. 223.

8. *Ibid.*, p. 222 et suivantes.

placement impliquait l'injonction de méconnaître que la mort de sa sœur était un infanticide dont Jeanne était l'actrice. La folie révèle dans le délire le trait dont Jeanne impose la méconnaissance. Ce trait est celui-ci : le désir d'une femme en position de mère peut se distraire de l'enfant, une femme peut désirer ailleurs que l'enfant. Ce que Marguerite a formulé ainsi : « l'insouciance des mères frivoles⁹ ».

L'acte de la mort de la petite Marguerite de cinq ans a réalisé un trait tel que son deuil est refusé par la mère. La mère ne peut reconnaître la jouissance en jeu, elle ne peut se culpabiliser c'est-à-dire la comptabiliser comme faute, la subjectiver. La « jouissance fautive¹⁰ », celle issue du refoulement n'a pas lieu en ce cas. C'est alors une jouissance qui ne peut qu'être portée sur l'Autre. L'Autre dont il s'agit, en l'occurrence, est la voisine de Jeanne qui était supposée jouir de son malheur. En effet, Lacan rapporte dans sa thèse :

La mère s'est présentée dès longtemps comme une interprétative [...] persuadée de la volonté de nuire de sa voisine [...] sentiment d'être épiée, écoutée par ses voisins, crainte qui lui fait recommander la lecture à voix basse des missives qu'illettrée, elle doit se faire lire [...]¹¹.

En 1966, Lacan donne une définition de la paranoïa « comme identifiant la jouissance dans ce lieu de l'Autre comme tel¹² ». C'est dans la paranoïa que le deuil de Marguerite va se jouer.

Deux lapsus calami marquent le manque de trace de la filiation

Nous considérons le livre *Marguerite, ou l'aimée de Lacan*, de Jean Allouch, comme une nouvelle version du cas. Allouch est entré dans l'affaire, il témoigne de son habitation du cas, d'abord à s'en tenir à la fulgurance de sa dédicace : « Avec Marguerite, je dédie cette étude de clinique psychanalytique aux habités par l'effroyable expérience érotique de l'enfant mort ». Etant donné cet engagement d'Allouch, je prends au sérieux ce qui dans ce livre apparaît comme *lapsus calami*. Qu'ils viennent de l'auteur, du correcteur, ou de l'éditeur n'est pas mon propos. Je les rapporte au cas Marguerite. Je les déchiffre comme éléments nouveaux nous renseignant sur la structure du cas.

9. T., p. 167.

10. J. Lacan, *Le Séminaire Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 56.

11. T. p. 221.

12. J. Lacan, « Présentation de la traduction des mémoires d'un névropathe de D.P. Schreber », *Les Cahiers pour l'analyse* n° 5, Paris, décembre 1966, p. 70.

Deux lapsus se trouvent dans l'arbre généalogique à la page 149, dans le chapitre 5 intitulé *Historique du cas de Marguerite*. Le premier lapsus porte sur la date de naissance de Marguerite, la première. L'arbre généalogique indique : PANTAINE Marguerite née le 19 octobre 1855 morte le 10 décembre 1890. Or, elle est née, selon l'état civil, le 19 octobre 1885¹³. Le deuxième lapsus est l'absence des doubles traits verticaux indiquant sur l'arbre généalogique la filiation directe. Observons l'arbre généalogique p. 149, ce signe de la filiation directe (doubles traits verticaux), présent partout ailleurs, manque pour la descendance directe de Jean-Baptiste et Jeanne Pantaine, les parents de Marguerite. Le seul trait qui fasse le lien entre la génération des parents de Marguerite et Marguerite passe alors par Guillaume Pantaine, son oncle, frère de son père, qui épousa Élise sa sœur. L'indication de ce mariage entre deux personnes des deux générations successives écrit le lien qui manque à sa place, entre les deux générations sur l'arbre généalogique.

Quant au premier lapsus, sur la date de naissance de Marguerite la première, hormis l'état civil, toutes les versions concernant cette Marguerite morte accidentellement, modifient son âge lors de l'accident mortel, donc sa date de naissance. Il n'est pas rare que s'opère un refoulement sur la date de naissance d'un être cher, la date du décès ayant pris la place de celle-ci dans la mémoire. Ceci est interprété par Freud comme un indice du refus du deuil. Allouch fait donc naître Marguerite la première à la génération de ses parents, – en quelque sorte elle pourrait être la mère de Marguerite la seconde. Ce premier lapsus vient croiser le second dans la mesure où il vient souligner l'absence de lien de filiation entre les parents de Marguerite et Marguerite, pour faire de Marguerite l'aînée une contemporaine des parents. Ceci viendrait souligner un vide, un trou à cette place de la « fonction parentale » des parents.

Mon hypothèse est celle-ci : Jeanne n'a pas occupé la place de mère pour sa fille Marguerite, la seconde. Ceci est écrit sur l'arbre généalogique par lapsus, d'un savoir ignoré mais qui a transpiré du cas au point que ça vienne à s'écrire sur le papier comme manque de trace de la filiation.

13. J. Allouch, *Marguerite, ou l'aimée de Lacan*, op. cit., p. 146.

La naissance de Marguerite selon le vœu maternel

Pour progresser dans l'élaboration de cette hypothèse, je vais analyser de près la question de la maternité, celle de Jeanne et celle de Marguerite. La maternité est à entendre comme la façon dont, lors de l'événement de la mise au monde d'un enfant, la femme parturiente se place subjectivement dans l'événement et dans ce rapport particulier à l'enfant qui exige protection, nourrissage et éducation. Il y a autant de maternités que de mises au monde d'un enfant par une femme.

Les faits inscrits à l'état civil nous apprennent que Jeanne dite Anna avait trois filles : Marguerite 5 ans, Élise dite Eugénie 3 ans, Maria dite Clotilde 2 ans, lors de l'accident mortel de Marguerite l'aînée. Huit mois après cet événement, Jeanne accouche d'un enfant mort-né. Tout laisse supposer que lors de la mort de sa fille aînée, Jeanne était déjà enceinte.

Ce n'est pourtant pas dans ce sens que vont les conjectures d'Allouch, qui suppose qu'elle n'était pas enceinte lors de l'horrible événement. Il suppose que ce fut l'accident qui déclencha une nouvelle grossesse à titre de réaction vitale. Cette grossesse surgit de cet événement mortel fut vouée à l'échec : la naissance d'un enfant mort-né, prématuré selon Allouch, dont on ignore le sexe.

Pour ma part je conjecture autrement, Jeanne devait être déjà enceinte depuis peu lorsque l'accident mortel s'est produit. Peut-être se doutait-elle qu'elle était enceinte à nouveau mais elle ne le savait pas encore vraiment, ou peut-être ne voulait-elle pas le savoir ? Peut-être n'en était-elle pas enchantée ? Peut-être en ressentait-elle les premiers symptômes ? En revanche, sa fille aînée Marguerite l'aurait intuitivement deviné. Il n'est pas rare qu'une femme apprenne sa grossesse par des réactions ou des mots de ses enfants petits, dans les premiers temps après la conception. Soit que les enfants en parlent à la cantonade dans une phrase comme : « le bébé qui est dans le ventre de maman... », « si j'avais un petit frère je... », ou mille autres choses comme faits, gestes, symptômes, incidents. Cette sorte de savoir intuitif que les enfants petits ont de la grossesse de leur mère, de façon très précoce, est un phénomène de nombreuses fois constaté. Dans la mesure où là-dessus nous ne pouvons que conjecturer selon le fil d'interprétation que nous suivons chacun, je suppose que Jeanne était enceinte d'un quatrième enfant lors de la mort de sa fille aînée, que cette nouvelle grossesse la rendait bizarre, elle était quelque peu ailleurs, loin de ses enfants. Sa fille Marguerite l'aînée aurait répondu par une mise en acte du mot « accident ». Ce mot était-il celui qui signait sa conception à elle et/ou la

conception de l'enfant à naître aussi : « encore un accident » ? Notons que Marguerite, la première, était née moins de neuf mois après le mariage de ses parents.

Bref, je propose de déchiffrer la mort accidentelle de la première Marguerite comme une réponse suicidaire de l'enfant devant la grossesse de sa mère, par la mise en acte d'un accident mortel, la mise en acte d'un reproche absolu, qui fait se conjoindre conception et mort à la fois. L'enfant qui avait déclenché cet accident mortel ne verra pas le jour, mort-né, il réalise en effet la connexion de la conception et de la mort de l'enfant, disons la connexion de l'acte sexuel fécondant et de la mort de l'enfant.

La conception de Marguerite la seconde, née après ce désastre redoublé, n'est pas un accident, c'est au contraire la réalisation d'un vœu maternel, et même d'une demande faite par la mère à cet enfant qui s'avère être encore une fille, de remplacer la morte, et plus encore d'effacer l'épouvantable connexion de l'acte sexuel fécondant avec la mort d'un enfant. La petite fille reçoit le même prénom que sa sœur morte, auquel il est adjoint celui de sa mère Jeanne, ce qui signifierait que c'est bien du vœu de Jeanne qu'elle reçoit son assignation de remplaçante. Elle doit occuper pour Jeanne une fonction dans l'impossible deuil de l'autre, de l'aînée.

Élise, mère de substitution

Élise, de six ans aînée de Marguerite, s'est occupée d'elle maternellement depuis l'âge de un an jusqu'à l'âge de neuf ans. Puis Élise quitta la maison, car elle fut envoyée servir chez son oncle Guillaume, jeune frère du père.

Nous allons suivre le fil de l'emboîtement des maternités, celle de Jeanne, celle d'Élise, celle de Marguerite. En effet, Élise a fonctionné comme substitut maternel auprès de Marguerite dans ses années d'enfance. Élise sera la mère de Marguerite, et Jeanne son amie.

De neuf ans à treize ans, Marguerite reste à la maison familiale. Puis à treize ans, elle la quitte pour aller à l'école primaire de la ville voisine, elle est bonne élève, sa famille veut en faire une institutrice. Mais elle réussira seulement le brevet simple et échouera à l'entrée à l'École normale. Ses premiers troubles se manifestent lors de cet échec à réaliser les ambitions familiales. Elle a dix-sept ans, elle prétend « aspirer à des voies plus libres et plus élevées », mais elle ajoute qu'elle « a

besoin de direction morale ». Elle est déçue des éducatrices laïques « qui font leur leçon et ne s'occupent pas de vous » (ce ne sont pas des mères). Elle regrette les enseignantes religieuses, « elles formaient les jeunes filles et voyaient loin ». Ce besoin de direction morale est important, car il apparaît au moment de son échec à réaliser les ambitions scolaires que sa famille nourrit pour elle, alors que sa sœur Élise, substitut maternel, n'est plus là, justement, pour la diriger.

Marguerite retourne provisoirement chez ses parents, puis va s'installer chez sa sœur Élise qui a maintenant épousé son oncle Guillaume Pantaine. En se mariant, Élise transforme son nom de fille en son nom de femme. Marguerite revient chez Élise en tant qu'enfant, fille de sa mère de substitution. Mariée à son oncle, Élise a réalisé une alliance intergénérationnelle qui articule la génération des parents à la sienne¹⁴, ceci renforce le statut de mère d'Élise.

Marguerite ne reste que trois mois chez Élise et Guillaume, mais dans ce court laps de temps se passent deux événements importants. D'abord Marguerite, qui est déjà entrée aux PTT après son échec à l'École normale des instituteurs, réussit brillamment, « dans les premières », sa titularisation aux PTT. Ensuite, elle tombe amoureuse, elle se dit « séduite à un point extraordinaire¹⁵ », par

un séducteur [...] Don Juan de petite ville et poètereau de chapelle « régionaliste » [...] ce personnage séduisit Aimée par les charmes maudits d'une allure romantique et d'une réputation assez scandaleuse¹⁶, dit Lacan.

Ces deux événements font penser que la disposition de Marguerite en position de fille d'une mère, Élise, est une disposition qui permet à Marguerite de réussir deux façons de mettre en jeu son désir et son nom. En effet, elle effectue sa déclaration de sexe et, elle obtient la titularisation dans les premières aux PTT. Sa sœur, en sa présence physique, comme mère, apporte à Marguerite la direction qui lui manquait auparavant avec les éducatrices laïques.

Suite à sa titularisation, Marguerite Pantaine est nommée dans un village reculé où elle va rester trois ans.

14. Il lui a fallu une dérogation de Rome l'autorisant à épouser son oncle, ce qui est en principe interdit.

15. T., p. 224.

16. T., p. 224.

Pendant trois ans, dans le village éloigné où la confinera son travail, elle entretiendra son rêve par une correspondance suivie avec le séducteur qu'elle ne doit pas revoir. Il est l'unique objet de ses pensées, [...] et pourtant elle sait n'en rien révéler, écartant dit-elle [à Lacan], tous ceux qui se fussent offerts comme partis convenables¹⁷.

En somme, dans cette période, Marguerite vit sur sa lancée, elle vit cet amour en secret des autres au travers d'une correspondance régulière, que l'on suppose intense.

Puis Marguerite est affectée à Melun (1913) où très probablement habitait déjà Élise avec Guillaume¹⁸. Evidemment, si en allant s'installer à Melun, elle retourne vers Élise sans pour autant être hébergée par elle, cette nouvelle disposition est chargée de conséquences.

Marguerite y noue une « liaison intime » avec une fille d'une famille noble déchuée que Lacan nomme C. de la N., collègue de bureau, expansive, « intrigante raffinée », « elle régenté l'opinion de ses collègues, gouverne leurs loisirs [...]. Elle joue auprès de ces filles simples de l'appât des usages auxquels elle les initie¹⁹ ». C'est alors à Melun que se produit « l'inversion sentimentale » envers son amoureux, « je passe, dit-elle à Lacan, brusquement de l'amour à la haine », elle parle alors de ce « triste individu », « il peut crever, ne me parlez plus de ce mac...et de ce malappris²⁰ ». Est-ce un des effets de cette nouvelle liaison intime avec C. de la N. (que J.Allouch a transcrit par : « c'est de la haine ») ? Marguerite inverse soudainement ses sentiments à l'égard de son amoureux. Il semble que pour Marguerite l'hai-namoration s'effectue par ce passage brusque de l'extraordinaire séduction à une haine sans nuances. Quelle nouvelle direction morale Marguerite a-t-elle trouvée en son amie ? L'influence de C. de la N. consiste à donner corps aux rêves ambitieux, même si Marguerite dit qu'elle gardait toujours par-devers elle un jardin secret. Une question se pose : pourquoi Marguerite envisagera-t-elle alors de se marier ?

Pourquoi Marguerite se marie-t-elle ?

L'une comme l'autre des deux amies trouve que l'autre sort de l'ordinaire. Marguerite dit : « c'était la seule qui sortait un peu de l'ordinaire, au milieu de toutes ces filles faites en série²¹ ». C. de la N. lui

17. T., p. 225.

18. Cf. *Entretiens*.

19. T., p. 226.

20. T., p. 225.

21. T., p. 227.

dit : « autant que je me souviene, tu ne ressembles pas aux autres. Quand on discute tu as des réponses tout à fait inattendues ». « Je me sens masculine », dit Marguerite, « tu es masculine », conjugue l'amie. Marguerite a une affinité psychique pour l'homme, une « curiosité de l'âme masculine », toute différente du besoin sexuel²². Lacan insiste pour dire qu'elle est frigide et froide pour ce qui est du sexe. Quelle place avaient les hommes dans leurs échanges de rêves ambitieux ? Était-ce dans le mariage qu'ils devaient se réaliser ? Pourquoi a-t-elle décidé de répondre aux avances d'un collègue de bureau ? Lacan écrit

[qu']elle sent venu le moment où la vie lui commande un choix. Elle le fait dans une atmosphère trouble [...] qui s'exprime assez bien dans cette réplique d'Aimée aux objections de sa famille : « si je ne le prends, dit-elle de son fiancé, une autre le prendra²³ ».

Cette place est-elle interchangeable ? C'est en effet ce qui se passera, Élise, sa sœur aînée « le prendra ».

Marguerite, « non sans courage », se fiance avec René Anzieu « qui lui offre comme époux les meilleures garanties d'équilibre moral et de sécurité pratique ». René est un homme décrit comme positif et pratique, il a « le verbe méridional qui vient donner un caractère agressif à ses traits qui la heurtent », écrit Lacan²⁴. On sait que Marguerite fut malade à cette période de fiançailles, elle contracte une congestion pulmonaire. Elle accuse le coup symptomatiquement de sa décision de mariage. On sait que C. de la N. poussa les fiancés à des dépenses « somptuaires » pour leur mariage et qu'elle fut (« heureusement ») affectée dans une autre ville que Melun.

De ce mariage (1917) Lacan écrit que les deux époux se font des reproches de jalousie mais « la frigidité sexuelle de Marguerite prive le conflit de tout élément freinateur ».

Nous savons aussi que Élise avait subi une hystérectomie totale à l'âge de vingt-sept ans (1914), peu de temps après l'affectation de Marguerite à Melun (1913), mais aussi au moment où Guillaume va être mobilisé pour la guerre. Guillaume avait demandé à René de s'occuper de sa femme s'il venait à disparaître²⁵. Il l'avait donc confiée au couple

22. T., p. 228.

23. T., p. 228.

24. T., p. 229.

25. Cf. *Entretiens*.

nouvellement fondé dans la famille, au regard du fait que lui-même avait déjà accueilli à son foyer Marguerite jeune fille.

Justement huit mois après le mariage de Marguerite avec René Anzieu, Élise vient s'installer chez eux (1918), elle est veuve, son mari vient de mourir des suites de ses blessures lors de la première guerre mondiale. « La vertu frappée par le malheur », selon l'expression de Lacan, est l'arme redoutable avec laquelle Élise entre dans la situation. Elle apporte appui et dévouement ainsi que conseils et autorité à sa jeune sœur pour les tâches du ménage, en même temps qu'elle vient trouver consolation et compensation affective. Cette hystérectomie totale la laisse déçue, « dans un besoin de maternité profondément ressenti » par la privation qu'a apportée la castration qu'elle a subi.

Cette insatisfaction, exaltée par l'idée qu'elle est sans espoir et soutenue par le déséquilibre émotif de la castration précoce devient l'instance dominante de son psychisme²⁶.

Cette fois, la situation est inversée, Élise est en difficulté et a besoin d'aide, c'est elle qui vient habiter chez le couple que constituent Marguerite et René. Or c'est dans cette situation que vont se manifester toutes sortes de troubles, particulièrement ceux dus aux griefs de jalousie entre les époux.

Si, comme l'écrit par *lapsus calami* J. Allouch dans l'arbre généalogique, Jeanne et Jean-Baptiste Pantaine n'ont pas fonctionné comme parents de Marguerite, au sens qu'ils n'ont pas produit pour elle le lien de filiation, c'est Élise qui a permis ce lien de substitution pour sa jeune sœur. Je tiens que la disposition de Marguerite en tant que fille d'Élise serait, pour des raisons de structure de la famille, nécessaire à Marguerite, et que cette disposition mère/fille de leurs positions réciproques ne devait pas changer sans dégâts. Élise étant de ce fait tenue de tisser pour Marguerite, sa fille, un lien parental, devait s'interdire d'avoir d'autres enfants qui, s'ils étaient nés, auraient délogé Marguerite de sa place de fille en en faisant une tante. C'est peut-être pour répondre à cette nécessité de structure qu'Élise a dû subir une hystérectomie totale, sans savoir à quelle logique elle était condamnée. La marque du destin l'a assignée à être la mère de substitution (remplaçante de Jeanne) de Marguerite (remplaçante de la morte) comme pour se dédouaner du risque d'en avoir été elle-même la coupable, – certaines versions de l'accident le laisseraient croire. Devant l'accomplissement de ce destin Élise se plaint.

26. T., p. 230.

Le message de l'hystérectomie totale : donner un enfant

Et Marguerite, comment a-t-elle reçu le message de l'hystérectomie totale de sa sœur-mère ? Sait-elle que c'est pour elle que sa sœur doit renoncer à mettre au monde des enfants ? Le mariage d'Élise avait déjà donné le signe qu'elle resterait en doublure de ses parents. En effet, par mariage elle devenait la belle-sœur de ses parents, elle ne renouvelait ni le nom ni le sang. Cette responsabilité a peut-être pesé sur Marguerite. Je suppose que Marguerite a bel et bien reçu le message de l'hystérectomie, mais de travers. A-t-elle fait équivaloir l'hystérectomie à l'enfant mort-né, à Marguerite morte ? Deux événements qui ont frappé Jeanne et dont Élise a été le témoin. La conception de Marguerite, comme nous l'avons noté, a été marquée de l'injonction d'effacer l'épouvantable connexion de l'acte sexuel fécondant avec la mort de l'enfant. Marguerite aurait refusé d'accepter l'hystérectomie d'Élise comme une confirmation de l'inéluctable effet du destin. Destin tel qu'Élise ne devait avoir qu'elle comme fille. Si Marguerite amoureuse s'affirme comme indépendante en ne revenant pas vivre chez Élise et Guillaume à Melun, Élise répond par l'hystérectomie qu'elle n'aura pas d'autre enfant qu'elle. Marguerite aurait reçu cet événement comme un appel ou même comme une injonction, plutôt que comme un reproche. Les plaintes de sa sœur sont parvenues jusqu'à elle, alors soumise à l'influence de C. de la N²⁷.

Alors qu'un homme la désirait, pourquoi ne pas donner un enfant à sa sœur ? Cette mission aurait été le motif non su de son mariage avec René. Donner à Élise un enfant qui satisferait son besoin impérieux de maternité, mais aussi qui la remplacerait auprès de sa sœur-mère, et la libérerait, elle, de sa position de fille. Marguerite assignée à la place de remplaçante de la première Marguerite pour Jeanne, se trouve transférer la fonction de remplacement d'elle sur un enfant, cette fois pour sa sœur-mère et non pour Jeanne. Elle doit se sentir appelée à fournir un enfant de remplacement au manque irréversible d'enfant d'Élise.

Donner ainsi un enfant à sa sœur-mère impliquait logiquement son désistement comme mère de cet enfant. Mais elle ne pouvait pas à la

27. Il y a un mystère sur les raisons médicales de cette hystérectomie, ce mystère fut emporté avec la mort du chirurgien, mort lui aussi à la Grande Guerre, cf. *Entretiens*.

fois cesser d'être fille pour devenir mère elle-même, et dans le même geste se désister comme mère de son enfant pour sa sœur-mère, c'est justement cet impossible qu'aurait connu Marguerite dans la psychose. En effet sa sœur élèvera son fils et trouvera en celui-ci une consolation à la privation de maternité que l'hystérectomie lui avait fait subir.

Ce qui se joue avec Élise à propos de l'enfant constitue la scène d'un enjeu insu, celui du rapport à distance entre Jeanne et Marguerite : remplacer la morte pour satisfaire la demande de méconnaissance exigée par Jeanne.

Marguerite privilégiée se distingue

Mais quelle fut l'influence de C. de la N. sur Marguerite pour qu'elle se lance dans cette aventure ? Marguerite, à l'époque, garde un jardin secret face à son amie, elle se sent différente des autres filles, avec des sentiments mêlés de supériorité et un certain trouble sur sa sexualité, elle a une curiosité des hommes sans en avoir l'attrait sexuel. Son amie lui fait croire qu'elle peut se libérer de certaines limites, de certaines retenues.

Le *de* particule des noms nobles indique une localisation. Les nobles tiennent leur nom du nom d'un lieu qui fut le lieu des terres sur lesquelles régnaient leurs ancêtres. Ceci donne un corps à la filiation, le corps du nom de lieu, c'est le corps d'une croyance que le lien du sang reçoit de la permanence du lieu avec les traits symboliques qui y sont attachés. A Melun, C. de la N. a délogé le « poétreau » dans le cœur de Marguerite et elle s'est substituée à Élise dans la direction morale de Marguerite. Elle aurait introduit auprès de Marguerite l'idée que d'autres modes de faire valoir le nom étaient possibles. « Marie-toi, lui aurait suggéré son amie, tu n'auras pas besoin de faire jardin secret du sexuel, tu changeras de nom, et donc tu auras le nom d'un homme, ton nom d'épouse, tu seras épouse de », telle aurait été la promesse. Il y a une magie de la particule²⁸ dont joue l'amie, là est la trahison dont parle Allouch à son propos.

Marguerite était désirée. Lacan dit d'elle « cette femme désirable ». Didier Anzieu écrit : « Ma mère était belle et instruite. [...] Elle a beaucoup plu à mon père, ils se sont aimés²⁹. » C'est dans un contexte

28. Marguerite croyait que les gens qui portaient un nom noble étaient « nobles », « le sel de la terre », disait-elle, cf. *Entretiens*.

29. Didier Anzieu, *Une peau pour les pensées*, op. cit., p. 15.

« trouble » que Marguerite décide de se marier avec René, pour donner un enfant à Élise et recevoir un nom d'épouse qui nommerait le sexuel, ce dont elle a jusqu'alors été contrainte de faire jardin secret. Le « trouble » tient dans la connexion de ces deux objectifs.

Marguerite causa le désir de René. Le témoignage de Didier Anzieu³⁰ lors de ses entretiens avec Tarrab indique qu'en René, il a eu un père.

En revanche, que sait-on du père de Marguerite ? Dans sa thèse Lacan dit seulement ceci :

Seule de toute la maison, elle savait contredire l'autorité quelque peu tyrannique, en tout cas incontestée du père. Les contradictions, à préciser, portaient sur des détails de conduite dont on sait quelque insignifiants qu'ils soient en eux-mêmes, quelle valeur affective ils peuvent représenter, tout particulièrement les détails à signification symbolique, de la toilette : port d'une coiffure, nœud d'une ceinture³¹.

Donc Marguerite est la seule de la maison (y compris la mère), qui sache dire non au père, particulièrement sur des questions de toilette, de vêtement, donc de séminité. On sait aussi par le témoignage de Didier Anzieu³² que le père, Jean-Baptiste, s'était opposé au mariage de Marguerite, « tu n'es pas faite pour le mariage », il le savait, il en avait même averti le futur marié, René, qui regretta d'avoir été « sourd » à cet avertissement. Marguerite a passé outre aux avertissements du père pour répondre à d'autres impératifs.

Plus loin Lacan poursuit :

Les espoirs que donnait à ses parents l'intelligence reconnue de notre malade, lui valaient sur ces points [la toilette] des concessions, et même certains privilèges, tels qu'un linge plus fin que celui de ses sœurs, semblent provoquer encore chez celles-ci une amertume qui n'a pas perdu sa pointe³³.

Marguerite, « très personnelle » est à part, elle a eu des privilèges qui signent le fait qu'elle échappe à la loi qui vaut pour tous. Ces privilèges de qui les tient-elle ? De sa mère. « Le lien affectif très intense qui a uni Marguerite tout particulièrement à sa mère » vient bien sûr de son histoire de naissance c'est-à-dire de la place à laquelle elle

30. Didier Anzieu, *Une peau...*, *op. cit.*

31. T., p. 220.

32. Didier Anzieu, *Une peau pour les pensées*, *op. cit.*, p. 15.

33. T., p. 220.

a été assignée dans le vœu de celle-ci, cette place lui donne la possibilité de contredire son père. Marguerite a bénéficié « d'une différence de traitement », « l'auteur responsable paraît avoir été sa mère³⁴ ». Cette différence de traitement c'est d'avoir fait de Marguerite la remplaçante de Marguerite, d'en avoir fait son incontestable aimée, nom du destin. Jeanne n'a pas fonctionné comme mère de Marguerite, c'est à Élise qu'elle en a laissé la charge, devenue l'aînée après la mort accidentelle de Marguerite la première. Cette disposition de Marguerite et Jeanne sa mère, comme « deux amies », selon l'expression de Marguerite, a donné ce que Jean Allouch a magistralement déchiffré comme « folie à deux ». Lacan écrit :

Encore maintenant elle ne l'[sa mère] évoque pas sans larmes [...]. Aucune réaction n'est chez elle comparable à celle que déclenche l'évocation du chagrin actuel de sa mère : « j'aurais dû rester auprès d'elle » tel est le thème constant des regrets de la malade³⁵.

Marguerite laisse entendre que si elle était restée auprès de son amie Jeanne, il ne serait pas arrivé tout ça. Quoi ? sa folie, leur folie ? et le déclenchement du délire de Jeanne après le passage à l'acte. Marguerite fut l'aimée de Jeanne, peut-être de cet amour fou, inconditionnel qu'une mère peut porter à son enfant mort, un amour hors temps.

Dans l'amour maternel il y a une exigence d'amour pur, c'est-à-dire d'un amour qui éteint le désir et veut méconnaître la haine, qui refuse toute manifestation de rejet, qui n'accepte aucun heurt, aucun impossible. En visant cet état de perfection de l'amour pur, l'amour maternel, s'il ne consent pas à pratiquer l'impossible, n'est plus humainement maternel, c'est autre chose, il ne tisse plus la filiation.

Pour l'instant, disons que Jeanne n'a pas fonctionné comme mère de Marguerite, justement parce qu'elle a exclu la haine de l'amour. Entre elles l'amour ne se conjugait qu'à la forme passive : Marguerite était « aimée » de Jeanne, elles étaient deux « amies ». Dans notre langue les formes passives du verbe aimer indiquent un amour sans désir alors que les formes actives n'excluent pas le désir (aimer, j'aime...). Jeanne aurait assigné Marguerite à ce mirage de l'amour sans haine. Mais l'exclusion de la haine du lien maternel est ce qui me fait dire qu'il n'y a pas eu de lien maternel entre Jeanne et Marguerite. La haine ayant été refusée, elle sera mise en jeu dans la psychose sous la forme de la persécution.

34. T., p. 220.

35. *Ibidem*.

Tentatives vouées à l'échec de nommer le sexuel procréateur

Marguerite est persécutée par ce qui ne peut être nommé. Elle se marie pour donner à Élise un enfant de remplacement, mais aussi, pour donner un nom à l'acte sexuel fécondant. Il s'agit de recevoir un nom d'épouse, possiblement un nom de mère, nom que portera l'enfant.

Quand Élise vient s'installer chez Marguerite et René, elles ne sont plus les mêmes. Élise est stérilisée et veuve, Marguerite porteuse d'un nom d'épouse et future mère, ne peut plus recevoir de sa sœur la direction que celle-ci lui avait donnée auparavant. Personne n'est à sa place.

On sait que les deux grossesses successives de Marguerite déclenchèrent des phénomènes psychotiques. La grossesse est l'événement du corps qui révèle le futur enfant comme trace du rapport sexuel effectif. Enceinte, Marguerite est alors porteuse de cette trace en public, elle l'expose. Marguerite est alors confrontée à l'articulation entre femme et mère, sexualité féminine et sexualité de la mère se trouvent converger dans ce phénomène corporel de la grossesse : gonflement du ventre, visible au regard des passants, des voisins, des collègues. Marguerite habitée par la grossesse est interpellée en son nom, dans la consistance de ce nom d'épouse, pour nommer la jouissance qui fut à l'origine de la conception. L'interpellation de la consistance du nom d'épouse interpelle si elle a eu une mère et si de cette mère elle s'est défaite. C'est là que le nom Anzieu n'a pas fonctionné pour Marguerite.

Ne pouvant se soustraire au piège qu'est le phénomène physique de la maternité, Marguerite s'est trouvée toucher la fragilité de la mère en elle et mise en contact avec Jeanne. Jeanne avait révélé que son désir pouvait se distraire de l'enfant au point qu'enceinte elle a laissé mourir un autre enfant (Marguerite la première), puis l'enfant qu'elle attendait qui fut mort-né. Jeanne est doublement concernée par la mort d'un enfant.

N'oublions pas que dans son deuxième roman Marguerite écrit « nous étions huit », « nous sommes très unis », « ceux que j'aime³⁶ », comptant huit, elle compte tous les enfants s'ils étaient restés vivants qu'aurait mis au monde Jeanne. Pour Marguerite, dans son délire, si Jeanne n'avait pas été « insouciant », la famille aurait compté huit enfants

36. T., p. 192.

selon son désir, – deux restent donc présents fantomatiquement. Or, Jeanne a assigné sa fille Marguerite à masquer son « insouciance ».

A vingt-neuf ans, Marguerite est enceinte pour la première fois, c'est le moment des débuts des « troubles psychopathiques », dit Lacan³⁷. Elle est torturée par la possibilité de la mort d'une fille, événement qui a bouleversé sa mère. Elle a la charge de maintenir la méconnaissance sur l'intuition d'infanticide, elle-même doit prouver la bonne mère par sa vie même. Son premier enfant, une fille née sans vie, satisfait la hantise délirante. Elle est donc comme Jeanne, elle impute son malheur à la jouissance d'une autre, en l'occurrence à son amie, C. de la N..

La jouissance féminine ne peut devenir maternelle, l'enfant comme faire savoir public de la jouissance féminine, c'est l'enfant qui meurt. La preuve est faite par la répétition. Comment devenir mère, c'est-à-dire s'occuper d'un enfant vivant ? La folie de Marguerite va révéler l'impossibilité pour elle d'être mère d'un enfant vivant.

Une deuxième grossesse « entraîne le retour d'un état dépressif, d'une anxiété, d'interprétations analogues ». Le 8 juillet 1923 elle donne naissance à terme à un fils, elle a trente et un ans. Elle s'adonne à lui avec une ardeur passionnée, elle s'en occupe exclusivement jusqu'à l'âge de cinq mois, elle l'allaitera jusqu'à l'âge de quatorze mois.

Durant son allaitement elle devient de plus en plus interprétante, hostile à tous, querelleuse. Tous menacent son enfant [...]. Des scandales multiples éclatent avec les voisins. Elle veut porter l'affaire en justice³⁸.

De plus les soins chaotiques donnés à l'enfant et les petits incidents d'inattention décident Élise de s'occuper entièrement de l'enfant. Le projet de Marguerite de partir pour l'Amérique décide René à se séparer d'elle et à la faire hospitaliser. Elle dira à Lacan « ils ont fait un complot pour m'arracher mon enfant que je nourrissais et m'ont fait enfermer dans une maison de santé ». En septembre 1924, son fils a un an, Marguerite est hospitalisée à Épinay-sur-Seine, elle y restera six mois.

Dans le dossier psychiatrique de l'internement de Marguerite à Epinay, il y a un document écrit de sa main, sa demande de passeport pour l'Amérique où elle projetait de se rendre et d'y être romancière, l'on peut lire : « Marguerite Pantaine, épouse Anzieu, dite(s) Peyrols³⁹ ». Au-

37. T., p. 159.

38. T., p. 160.

39. Cf. J. Allouch, D. Arnoux, « Historique du cas de Marguerite : suppléments, corrections, lectures », dans ce même numéro, p. 175.

cun nom ne tient, ni son nom d'employée des PTT, ni son nom d'épouse. Peyrols, nom forgé par elle, devait être son nom d'écrivain, son pseudo, tentative de traiter du sexuel, par l'écriture, par la lettre.

En août 1925, Marguerite demande sa mutation à Paris, en somme elle ne retournera jamais vivre à son domicile conjugal, qu'elle aura quitté lors de sa première hospitalisation, elle n'y reviendra qu'en visite pour voir son fils. On ne tient pas non plus à la voir revenir à son domicile.

Elle vit seule à Paris dans une chambre d'hôtel, pendant six ans. Tout en menant sa vie professionnelle normalement, elle va progressivement bâtir l'organisation délirante qui aboutira au passage à l'acte, à l'attentat contre Huguette ex-Duflos en avril 1931. Huguette ex-Duflos est agressée parce qu'elle aurait menacé la vie de son enfant.

Marguerite manifeste son indignation devant l'importance accordée dans la vie publique aux artistes. Tous ces personnages publics, les artistes, les poètes, les écrivains, les journalistes sont haïs comme fauteurs de malheur, « c'est une engeance, une race » :

[ils] n'hésitent pas à provoquer par leurs hableries le meurtre, la guerre, la corruption des mœurs, pour se procurer un peu de gloire et de plaisir. Ils vivent, écrit-elle, de l'exploitation de la misère qu'ils déchaînent⁴⁰.

Elle invective la cruauté des grandes personnes, l'insouciance des mères frivoles. Elle dira aussi « je m'étais vouée à un idéal, une sorte d'apostolat, l'amour du genre humain ». Sa mission est de combattre la méchanceté sur la Terre, cette méchanceté est principalement le fait des gens de lettres, des artistes, des journalistes qui, à la différence des rois qui s'intéressent aux peuples, ne s'intéressent qu'à leur gloire, en cela ils sont fauteurs de misère. Dans ses écrits une part importante est consacrée à ces invectives. Sa mission si elle s'était accomplie « devait » promouvoir le « règne des enfants et des femmes » contre le « Règne de la Honte », celui de la prostitution.

Marguerite à Paris travaille beaucoup, elle étudie les langues, la musique, elle va dans les bibliothèques, dort très peu, elle boit beaucoup de café, elle prépare le baccalauréat auquel elle échouera trois fois, ainsi qu'à un examen des PTT qui lui aurait permis d'accéder à un poste plus élevé. Les conditions pour qu'elle réussisse un examen ne sont plus réunies. Elle n'est plus en position de fille de sa mère-Élise.

40. T., p. 166.

Elle tente de nommer le sexuel. Son échec aux examens (ambitions familiales) la fait s'isoler et s'adonner davantage à ses activités intellectuelles et délirantes : elle assiège un journaliste communiste pour obtenir publication d'un article d'elle qui fait griefs contre Colette, l'écrivain, elle croit à une menace de guerre sur son enfant, elle envoie des lettres de plaintes au commissaire du quartier.

Marguerite se fait romancière

Un autre mode de faire savoir public de l'acte sexuel, c'est l'écriture, la lettre, celui qu'elle avait pratiqué avec le « poétereau ». Elle veut être romancière et trouver sa nomination dans la publication de ses écrits littéraires, faisant valoir un nom d'auteur, un nom d'écrivain. C'est peut-être ce qu'elle a follement tenté avec Peyrols.

Puis elle écrit deux romans qu'elle va chercher à faire publier. Le premier, *Le détracteur*, d'une grande valeur poétique et littéraire, est écrit lors de l'été 1930, au lieu, je présume, de partir en congé dans sa famille et auprès de son fils. L'héroïne s'y nomme Aimée.

Ainsi Marguerite se fait romancière femme de lettres, (comme ceux qu'elle veut combattre, ceux qu'elle invective, ces prostitués, dont elle dit qu'ils jouissent du malheur des autres, comme la voisine de sa mère Jeanne, comme C. de la N. responsable de la mort de sa petite fille à la naissance). Ceux qui sont ses persécuteurs incarnent ses images idéales, images abhorrées de personnages qui se réalisent autrement que dans la maternité, images idéales aussi dans la mesure de leur présence publique.

Marguerite a proposé ses écrits à la publication, son premier roman est refusé, et devant ce refus, elle commet un acte agressif (elle saute au cou de l'employée de la maison d'édition), qui est un acte public, objet d'une mesure de justice. Mais cela ne suffit pas à effectuer la publication recherchée.

Elle écrit le second roman quelques mois après, *Sauf votre respect*, celui-ci ne sera pas publié non plus. Pourtant, « si elle parvient à publier ses romans ses ennemis reculeront-ils effrayés⁴¹ » dit-elle, or elle méconnaît qu'en écrivant elle fait comme eux, elle devient elle-même sa propre ennemie : elle s'éloigne de son enfant, et elle devient femme de lettres, le choc est là. Mais la publication ne se fait pas. Une fois encore, le traitement du sexuel par l'écriture, cette fois littéraire, n'aboutit pas à une publication, qui fasse valoir son nom d'auteur. Le

41. T., p. 170

jardin secret ne passe pas à la nomination. C'est l'échec. La publication effective ne sera réalisée que par le passage à l'acte même.

Faute d'avoir pu trouver la nomination de la jouissance de l'acte sexuel procréateur par son nom d'épouse, valant comme nom de mère, Marguerite a follement tenté de trouver la nomination de l'acte sexuel procréateur par un nom de romancière, son nom d'écrivain. Mais elle est persécutée par ce qui, de la jouissance est innommable, ce qui fait la Honte, la prostitution à laquelle se livrent les écrivains, journalistes, acteurs, artistes. Cette jouissance, la sienne, la déborde, elle la suppose aux artistes. Sa mission consiste à séparer la mère de la putain, à promouvoir une maternité sans haine, comme le lui a fait croire Jeanne, une maternité sans sentiment de rejet, un règne des enfants et des femmes⁴². Marguerite est aux prises avec une formule impossible : la jouissance sexuelle exhibée par l'existence même de l'enfant, tue l'enfant. Puis, la jouissance sexuelle exhibée dans la lettre tue-t-elle l'enfant ? Oui, si la lettre est mise en scène par le corps d'une femme.

En avril 1931, à l'heure où elle devait rendre visite à son fils, elle va, bien habillée et gantée, attendre cette femme, l'actrice qui la « singe », à l'entrée des artistes. Elle lui demande si elle est bien Huguette ex-Duflos, celle-ci répond oui, et devant ce que Marguerite lui dit, l'actrice veut passer, c'est alors qu'elle brandit son couteau à cran d'arrêt dégainé, tout ouvert dans son sac. Pour se défendre Huguette ex-Duflos se saisit de la lame et se fait une entaille dans le tendon du pouce. Marguerite voulait « seulement la faire parler », « la faire avouer ».

Marguerite a ses règles le lendemain. Elle continue de délirer pendant vingt jours exactement, puis au bout de ce temps à la même heure que l'acte, le délire s'en va, il est « soufflé » en un instant, il « se couche comme un paravent⁴³ », dit Lacan.

Qu'on sache, Marguerite n'a plus jamais déliré de la sorte. Quelque chose avec et après l'acte s'est effectué. Le passage à l'acte a eu, selon Jean Allouch, la fonction d'avertir Jeanne. Et quand Marguerite aura su que l'avertissement était arrivé à sa destinataire, par la réponse de celle-ci dans l'éclatement de son délire, alors son délire à elle n'était plus nécessaire, elle le réserve, il est « mis en réserve⁴⁴ ».

42. Lire l'article de Jean Allouch « Ce devait être le règne des enfants et des femmes, l'euphorie pédophile », in *Études Freudiennes*, n° 32, novembre 1991. p. 35 à 54.

43. J. Lacan, « De nos antécédents », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 66.

44. J. Allouch, *Marguerite, ou l'Amée de Lacan*, op. cit., p. 371.

La seule publication de ses écrits littéraires sera effectuée via le nom de Lacan, mais de façon fragmentaire et sous le nom de son héroïne, qui est le nom que lui donne Lacan *Aimée*, (la folle⁴⁵) et qui aurait été le nom de la place où l'a vouée sa mère Jeanne.

Ce passage à l'acte aura permis une effectuation publique, il vaut comme publication, mais après l'échec de la publication de la lettre qui mettait en jeu le nom. Car Marguerite est retenue captive dans la logique du lien à distance avec Jeanne, qui n'a pas fonctionné comme mère pour elle, mais comme amie.

Pour qu'une fille devienne mère, il faut le ravage avec sa mère

Freud consacre une grande partie de son élaboration sur la particularité du lien mère-fille dans deux textes : « Sur la sexualité féminine » et « La féminité ».

Je soupçonne, écrit Freud, que l'on trouve dans cette dépendance vis-à-vis de la mère le germe de la paranoïa de la femme. Ce germe semble être l'angoisse d'être assassinée (dévorée) par la mère, angoisse surprenante que l'on retrouve régulièrement. Nous sommes portés à affirmer que cette angoisse correspond à une hostilité envers la mère⁴⁶.

Il n'y a aucune trace chez Marguerite d'hostilité envers sa mère Jeanne, ni de Jeanne envers Marguerite. Or c'est justement cette hostilité impossible à pratiquer au travers de l'agressivité effective qui sera le ressort de la construction du délire et du passage à l'acte.

Ce lien archaïque de la fille à la mère si résistant à l'analyse, Freud en compare la présence dans les analyses de femmes à « la découverte de la civilisation minoémycénienne derrière celle des Grecs ». Freud insiste beaucoup pour dire que le lien de la fille à la mère est marqué d'un reproche impossible à calmer, le reproche adressé à la mère qui serait, selon Freud, d'avoir été mal faite (castrée), reproche qui serait le ressort de son entrée dans le complexe d'Œdipe, c'est-à-dire de son

45. Bousquet publie « aimée » et note qu'il s'agit d'une folle, cf. article de D. Arnoux, « aimée par Joë Bousquet », in *Revue du Littoral* n° 33, Paris, E.P.E.L., 1991, p. 131 à 149.

46. Freud, « Sur la sexualité féminine », in *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1971, p. 141.

appel au père. Là-dessus Lacan apporte quelques réserves dans « L'étourdit », il écrit :

[...] l'élucubration freudienne du complexe d'Œdipe, qui fait la femme poisson dans l'eau, de ce que la castration soit chez elle de départ (*dixit Freud*), contraste douloureusement avec le fait du ravage qu'est chez la femme, pour la plupart, le rapport à sa mère, d'où elle semble bien attendre comme femme plus de subsistance que de son père, ce qui ne va pas avec lui étant second dans ce ravage⁴⁷.

Le terme de « ravage », sous la plume de Lacan, qualifie ce qu'il y a de spécifique entre mère et fille. D'ailleurs, lors d'une de ses conférences américaines il en parle encore :

[...] la petite fille est dans un état de reproche, de dysharmonie avec elle [sa mère]. J'ai assez d'expérience analytique pour savoir combien la relation mère/fille peut être ravageante. Si Freud choisit d'accentuer cela, de bâtir toute une construction là autour, ce n'est pas pour rien⁴⁸.

Le ravage est la reconnaissance de l'impossible harmonie du rapport mère/fille, dû à l'inepugnable reproche de la fille envers sa mère. J'avance que pour qu'une femme occupe la position de mère pour sa fille il faut qu'il y ait ravage entre elles. Et le ravage n'a pas eu lieu entre Marguerite et Jeanne. Faute du ravage, il y a eu délire à deux, et peut-être ravissement. De plus, pour qu'une fille devienne mère à son tour, il faut que celle qui fut en position de mère l'ait été effectivement, soit qu'il y ait eu ravage, mais encore que ce ravage soit pratiqué entre elles autrement que comme un symptôme à guérir. Car le ravage entre mère et fille est à considérer non pas comme le résultat désastreux d'une mauvaise mère, un ratage dans leur relation, mais comme une incontournable dysharmonie, un impossible qui ex-siste, qui site au cœur du rapport mère/fille. Le pratiquer c'est pratiquer le fait qu'il n'y a pas de tempèment possible de ce ravage, c'est l'éprouver. Il faut en reconnaître la radicale fonction de disparité, due à l'impossible similitude. Elles doivent renoncer à l'espoir d'harmonie et de similarité d'image, illusion d'être du « même » sexe. Il leur faut renoncer à un espoir d'amitié ou

47. J. Lacan, « L'étourdit », in *Scilicet* n° 4, Paris, Seuil, 1973, p. 21. C'est moi qui souligne.

48. J. Lacan, Yale, 29 novembre 1975, in *Scilicet* n° 6-7, Paris, Seuil, 1976, p. 14. C'est moi qui souligne.

de réconciliation. Une mère et une fille ne pourront jamais être amies, malgré leurs tentatives pour le devenir.

C'est renoncer aussi à l'espoir de donner un enfant à sa mère pour calmer sa rage d'être privée de la maternité (notons que c'est souvent par cet acte, soit réel, soit sous la forme d'un avortement, qu'une femme solde le ravage pour pouvoir devenir mère elle-même). Peut-être fut-ce le cas de la première Marguerite probablement conçue avant le mariage⁴⁹, offerte aux flammes, enfant sacrifiée aux deux mères Marguerite (ses deux grand'mères) pour pouvoir mettre au monde l'enfant suivant, premier enfant à naître dans la « maison neuve », construite par Jeanne et Jean-Baptiste (1838) – Maisonneuve était le nom de jeune fille de la mère de Jeanne. On ne sait pas.

Une fille deviendra mère pour un enfant (elle peut toujours enfanter, cela ne dit pas si elle devient mère pour un enfant) que si elle traverse ce ravage par une forme de renoncement, d'arrachement sans substitution. Renoncer à une « similarité de développement entre mère et fille ». Or justement c'est cette similarité de développement qui s'avère entre Jeanne et Marguerite. Jeanne a assigné Marguerite à une place telle que le ravage n'a pas eu lieu entre elles, elle l'a ravie en quelque sorte. La tâche a été confiée à Élise, avec qui en effet il y a eu heureusement, une face de ravage.

Il y a eu ravage entre Élise et Marguerite

Dans son lien à Marguerite, Élise fut ravagée par Marguerite, Lacan en témoigne dans sa thèse et Anzieu également dans ses entretiens avec Tarrab.

Le sujet [Élise] nous a présenté durant près d'une heure, sans fléchissement, un état d'agitation extrême. [...] Des spasmes glottiques, ébauches de sanglots sans cesse imminents, en révélaient par ailleurs le caractère essentiel de paroxysme émotif ; ils s'accompagnaient de signes névropathiques manifestes, tics de la face, mimique grimaçante dont le mari d'Aimée, présent à la scène, nous a confirmé l'existence habituelle [...]. La sœur d'Aimée nous exprima avant tout une crainte sans mesure d'une éventuelle libération de notre malade, où elle n'aurait vu rien de moins qu'une menace immédiate pour sa propre vie ainsi que pour celles du

49. En effet il y a moins de 9 mois entre la date du mariage et celle de la naissance de la première Marguerite.

mari et de l'enfant. Elle en vint ainsi à des supplications que rien d'ailleurs ne nécessitait, pour que fût obvié à de si grands maux. Elle acheva ces propos par un tableau apologétique de son dévouement envers la malade, de la vigilance sans défaut dont elle eût fait preuve auprès d'elle, enfin des angoisses qui avaient été les siennes. L'ensemble par son ton de plaidoyer larmoyant, ne laissait pas de révéler quelque incertitude de la conscience. [...] il ressort du concours de tous nos renseignements que l'intrusion de la sœur d'Aimée fut suivie de sa mainmise sur la direction pratique du ménage. [...] ⁵⁰

Et du côté de Marguerite :

Elle [Aimée] éprouve la situation comme une humiliation morale et l'exprime dans les reproches permanents que lui formule sa conscience [...] cette humiliation s'objective dans la réprobation, très réelle, que sa sœur lui impose sans cesse par ses actes, par ses paroles et jusque dans ses attitudes [...] ⁵¹.

Il ne peut y avoir une meilleure description du ravage qu'endure une mère par sa fille, l'ingratitude due au fait d'avoir déployé des trésors de dévouement qui se soldent comme remerciements par la méchanceté de la fille, voire la mise en jeu d'un danger meurtrier et des réprobations de celle-ci, le tout étant mêlé des phénomènes de transitivisme qui donnent un caractère de mauvaise foi à ces lamentations. Et du côté de la fille, reproches et humiliations.

De plus, mon hypothèse se trouve confirmée par la constatation dans le même passage dont j'ai soustrait le paragraphe où Lacan, psychiatre, écrit :

nous avons pu noter les signes d'insuffisance glandulaire, vieillissement précoce, [...] dont l'existence concomitante chez Aimée et chez sa mère [!] marque [...] ⁵².

Je conjecture que « mère » vient ici en *lapsus calami* de la part de Lacan à la place de « sœur », et vu le contexte, à cet endroit il ne s'agit pas de la mère de Marguerite puisque Lacan parle de sa rencontre avec la « sœur d'Aimée ». Or, c'est ici « mère » qui vient sous sa plume à la place de « sœur » ! Ce lapsus signe que Lacan savait d'un savoir ignoré de lui-même qu'Élise en venant se plaindre des dangers qu'elle pensait

50. T., p. 231.

51. T., p. 232.

52. T., p. 231.

encourir du fait de sa sœur n'était autre, en fait, que la véritable mère de Marguerite – et elle est ravagée par sa fille. Élise est en position de mère de Marguerite, en suppléance à la vacance de Jeanne. Mais cette vacance n'est pas vide, elle masque ce qui s'opère à distance entre Jeanne et Marguerite, un autre lien qui a sa vivacité.

Anzieu de son côté dit :

J'ai été élevé par une des sœurs de ma mère qui se trouvait être ma marraine. Elle ne pouvait pas avoir d'enfant et mes parents l'avaient hébergée. Elle s'est attachée à moi, à mon père également, et son rôle de plus en plus important au foyer a accru la tension qui régnait entre mon père et ma mère en raison de leur incompatibilité de caractère. Ce fut une sorte de cercle aggravant. En étant dépossédée progressivement de son mari et de son fils, ma mère perdit les moyens de se défendre contre sa pathologie latente et celle-ci, en faisant irruption ouvertement, précipita la décision de mon père de se séparer de ma mère et de vivre, non sans de vifs sentiments de culpabilité, avec sa belle-sœur.

Plus loin il dit :

Officiellement, en tant qu'enfant élevé par mon père et ma marraine, je savais seulement que ma mère était absente, qu'elle se portait mal, qu'il fallait qu'elle se soigne, qu'il y avait des menaces dans l'air. On me mettait en garde contre le danger de « kidnapping »⁵³.

Ce témoignage laisse entendre que Élise et René croyaient Marguerite susceptible d'enlever réellement son enfant, ils ressentaient une culpabilité respective d'avoir dépossédé Marguerite de son fils, culpabilité qui ressort dans le témoignage de Lacan sur Élise. En somme Élise est coupable d'avoir fait intrusion dans le foyer de sa sœur et de l'avoir évincée auprès de son fils et de son mari, elle croit sa sœur capable de chercher réparation ou de se venger en « kidnappant » l'enfant. Cette culpabilité et cette crainte indiquent le côté ravageant du rapport d'Élise avec Marguerite.

Le versant névrotique (Élise) du ravage.

Élise occupe une position névrotique à l'endroit de Marguerite qu'elle croit être sa semblable à qui elle suppose la même logique qu'elle, – la lutte imaginaire agressive lorsque l'autre se trouve supplanté de sa place par son semblable. Cette version qui correspond au versant-Élise du

53. Didier Anzieu, *Une peau pour les pensées*, op. cit., p. 17

ravage est celle qui a prévalu, aussi bien pour Lacan qui va jusqu'à désigner Élise comme persécutrice principale pour avoir pris la place de sa sœur. C'est probablement en partie la version de Didier Anzieu lisible au travers de ses entretiens, – mais avec un bémol. De même c'est elle qui a prévalu dans l'opinion de Melun où l'on admettait de sa sœur « qu'elle l'a supplantée ». C'est aussi celle qui a prévalu après le passage à l'acte et après les années d'hospitalisation, lorsque Marguerite s'est trouvée hébergée chez son autre sœur, Maria dite Clotilde, au sortir de l'asile en 1943. Cette version qu'on racontait à Blaisy-Bas a été transmise par Maria et par Marguerite elle-même à la famille Debost chez qui Marguerite a travaillé de 1943 à 1951⁵⁴. Cette version « névrotique » de l'intrusion d'Élise comme fautive du malheur de Marguerite couvre la folie de Marguerite en la rendant psychologiquement compréhensible et laisse intacte l'autre logique, celle de la psychose.

En effet, dire que Marguerite fut la victime de l'intrusion de sa sœur c'est méconnaître la disparité des positions des deux sœurs, c'est méconnaître le versant Marguerite de ce lien, c'est l'identifier à soi, à tout le monde. Notons que cette version « névrotique » a prévalu jusqu'à faire rumeur. En effet, le passage à l'acte de Marguerite a rendu publique sa situation familiale, et d'une façon scandaleuse (un attentat), ce qui a sûrement réanimé la culpabilité de René et celle d'Élise. Où alors chercher la cause du mal ? sinon dans la scandaleuse méchanceté d'autrui qui viole le lien le plus sacré, le mariage et l'enfant, dit la rumeur. Marguerite elle-même semble avoir volontairement laissé circuler cette version encore longtemps après son passage à l'acte pour justifier auprès des gens sa condition de femme isolée des siens. On pensait autour d'elle qu'elle avait été la victime de sa méchante sœur et de son mari, elle qui se montrait si bonne, ce qui permettait de jeter un voile pudique sur son affaire à elle.

Notons qu'il est nombre de situations semblables à celle de Marguerite dont on ne parle pas en dehors des cercles familiaux, or si celle-ci a fait rumeur publique et même diagnostic par Lacan, c'est parce que la folie a poussé cette version vers le public. En effet le déclenchement de la folie de Marguerite qui s'est avérée être publique a poussé à ce qu'on [les gens] en cherche les causes, les responsables ; n'oublions pas que la folie de Marguerite impliquait le voisinage : passants, collègues, etc. Comme la folie dérange on préfère la méconnaître comme telle : on

54. Cf. *Entretiens*.

la pense alors à son image, en termes d'intrusion et de culpabilité agressive, ce qui permet aussi de croire que la folie aurait pu être évitée, par exemple si la sœur s'était bien conduite, ou si elle n'était pas venue habiter chez Marguerite.

Or s'il est vrai, comme je l'ai conjecturé ici, que Marguerite s'est mariée selon une autre rationalité : dans le projet illusoire de donner un enfant à sa sœur-mère méconnaissant alors que celle-ci était définitivement, rigidement, symptomatiquement⁵⁵, tenue d'occuper la fonction de mère d'un seul enfant, Marguerite. Élise devait alors venir s'installer chez Marguerite, pour la diriger, et recevoir son enfant, en outre Marguerite devait lui laisser sa place de mère pour le nouvel enfant. Élise a marché, c'est à ce moment-là qu'elle n'est plus mère-symptôme protecteur, elle ne donne plus la direction ni le cadre, conditions nécessaires à Marguerite (comme elle l'avait fait lorsqu'elle vivait chez eux, pendant ces trois mois décisifs), à sa déclaration de sexe et à la mise en jeu de son nom.

Du côté de Marguerite, le ravage n'a pas eu lieu, ce fut la psychose, selon une logique autre. Dès qu'elle fut enceinte réellement, c'est-à-dire qu'un enfant fut en route, elle s'est trouvée entraînée à laisser la place à sa sœur en raison du lien en sourdine qui se poursuivait avec son « amie » Jeanne, raisons de destinée, de personnalité. D'ailleurs Lacan écrit :

la personnalité d'Aimée ne lui permet pas de réagir directement par une attitude de combat [...] la sœur tire sa principale force contre Aimée [...] de la conscience elle-même d'Aimée⁵⁶.

Le ravage n'a pas pu se pratiquer à armes égales, entre elles, il a buté sur le fait que Marguerite, ravie par Jeanne, ne pouvait pas réagir par le combat.

Les deux fonctions d'Élise

Il y a donc eu deux versions successives d'Élise.

La première version étant celle d'Élise en fonction de mère de Marguerite en suppléance à la vacance de Jeanne à cet endroit. Il y a eu une face de ravage, la face provenant d'Élise.

55. J. Allouch situe Élise en fonction de symptôme qui fait tenir le nœud de Marguerite.

56. *Œ*, p. 232.

La deuxième version d'Élise est à situer lorsque Élise vient vivre auprès de Marguerite, celle-ci, décidée à réparer sa mère au travers de sa sœur. Il s'avère alors que sa mère-Jeanne n'était pas pour autant caduque mais quelque chose d'elle insistait auprès de Marguerite qui déboute Élise qui se croyait en position de tout substituer de Jeanne, toute-mère autorisée pour Marguerite. Il se révèle alors qu'Élise n'était qu'une prothèse et ne pouvait fonctionner que dans la disposition que nous avons indiquée, c'est-à-dire comme mère d'un unique enfant demeurant chez elle : Marguerite.

Les deux versions de la fonction d'Élise pour Marguerite se succèdent et s'enchaînent, Élise la protectrice maternelle, puis Élise l'intruse. Dire comme nous l'avons fait, que la version sororale, celle d'Élise l'intruse est une version névrotique qui couvre la logique de la psychose en la masquant n'est pas suffisant. Il faut ajouter que Marguerite a contribué à fournir elle-même cette version selon laquelle elle était victime d'un scandale : le fait d'avoir été délogée par sa sœur auprès de son mari et de son fils par la volonté de son mari. Marguerite souhaitait vivement rester mariée à René Anzieu et porter son nom d'épouse et mère. Un scandale en a caché un autre, le scandale de la sœur intruse couvrant le scandale de l'attentat délirant, celui-ci étant irracontable. De son côté Marguerite voulait absolument sortir de l'hôpital et refusait ardemment de divorcer, les deux faits étaient joints. Marguerite fut soutenue dans cette entreprise par ses frères et sœurs, elle a gagné⁵⁷. Marguerite tenait probablement à garder son nom de Marguerite Anzieu qui était en souffrance d'effectuation pour elle.

La tentative d'effectuation de son nom s'est faite dans la rencontre en face de l'image porteuse du trait refusé, Marguerite a provoqué la réalisation de cette image dans un corps, celui de l'autre femme.

Une image qui doit se réaliser dans un corps

L'image idéale pour Marguerite, est celle d'être une femme de lettres, de mener la grande vie, d'avoir une influence politique. Elle suppose un savoir aux personnages qui incarnent ces traits d'idéal. L'état amoureux qui s'adresse à celui ou celle qui incarne un trait de l'idéal, éveille en elle un trouble tel que l'aimé, s'il n'est pas roi, est susceptible d'être

57. Cf. *Entratiens*.

persécuteur ; c'est-à-dire qu'elle lui suppose des sentiments hostiles, tels qu'ils menacent son enfant pour la révéler, elle, criminelle. Marguerite n'est pas sortie du miroir. Elle y est entrée, elle est captive de la réduction des images porteuses du trait qu'elle n'a pas reçu au titre d'identification résolutive du *stade du miroir*, seul le regard est resté⁵⁸.

La disposition à trois [Pierre Benoit, Huguette ex-Duflos, Marguerite] qui donne lieu au passage à l'acte lui permet de fixer son enjeu et de rompre le « cercle magique ». Elle se reconnaît dans les héroïnes de Pierre Benoit, et comme tout lecteur de roman, Marguerite lectrice de Pierre Benoit « en rajoute ». En effet, l'impact de la lecture d'un roman, c'est de pouvoir se reconnaître au travers des personnages dans ce que nous avons de plus intime, cela apporte le plaisir propre à la lecture littéraire, mais un plaisir privé, secret. Pour Marguerite, cette reconnaissance de lectrice vaut comme un dévoilement de sa vie privée au regard de tous, particulièrement de René, le dévoilement de sa jouissance sexuelle (celle qui avait rendu René jaloux) ; une jouissance innommable, (n'étant pas nommable elle n'est pas coupable) devient de l'hostilité. L'hostilité est alors reportée, imputée à l'autre qui, en la dévoilant, la vole. Ce phénomène d'hainamoration érotomaniaque est persécutif. Il est éprouvé au travers des romans de Pierre Benoit, il est redoublé par la mise en scène de son héroïne au théâtre dans laquelle elle s'est reconnue. Son ennemie prend corps dans le corps d'une autre femme qui se trouve incarner certains traits décisifs⁵⁹ qui la désignent dans son statut d'image miroir de Marguerite elle-même, elle la « singe ». Et Marguerite veut lui faire avouer l'inavouable, c'est-à-dire : qu'elle dise comment rendre possible un faire savoir public de la jouissance sexuelle féminine, en tant qu'épouse, donc mère, et artiste à la fois, donc putain, sans tuer l'enfant ?

Le linge, le ravissement

Entre mère et fille, le ravage se joue souvent sur la question des vêtements qu'on se passe, qu'on se pique, qu'on se met ou qu'on s'enlève, comme s'il y avait une difficulté particulière à ce que chacune ait son enveloppe particulière, distincte de celle de l'autre. L'enveloppe se fait et

58. « Sous les yeux de sa mère » ?

59. Ces traits sont les suivants : avoir un certain lien avec Pierre Benoit, être blonde comme C. de la N. et comme un voyant le lui avait prédit (T., p. 215), porter un nom d'épouse désavoué par l'ex, porter un nom de scène, un pseudo.

se refait entre elles, comme si il n'y avait pas une enveloppe pour chacune.

La maternité ne se transmet pas comme le phallus se passe entre hommes par la castration. La maternité ne se transmet pas, il faut renoncer à recevoir directement de sa mère l'autorisation d'enfanter, c'est autre chose. Il faut le faire.

On se souvient que c'est sur des questions de toilette que Marguerite contredisait son père. Les privilèges reçus de sa mère Jeanne la faisant échapper à la loi du père, se manifestaient par un linge plus fin que ses sœurs. Marguerite l'aînée est morte d'avoir porté sa belle robe d'organdi, linge fin par excellence, trop légèrement vêtue pour la température de décembre, et c'est à cause du froid, donc de la légèreté de sa belle robe, qu'elle s'est approchée du feu de trop près, et qu'elle est morte des brûlures sur sa peau.

L'élégance de la petite fille de cinq ans, qui s'était faite belle, ou qu'on avait faite belle pour aller à la messe un jour de fête⁶⁰, l'a tuée. Le linge fin que Jeanne réserva à Marguerite est-il le même que la robe de Marguerite la première ? Les deux Marguerite sont-elles, pour Jeanne, enrobées dans le même linge fin mortel, dans la même peau ? Une même peau pour deux, la morte et la vive ?

Si le ravage n'a pas lieu, le risque pour la fille est celui du ravissement. Le ravissement dont Marguerite Duras nous a donné la clinique⁶¹. Lol se voit dérober son fiancé par une autre, une femme qui est une mère, Anne-Marie Stretter est une femme qui a déjà vécu. Vêtue de noir, Anne-Marie Stretter affiche qu'elle a déjà connu l'acte sexuel. Lol s'arrête, se fixe sur cet « être à trois » que constitue le temps infini du bal. Elle est suspendue au bal qui ne cesse de faire de la robe, ce qui dénudera le corps de l'autre femme, devenue l'amie Tatiana. Lol ne sort pas de la folie du bal. « Nue sous ses cheveux noirs », dira Lol. « Nue, toute nue qu'un geste vulgaire meurtrit⁶² », écrira Marguerite.

A l'issue du bal, quand la lumière du jour vient remplir l'espace de la salle de bal et dire que c'est la fin, Lol ne retrouvera pas son fiancé. Mais Lol n'a pas souffert, elle n'a pas combattu, elle est restée fascinée, ravie, par ce que l'autre femme a affiché de sexualité féminine captivant

60. Si elle est morte « des suites de ses blessures » un 10 décembre, il est possible que la fête tragique ait été celle de l'Immaculée Conception de la Vierge, le 8 décembre.

61. M. Duras, *Le ravissement de Lol. V. Stein*, Paris, Gallimard, 1964.

62. T., p. 184.

le fiancé, Richardson. A l'aube, la mère de Lol vient la chercher, elle crie, « qu'a-t-on fait de mon enfant ». Lol reste une enfant d'une mère, elle n'est même pas une fille. C'est le ravissement, il n'y a eu aucun ravage, elle n'en sortira pas.

Or Marguerite, élégante, arrive gantée à l'entrée des artistes pour rencontrer son image-ennemie, en face, en vrai. Comme la parole qu'elle dit ne fait pas acte, elle sort un couteau tout dégainé, ouvert, et porte son geste sur l'image de l'actrice ex-épouse, putain révélant le secret de femme publique qu'elle est. Elle fait un acroc, elle la prouve comme peau. L'image persécutrice de la jouissance féminine affichée se révèle, dans l'acte, être une peau qui peut se blesser, se toucher, se contacter, se trouver⁶³.

Si « la plaine est au vent »

« La plaine est au vent », avait écrit Marguerite, rien n'arrête le vent, or pour que la jouissance d'une femme trouve la décence nécessaire à celle d'une mère, elle doit être enrobée. Sinon cette jouissance féminine est jouissance de mère, donc incestueuse et meurtrière, elle est comme la plaine, dangereusement ouverte au vent. Si la mère est une putain, l'enfant risque la mort.

Qu'est-ce qui enrobe la jouissance sexuelle féminine ? Est-ce ce que Lacan désigne du terme de « père-version », à la fin de son enseignement ? Enrober, cela implique que l'homme qui jouit d'une femme et qui la fait jouir dérobe cette jouissance à l'enfant dont il sera le père.

Cette « dissimulation⁶⁴ » faite par le père à l'enfant, cette « père-version » qu'opère le désir du père, détourne la jouissance de destination ; le père doit faire virer de son côté à lui la jouissance de l'acte sexuel fécondant, celle prise à la conception, du côté de la jouissance féminine dissimulée, secrète, cachée par lui, de façon à ce que l'enfant n'en sache pas grand-chose, qu'il n'en fasse pas une « jouissance de la mère », à lui adressée. Lacan désigne la position du père :

63. J. Lacan, « [...] dès que sa main avait touché, d'une agression non sans blessure, une des images de son théâtre... » in *Écrits*, « De nos antécédents », *op. cit.* p. 66.

64. Freud, « le conflit avec le père a son origine, dit-il, [...] dans la dissimulation, par le père, des faits concernant les processus sexuels liés à la naissance. », séance du 25 novembre 1908, in *Les premiers psychanalystes, Minutes de la société psychanalytique de Vienne*, Paris, Gallimard, 1978.

le juste mi-Dieu soit le juste non-dire, naturellement à condition que ce ne soit pas cousu de fil blanc ce non-dire, c'est-à-dire qu'on ne voie pas tout de suite enfin de quoi il s'agit dans ce qu'il [le père] ne dit pas. C'est rare⁶⁵.

Ce qu'un père ne dit pas, c'est la jouissance sexuelle lors de la conception de l'enfant, c'est cela qu'il dissimule, qu'il doit dérober, pour que la jouissance féminine trouve à s'enrober de décence, trouve sa peau, afin que la plaine ne soit pas au vent. Ce « juste non-dire » qui fera l'autorité de ce que dit un père, n'a pas fonctionné pour Marguerite.

Un homme pourra opérer cette dissimulation avec effet sur la femme, seulement si celle-ci a déjà traversé le ravage, alors il la réalisera comme mère. Sinon il opérera cette dissimulation, avec effet, mais seulement sur l'enfant, c'est le cas pour Didier Anzieu qui a eu un père.

L'enrobage de la jouissance comme peau

Peut-on dire que Marguerite était ravie par Jeanne ? Non. Car le rapport ravageant de Élise à Marguerite a mis un coin dans ce qui aurait pu être pur ravissement.

La psychose de Marguerite, en tant qu'elle est adressée au public, manifeste que Marguerite cherchait un faire savoir public, d'un trait dans l'image. Ce trait en tant que symboliquement refusé ravissait Marguerite, mais pas au point qu'elle reste ravie. Tout en n'étant pas une combattante de la rivalité agressive, Marguerite a pu lever son bras agressivement envers l'image incarnant le trait qui la tuait car il ne la constituait pas. Marguerite a pu ainsi révéler par son acte que cette image avait une peau, et faire déchoir ainsi le pouvoir de ravissement de l'image qui la regardait. Cet acte fut le faire savoir public de l'acte sexuel de Marguerite, faire avouer l'inavouable au point de révéler que de l'Autre il n'y a que l'enveloppe, la peau⁶⁶.

« Peau » c'est là où Jeanne a retenu Marguerite dans Marguerite la morte, « une morte vivante », « peau », c'est l'enveloppe du ventre qui grossit avec la grossesse et dérobe l'enfant à la vue, l'image enveloppante que Marguerite n'a pas pu tisser pour son enfant. Le grossissement

65. J. Lacan, *R.S.I.*, séance du 21 janvier 1975 (version GUY).

66. Notons que ce mot « peau » est présent dans les titres de plusieurs ouvrages de Didier Anzieu : *Le moi peau*, *Une peau pour des pensées*, *L'épiderme nomade et la peau psychique*.

de la peau était impossible à exposer au regard de quiconque. « Peau », « Pel » en auvergnat, signifie aussi « putain⁶⁷ ».

La conception de l'enfant Marguerite, la remplaçante, ne fut pas un accident, elle fut un vœu de Jeanne, marqué dans le fait que celle-ci donne son propre prénom à sa fille : Marguerite, Jeanne. Cette jouissance de Jeanne n'aurait pas été dissimulée par le désir de Jean-Baptiste, elle se serait manifestée comme « jouissance de la mère » à mettre au monde cette fille remplaçante.

Il y a une jouissance de la mise au monde d'un enfant, elle est d'autant plus affolante pour la femme qui met au monde qu'elle ne trouve pas l'enrobage, c'est alors qu'elle est reportée paranoïaquement dans l'Autre, en l'occurrence la voisine.

Le danger de la « jouissance de la mère », c'est la cruauté de la sexualisation du rapport maternel par la non-dissimulation de la jouissance féminine par un père, le non-enrobage de la jouissance, quand « la plaine est au vent ».

Comment, pour une femme, désirer ailleurs que l'enfant sans devenir « mère frivole », « mère distraite », « putain », « mauvaise mère », « méchante » ? Ce dilemme comporte une croyance en l'exigence totale d'attention que nécessiterait l'enfant pour qu'il ait sa place. Cette exigence exorbitante sexualise le lien à l'enfant.

Dans son acte meurtrissant l'actrice, Marguerite aura donné une peau à la « jouissance de la mère », au « péché maternel⁶⁸ ». Et l'on comprendra qu'une fois Jeanne avertie, Marguerite se soit vouée à des actions bienfaites avec une ferveur chrétienne, non sans se maintenir dans une certaine situation de fille encadrée. Son « encadrement » par un couple était peut-être une disposition qui, à côté de sa totale implication dans la religion catholique, lui était nécessaire⁶⁹.

67. « Cost oun pel » : « c'est une peau, une putain ».

68. Joe Bousquet avait noté que Marguerite voulait écrire les lettres d'Ophélie à Hamlet, « Ophélie dont la mort hurlait dans le péché maternel », cf. D. Arnoux, « aimée par Joë Bousquet », in *Revue du Littoral op. cit.* p. 149.

69. En effet Marguerite s'est trouvée « encadrée » comme chez Élise et Guillaume à sa sortie de l'asile, chez sa sœur Maria dite Clotilde, puis elle fut employée dans une famille, puis indépendante, elle a hébergé une nièce fille-mère avec sa fille, puis à la fin de sa vie elle hébergeait un couple de Portugais. cf. *Entretiens*.

Une psychose adressée qui tente la publication comme effectuation du nom

Marguerite avait dit à Lacan avec une profonde émotion que son immense regret était « qu'elle aurait dû rester auprès de sa mère ». Peut-être se sentait-elle coupable d'avoir adressé à sa mère un message meurtrier qui la fit délirer. Peut-être, si elle était restée auprès de sa mère, c'est-à-dire physiquement près d'elle, aurait-elle soutenu le regard de celle-ci ?

Faute du ravage, il y a eu similarité du développement psychique de la mère et de la fille, c'est-à-dire de Jeanne et de Marguerite, dans un délire à deux (ou à trois comme l'a conjecturé Allouch), si leurs délires furent enchâssés, remarquons cependant deux différences. Le délire de Jeanne est un délire d'interprétation, « une folie de la persécution » par sa voisine, à qui elle impute de jouir de son malheur. Son délire n'a pas fait de vague, il n'a pas eu d'incidence publique, c'est ce que j'appellerais un délire « du foyer ». En revanche, le délire de Marguerite est imputation d'imputation. Grâce à la fonction ravageante d'Élise, il est un délire adressé qui cherche un faire savoir public. Un délire qui vise le trait refusé dans l'image, et qui le trouvera en le réalisant en acte. Un acte qui vaut comme une tentative de publication.

Marguerite cherchait la publication pour accomplir un faire savoir public d'un trait qui lui était refusé par Jeanne. Ce trait meurtrier « l'insouciance des mères frivoles », est sexuel. En écrivant, Marguerite tentait de traiter symptomatiquement du sexuel, et faire ainsi reculer la menace meurtrière sur son enfant. Dans le même mouvement elle devenait écrivain donc putain, elle aggravait la menace. A défaut de la publication de ses propres écrits littéraires, Marguerite doit toucher en face l'image d'elle qui la persécute. Le passage à l'acte meurtrissant en tant qu'adressé à Jeanne réalise la « peau ». Le passage à l'acte vaut comme publication. Son nom de Marguerite Anzieu, nom d'épouse et mère était en souffrance d'effectuation depuis que son mariage avait été consommé.



M^{me} Huguette Duflos

L'incision comptable de Marguerite Anzieu

George-Henri Melenotte

L'ÉTABLISSEMENT du tableau généalogique tel qu'il a été dressé dans l'historique du cas de Marguerite Anzieu¹ nous fait découvrir des points singuliers afférant au cas, qu'il nous aurait été difficile de pouvoir repérer autrement. L'un de ces points est le choix de dresser la table des places respectivement occupées dans le tableau par chacun des ascendants de Marguerite Anzieu. En le consultant, nous sommes amenés à une question qui se voudrait naïve : « Combien compte-t-on de Marguerite dans ce tableau ? ». La réponse est évidente au premier abord : il y en a quatre. Marguerite Martin, la grand-mère paternelle de Marguerite Anzieu, Marguerite Maisonneuve, sa grand-mère maternelle, Marguerite Pantaine, sa sœur aînée qui mourut accidentellement le 10 décembre 1890 et Marguerite Anzieu elle-même, née Pantaine.

Cette première réponse va de moins en moins nous satisfaire au fur et à mesure que nous entrons dans la fabrique du cas. Le caractère d'évidence d'un tel comptage va en effet céder la place à une série de questions que nous pouvons formuler ainsi : qui compte-t-on en comptant Marguerite Anzieu comme une ? Si la folie à deux qui s'avère introduire un troisième terme est au principe du cas de Marguerite Anzieu, ne doit-on pas compter celles qui font un avec elle, soit Jeanne Pantaine, sa tante, et Elise ? Mais un tel comptage ne peut lui-même tenir que s'il est situé dans une temporalité : par exemple ne faudrait-il pas y inclure Lacan lui-même au moment où il assure la fonction de secrétaire de Marguerite Anzieu ? Répondre à ces questions que Jeanne Pantaine n'est pas Marguerite Anzieu et que de fait, celles-ci n'ont pas lieu d'être ne peut pas être recevable puisque ce serait alors passer bien

1. Jean Allouch, *Marguerite, ou l'Aimée de Lacan*, Paris, E.P.E.L., 1990, p. 149.

vite sur les problèmes que nous pose la folie à deux. Nous voyons qu'en introduisant le borroméen dans l'écriture de la paranoïa commune, Lacan nous oblige à une révision de l'ordre comptable qui y participe². Le tableau généalogique qui nous est ainsi proposé pose donc le problème de sa lecture. Car ce qui va nous être révélé dans l'élaboration du cas de Marguerite Anzieu est le problème de la distinction. Lacan le pointe d'ailleurs de façon explicite :

[sc] [tel] A bien entendre ce que j'énonce aujourd'hui, on pourrait en déduire qu'à trois paranoïaques pourrait être noué, au titre de symptôme, un quatrième terme qui [] situerait comme <telle> – comme personnalité – en tant qu'elle-même elle serait, au regard des trois personnalités précédentes, distincte et leur symptôme³.

Cette distinction du quatrième terme par rapport aux trois autres est particulière : car cela implique qu'au regard de ce terme les trois premiers ne se distinguent pas. De plus ce quatrième terme est affecté de cette étrange propriété de se distinguer des autres et de procéder de ceux-ci en même temps, comme s'il était porteur d'une différence et d'une similarité en même temps.

Répertorier la liste des membres des familles successivement impliquées dans la généalogie de Marguerite Anzieu procède certes d'un traitement « objectif » de la composition familiale. Mais le masque est au cœur de cette liste qui voile la difficulté de pouvoir établir entre Marguerite Anzieu et certains des membres de sa famille une distinction comptable. Nous touchons là à un des aspects nodaux de la question de la folie à deux telle qu'elle est soulevée et développée dans le livre de Jean Allouch. En dépit du souci de clarté qui dicte le choix de places différenciées pour qualifier chaque membre de la famille dans sa particularité, il nous faut poser que ces différences s'effacent pour laisser place à de l'identique, à du même.

On peut voir dans la mise en avant de cette subtile dialectique du distinct et de l'identique l'effet du cas lui-même, effet qui oblige à réviser et à revisiter la répartition des places allouées dans la généalogie

2. Jean Allouch, *Marguerite...*, *op. cit.*, p. 399. Cf. la formulation de J. Allouch où l'exigence du quatre génère l'un du trait distinctif qui s'identifie à l'axiome du sujet : nous trouvons à cet endroit la perturbation comptable qu'induit une telle axiomatique et dont rend compte l'écriture borroméenne du nœud à quatre nœuds de trèfle.

3. Jacques Lacan, *Le sinthome*, séance du 16 décembre 1975, inédit, citation établie d'après J. Allouch, *op. cit.*, p. 399.

à chacun – chacune serait plus juste – et à tenter de percer le secret de cet ordre perturbé, voire faussé par le règne de la folie à deux.

Nous tenterons d'avancer dans cette voie en empruntant un chemin détourné, celui du réseau des persécuteurs. Nous essaierons de montrer comment ce réseau est touché par l'aporie du comptage, en quoi il en constitue l'extension appropriée en étant le lieu où se repère au mieux ce trouble dont nous sommes partis avec la généalogie.

L'extension du réseau des persécuteurs

Le fil des rencontres, qu'est amenée à faire Marguerite Anzieu, tisse progressivement une trame sociale, un tissu qui se constitue en réseau et qui développe ses ramifications selon des caractéristiques sur lesquelles il va nous falloir nous arrêter. En effet, la constitution du réseau des persécuteurs de Marguerite Anzieu va se faire de façon extensive et progressive, sur un mode cumulatif. Ainsi bien que chaque nouveau venu entre dans le réseau de façon particulière, il s'intègre à la suite des autres pour faire avec eux classe, exactement comme le font les éléments d'un ensemble – ici il s'agira de l'ensemble des persécuteurs – chaque élément ayant ceci de commun avec les autres, malgré les disparités individuelles, d'être nommé et de persécuter Marguerite Anzieu⁴. Nous pouvons suivre dans la terminologie qu'emploie Lacan un tel repérage qui nous autorise dans l'emploi du terme de classe : l'usage des termes tels que doublets ou triplets, référés à un modèle prototypique⁵, instaure non seulement un principe d'identité entre les personnes auxquelles ces termes s'appliquent, mais permet leur réunion dans une classe d'éléments ayant en commun le modèle en question. Nous pouvons commencer par mademoiselle C. de la N., avant d'y rajouter Hu-

4. Cette référence aux ensembles marque tout de suite ses propres limites, ne serait-ce que parce que nous nous heurtons à la question de l'ensemble vide et de l'ensemble lui-même comme élément de cet ensemble. En acceptant la réserve due à cette question, nous maintiendrons cette référence dans le but de notre démonstration.

5. A propos des persécutrices de Marguerite Anzieu, Lacan insiste sur ce trait commun dans sa thèse : « Elles sont, nous l'avons dit, les doublets, triplets et successifs « tirages » d'un prototype. Ce prototype a une valeur double, affective et représentative », in J. Lacan, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Seuil, 1975, p. 253. Nous la citerons désormais en notant : T. pour Thèse, suivi de l'indication de la page dans cette édition de 1975.

guette ex-Duflos, Pierre Benoit, le Prince de Galles⁶, Sarah Bernhardt, Colette, etc. Nous vérifions que le mode d'entrée de chacune de ces personnes dans le réseau va différer à chaque fois, particularité qui vient s'ajouter à celle du nom de la personne. Ainsi à un moment donné, la suite des éléments de l'ensemble du réseau des persécuteurs est faite d'individus distincts par leurs noms et leur mode d'entrée dans le réseau mais équivalents par le fait d'être nommés et d'être chacun persécuteur de Marguerite Anzieu. Si nous appelons E₁ le premier ensemble ainsi formé, nous constatons que le suivant E₂ sera tel que : E₁ est inclus dans le suivant, E₂, et ainsi de suite, [E₃[E₂[E₁]]].

Force est pourtant de constater le caractère partiel d'une telle appréhension de l'écriture de l'extension du réseau des persécuteurs dans le cas de Marguerite Anzieu. En effet, dans la suite finie des persécuteurs va se produire un événement, difficilement repérable à un premier abord, qui va faire rupture avec ce qui le précède. Ceci va faire qu'à un moment de son extension, le réseau va changer de nature et que l'écriture ensembliste que nous lui avons appliquée ne va plus convenir. Il va apparaître des éléments différents qui vont rendre caducs l'emploi des termes précédents pour qualifier l'appartenance au réseau. Ainsi en va-t-il de R. D. et de M. de W. qui travaillent au *Journal*. Marguerite couvre d'ailleurs leurs noms d'invectives dans des brouillons d'écrits. Puis Lacan repère l'introduction d'une particularité concernant P. B. :

Parfois un surnom à intention stigmatisante masque celui qu'elle désigne, tel celui de « Robespierre », personnage par elle abhorré, et qui désigne P.B. « qui dirige contre elle des scandales de concert avec les actrices⁷.

Si la fonction de masque du surnom dont Marguerite Anzieu affuble Pierre Benoit, est porteuse d'une intention stigmatisante, elle n'en reste pas là. Car le cache qui agit dans tout masque fait que « Robespierre » peut tout aussi bien désigner Pierre Benoit dans son rôle persécutif que voiler l'émergence d'un défaut de désignation du persécuteur. Si le masque alourdit le trait, il introduit aussi un doute quant à l'identité de celui qui le porte ; certes Pierre Benoit est désigné, « abhorré », et la

6. Nous nous autorisons du chapitre 11 de J. Allouch, *Marguerite...*, *op. cit.*, pour inclure le Prince de Galles auquel est adressée l'érotomanie dans le réseau des persécuteurs ; en effet ce chapitre montre les variations des thèmes du délire en fonction de l'acte.

7. T., p. 165.

caricature grimacante sert de figure à la haine. Mais quand le surnom se fait masque, n'est-ce pas pour déstabiliser la fonction déictique du nom propre et introduire à cet endroit une plage d'indétermination ? Nous pourrions user d'un autre vocabulaire pour avancer que le surnom peut venir prendre la place du nom propre pour indiquer que celui-ci est affecté d'un défaut de dénotation. Alors son repérage dans la trame discursive que Lacan recueille devient fondamental puisqu'il souligne la non effectuation d'une nomination. Et que pourrait être un tel défaut si ce n'est la reconduction d'un autre, radical, qui affecte cette fois la personne même de Marguerite ?

Peut-on alors inscrire « Robespierre » sur la liste au même titre que C. de la N. ou Huguette ex-Duflos ? Si nous répondons non, c'est la nature même de l'ensemble du réseau qui se modifie. Or telle est notre réponse, vu que si « Robespierre » est bien persécuteur de Marguerite, il n'est pas nommé au sens où les autres membres du réseau se trouvaient l'être. Le réseau voit apparaître un élément qui ne peut plus être simplement comptabilisé dans la suite des autres. Si nous acceptons que le réseau des persécuteurs est une liste de noms qui font suite, on constate que celle-ci s'interrompt avec le surgissement de l'événement « Robespierre ». Nous pouvons dire qu'à partir de là, le réseau se modifie : il s'effiloche, perd de sa consistance. Le délestage du nom propre de son référent qui affecte la nomination de Marguerite Anzieu fait irruption dans la suite de ses persécuteurs sous la forme du surnom « Robespierre ». Dès lors va se produire dans la liste même, démultiplication des références à ce délestage par la redondance qui va affecter le nom propre et l'indistinction qui va affecter chaque nouveau persécuteur.

A l'appui de ces remarques, nous trouvons une observation de Lacan qui porte sur la façon dont Marguerite Anzieu établit la liste de ses persécuteurs. Elle cherche à s'expliquer avec eux et à cette fin remplit des feuillets avec les adresses des principaux d'entre eux⁸. Les feuillets n'étant pas à notre disposition, il nous faudra nous contenter de cette simple information. Le fait même de l'existence de cette liste nous permet de faire le constat suivant : que les noms de ses persécuteurs y figurent, avec les adresses des principaux, permet d'affirmer que non seulement Marguerite Anzieu écrit leurs noms mais qu'elle en localise quelques-uns. On peut voir dans ces adresses, non seulement un complément d'information nécessaire à la localisation de ses persécuteurs mais

8. T. p. 170.

aussi une supplémentation, un étayage du nom. Dans cette façon de coucher sur le papier noms et adresses apparaît une tentative pour pallier le changement de nature qui s'introduit dans le réseau et qui traduit les difficultés croissantes qu'a Marguerite Anzieu à repérer et à distinguer ses persécuteurs. De fait, elle appose par écrit la liste de ceux qui commencent à lui échapper. La rédaction de l'adresse qui affecte les noms de ses principaux persécuteurs éclaire la fonction particulière que vient prendre l'écrit au point où la nomination défaille : écrire le nom, supplémenter ce nom de son adresse, revient à tenter de remédier à ce qui défaille dans la nomination comme désignation. Car depuis l'événement du surgissement de « Robespierre⁹ » dans la suite des persécuteurs, la portée de désignation des noms dans leur particularité s'estompe au profit de l'instauration du registre de l'indéfini, de l'indéterminé qui va déboucher sur l'impossibilité comptable.

Que dit Marguerite Anzieu en effet à propos du samedi soir où elle agressa Huguette ex-Duflos ?

Une heure encore avant ce malheureux événement, je ne savais pas encore où j'irais, et si je ne me rendrais pas comme d'habitude près de mon petit garçon¹⁰.

La décision non seulement n'est pas prise d'attendre Huguette ex-Duflos devant le théâtre mais elle ignore où elle ira. Et que dira-t-elle de ce qu'elle aura éprouvé, une heure avant, au moment de frapper ?

Dans l'état où j'étais alors, [...] j'aurais frappé n'importe lequel de mes persécuteurs, si j'avais pu l'atteindre ou si je l'avais rencontré par hasard¹¹.

L'indistinction du lieu, du moment et de la personne sont patents. On peut même se demander si Marguerite Anzieu a fait un choix en allant attendre Huguette ex-Duflos devant le théâtre.

Marguerite Anzieu ne distingue plus entre ses persécuteurs celui qui en serait le principal ; elle leur donne un statut qui n'en spécifie aucun¹², réduisant chacun d'eux à celui d'un quelconque¹³. Certes, à frapper Huguette ex-Duflos, c'est tout le réseau qu'elle vise mais l'intégrité de celui-ci fait problème : en effet à qualifier sa victime d'un « n'im-

9. T., p. 165.

10. T., p. 172.

11. T., p. 172.

12. J. Allouch, *Marguerite...*, *op. cit.*, p. 319.

13. T., p. 172.

porte lequel de mes persécuteurs », on pourrait croire que l'indétermination ne porterait que sur le choix de la victime dans un ensemble bien défini. Or, tout vient contredire une telle acception : si l'indétermination affecte le choix de la victime, c'est parce qu'elle pèse sur le réseau lui-même. On voit en effet que ses membres ne peuvent plus alors être répertoriés, ni localisés. Ils en viennent à constituer une entité aux contours mal définis, une société sans limites nettes qui permettent à ses membres de se compter. Le flou dans la définition du persécuteur prend le pas sur le prototype de départ, en même temps que sa délocalisation. L'atteindre devient un possible très hypothétique confinant au hasardeux. Ainsi l'extension du réseau s'est-elle opérée aux dépens de la consistance propre à ses éléments constitutifs. Au fil de son développement, la capacité discriminante qu'il recélait s'est effacée au profit d'une indétermination de plus en plus nette de ses parties au point que celles-ci se sont trouvées dessaisies de toute qualité distinctive. La liste des persécuteurs s'est ainsi noyée dans les sables du flou indéfini de la « race », des « engeances¹⁴ », ou d'autres groupes qualifiés de manière suffisamment générique pour être mal délimités.

Le discours politique de Marguerite Anzieu

C'est dans ses propos « politiques » en effet que l'on trouve sous sa forme la plus développée cette tendance de Marguerite Anzieu à manier des entités discursives générales virant au flou. Celles-ci témoignent de façon particulière de l'effilochage du registre distinctif que nous avons repéré dans le réseau de ses persécuteurs. Le propos de Marguerite Anzieu manie la généralité, tant en ce qui concerne les catégories sociales incriminées que les valeurs morales auxquelles il se réfère. Le registre du général qui se déploie ainsi masque mal le flou qui le soutend. Ainsi nous rapporte Lacan :

Tous ces personnages, en effet, artistes, poètes, journalistes, sont haïs collectivement comme grands fauteurs des malheurs de la société. « C'est une engeance, une race » ; ils n'hésitent pas à provoquer par leurs habilleries le meurtre, la guerre, la corruption des mœurs, pour se procurer un peu de gloire et de plaisir¹⁵.

14. T., p. 166.

15. T., p. 166.

Lacan ne manque pas tant de remarquer la pauvreté et l'inconsistance de l'idéologie de Marguerite Anzieu, que la faiblesse d'une conviction qui « reposait sur les aspirations vagues et diffuses d'un idéalisme altruiste¹⁶ ». Elle voulait réaliser, poursuit-il, le règne du bien, « la fraternité entre les peuples et les races ». Lors d'une rencontre décisive où elle l'enjoint de lui éviter son regard, Marguerite Anzieu fait l'aveu à Lacan de « ses rêveries touchantes » :

Ce devait être le règne des enfants et des femmes. Ils devaient être vêtus de blanc. C'était la disparition du règne de la méchanceté sur la Terre. Il ne devait plus y avoir de guerre. Tous les peuples devaient être unis. Ce devait être beau, etc.¹⁷.

On peut ainsi voir se dégager une qualité de régnants, soigneusement exclusive des rois, qui désigne une catégorie humaine exempte de corruption et à même d'instaurer l'ordre, la beauté et la vertu sur terre. Le pluriel présente une difficulté dans la façon de saisir la multiplicité « des enfants et des femmes ». Le « des » témoigne de ce dont il s'est agi dans le réseau des persécuteurs, c'est-à-dire d'un pluriel générique, comparable à celui qu'on emploie à dire : il y a des enfants et des femmes. Le dégager comme appariement à chaque fois de l'élément femme et de l'élément enfant ne préjuge en rien de ce que ni la femme, ni l'enfant ne se trouvent dans chaque couple spécifiés. Nous retrouvons ici l'impossibilité pour Marguerite Anzieu de particulariser chaque individu dans sa distinction qui ouvre à son comptage comme un différent de l'autre. La vertu à opposer au règne de la méchanceté est celle de la qualité <enfants et femmes> qui élude toute qualification de qui elle désigne en propre.

N'est-ce pas ce que Marguerite Anzieu reconduit dans son emploi d'expressions telles que : « le sort futur des peuples », « les gouvernants », « les peuples¹⁸ ».

Et quand il s'agit pour elle de définir son rôle dans ce domaine, elle affirme que celui-ci est immense en même temps qu'imprécis :

Cependant elle sait « qu'elle doit être quelque chose dans le Gouvernement », exercer une influence, guider des réformes. Cela est indépendant de ses autres espoirs de parvenir : cela doit se produire par la vertu de

16. T., p. 166.

17. T., p. 166.

18. T., p. 167.

son influence, de quelque prédication. « Cela devait être quelque chose comme Krishnamurti », nous dit-elle en rougissant¹⁹.

L'immensité va de pair avec l'imprécision. La mégalomanie se nourrit de l'indétermination comptable. L'enflure des attributions sociales dont elle se dote va de pair avec le flou dans sa terminologie. Au « n'importe lequel » des innocents qu'elle aurait pu frapper fait écho le « quelque chose » qu'elle doit être dans le Gouvernement. Et celle qui propose un grand discours à Genève ne trouve pas d'autre biais pour expliquer son influence que de se référer à Krishnamurti. Le pluriel indéfini qu'elle emploie se nourrit des grandes catégories de son discours politique pour rendre compte de l'effet de dilution, qui se produit chez elle, de sa capacité discriminative dans le brassage de larges entités sociales. Chacune vaut beaucoup plus par elle-même que par son contenu réel. Le pluriel des « mauvais bergers²⁰ » est à prendre dans le même registre que celui du « règne des enfants et des femmes ». Subsiste indemne de cet effilochage la responsabilité que Marguerite Anzieu ressent à l'égard de son fils.

La décision concernant la tante de Marguerite Anzieu

De la généalogie, en passant par le réseau des persécuteurs, et le discours « politique » de Marguerite Anzieu, nous retrouvons cette éli-sion de la qualité comptable qui nous paraît caractéristique de la non effectuation de sa nomination. Il va être possible d'aborder maintenant une autre de ces difficultés à rapporter au cas et qui va être abordée par Jean Allouch quand il va traiter la question de la paranoïa commune.

Cette question surgit au cours de l'établissement de la personnalisation des consistances déliées et qui ne tiennent entre elles que par le biais de l'introduction du sinthome comme consistance²¹. Le chiffrage borroméen passe alors par une telle personnalisation. Or opérer le choix de la tante comme troisième personnalité, avec Marguerite Anzieu et sa

19. T., p. 167.

20. T., p. 167.

21. J. Allouch, *Marguerite...*, *op. cit.*, p. 407. L'auteur à ce sujet ne parle pas d'une difficulté particulière, mais de franchissement qu'il effectue à cet endroit en épingleant la tante.

mère Jeanne Pantaine, relève de la décision. Il paraît nécessaire alors de s'arrêter sur la raison qui l'a poussé à la prendre.

Il convient d'abord de revenir sur la façon dont Lacan présente la famille :

Les père et mère, paysans, sont actuellement vivants. La mère est réputée dans la famille pour être atteinte de la « folie de la persécution ». Une tante a rompu avec tous et a laissé une réputation de révolte et de désordre dans la conduite²².

Il y a contiguïté des cas de la mère de Marguerite Anzieu et de sa tante dans la présentation qu'en donne Lacan qui plaide en faveur de la décision d'inclure cette dernière dans le comptage. Mais il n'en demeure pas moins qu'en faisant franchir le pas de la difficulté, la décision tranche devant ce qui l'appelle comme réponse. Ceci n'est pas pour nous surprendre puisque nous avons déjà repéré la trace d'une telle difficulté par ailleurs. La nouveauté qui se dévoile ici tient à ce que cette comptabilité concerne la particularité de la structure de la paranoïa commune à laquelle nous avons ici affaire : il y a problème dans l'établissement du quatre quant à la structure subjective en question. Le nœud borroméen à quatre nœuds de trèfle comporte dans le cas de Marguerite Anzieu une indétermination qui oblige à décider du chiffrage de sa tante dans le compte. Cette décision, par son acte même, pallie le flou numérable afférant au cas et par là, ne fait que souligner l'aporie rencontrée.

Les Marguerite

Les écrits de Marguerite Anzieu sont finalement publiés en partie par Lacan, dans sa thèse et une sorte de communauté de lecteurs s'en trouve instituée. Rien ne nous indique de ce fait qu'il faille lire le texte de Lacan et celui de Marguerite Anzieu dans la continuité de deux écrits s'entremêlant certes mais évoluant dans un registre homogène. Pour cela, il est nécessaire, dans un premier temps, de revenir au moment où Lacan va produire ce que Jean Allouch qualifie de « délirante » réponse de Lacan dans la foulée de l'autocritique de sa thèse :

22. T., p. 174.

[...] Si j'ai si longtemps résisté à la republication de ma thèse, [pour ceci, c'est] c'est simplement [] que la psychose paranoïaque et la personnalité comme telle n'ont pas de rapport (mot mis ici au singulier) [pour ceci] simplement [] que c'est la même chose. En tant qu'un sujet noue à trois l'imaginaire le symbolique et le réel, il n'est supporté que de leur continuité. L'imaginaire, le symbolique et le réel sont une seule et même consistance, et c'est en cela que consiste la psychose paranoïaque²³.

La mise en continuité du réel, du symbolique et de l'imaginaire suppose le passage du nœud borroméen à trois consistances au nœud de trèfle²⁴. Au terme de l'opération, on obtiendra une seule consistance telle qu'il sera impossible d'y distinguer le réel, le symbolique et l'imaginaire. On a donc affaire à une nouvelle consistance qu'il nous appartient de tenter de définir. Celle-ci conserve du borroméen dont elle est issue la même configuration de sa triskèle mais le nœud de trèfle est d'une autre structure que le nœud borroméen. Comment se traduit ce changement de structure dans la psychose paranoïaque ? Par quel moyen allons-nous tenter d'atteindre le registre où se déploie cette nouvelle consistance ?

C'est par le biais de l'écrit de Marguerite Anzieu que nous essaierons de saisir ce registre. Lacan lui-même nous met sur cette voie lorsqu'il affirme, à propos des productions littéraires de Marguerite Anzieu :

Ces écrits nous renseignent sur l'état mental de la malade à l'époque de leur composition ; mais surtout ils nous permettent de saisir sur le vif certains traits de sa personnalité, de son caractère, des complexes affectifs et des images mentales qui l'habitent, et ces vues fourniront une matière précieuse à notre étude des rapports du délire de la malade avec sa personnalité²⁵.

La production littéraire de Marguerite Anzieu détone par rapport aux écrits précédemment étudiés par Lacan sur la paranoïa. En particulier y manque « cette impression de stéréotypie de la pensée²⁶ », stéréotypie sur laquelle il avait mis l'accent dans l'un de ses précédents textes²⁷.

23. J. Lacan, *Le sinthome*, *op. cit.*. La transcription est reprise du livre de J. Allouch, dans le chapitre : « Marguerite sachante », p. 394-395.

24. J. Allouch, *Marguerite...*, *op. cit.*, p. 395-396.

25. T. p. 177.

26. T. p. 179.

27. J. Lacan, « Écrits « inspirés » : Schizographie », in *De la psychose paranoïaque...*, *op. cit.*, p. 382.

En revanche s'y trouvent des caractéristiques nouvelles qui vont amener Lacan à tirer un certain nombre de conclusions quant aux expressions symboliques de l'expérience vécue paranoïaque, parmi lesquelles figurent les productions plastiques et poétiques²⁸. A ce sujet, nous retiendrons son affirmation selon laquelle, « le point le plus remarquable qu'[il] a dégagé des symboles engendrés par la psychose, c'est que leur valeur de réalité n'est en rien diminuée par la genèse qui les exclut de la communauté mentale de la raison²⁹ ». Si la valeur de réalité de ces symboles est référée aux tensions sociales de l'actualité historique, elle indique la marge de communicabilité humaine qui leur est propre amenant Lacan à parler à l'endroit d'une telle expérience de :

syntaxe originale, qui contribue à affirmer, par les liens de compréhension qui lui sont propres, la communauté humaine. La connaissance de cette syntaxe nous semble une introduction indispensable à la compréhension des valeurs symboliques de l'art, et tout spécialement aux problèmes du style – à savoir des vertus de conviction et de communion humaine qui lui sont propres, non moins qu'aux paradoxes de sa genèse –, problèmes toujours insolubles à toute anthropologie qui ne sera pas libérée du réalisme naïf de l'objet³⁰.

C'est au lieu de cette syntaxe originale qu'il convient de trouver la différence qui affecte le texte de Lacan et celui de Marguerite Anzieu. Car ce dernier, pour inscrire qu'il soit dans la communicabilité humaine, n'en reste pas moins original. Reste à tenter d'en dégager certains traits qui le fondent dans cette originalité.

La qualité esthétique des textes de Marguerite Anzieu ne manque pas, même si nous remarquons souvent la recherche forcée de termes précieux qui témoigne de l'usage du dictionnaire. C'est dans leur portée champêtre que ses premiers écrits nous retiennent car tant dans « Le Printemps » que dans « L'Eté », les motifs floraux reviennent avec insistance, non dénués d'un cachet ornemental. Sans nous prononcer sur les ressorts propres à cette ressource qu'utilise le poète, il va nous falloir poser que le point de vue du poète n'est pas celui de son lecteur et que là où ce dernier va voir quête de l'art poétique, Marguerite Anzieu fait

28. J. Lacan, « Le Problème du style et la conception psychiatrique des formes paranoïaques de l'expérience », publié dans l'année qui suit la thèse, *op. cit.*, p. 386.

29. *Ibidem*, p. 387.

30. *Ibidem*, p. 387-388.

de son texte tout autre chose. Autrement dit, ce que fait Marguerite Anzieu de son écrit n'est pas ce que l'on lit. Lacan n'insiste-t-il pas lui-même sur cette « succession de phrases courtes [qui] s'enchaînent à une allure qui frappe d'abord par son aisance et son ton de verve³¹ ». Cette apparence n'est que ce que reçoit Lacan, lecteur de Marguerite Anzieu. La syntaxe originale est pourtant bien là, et il nous faut admettre qu'elle est masquée par le fait que nous ne saisissons le texte que de notre point de vue.

Ainsi peut-on s'arrêter sur ce passage du *Détracteur* :

[...]. Les épousées prennent pour leurs enfants de la beauté parmi les couleurs de la vallée brune. Les tulipes n'y gèlent pas l'hiver, en mars elles sont longues, délicates et toutes colorées de soleil et de lune. Le tulipes prennent leurs couleurs dans le sol moelleux, les futures mères les prennent dans les tulipes !...

Puis, plus loin, dans le même texte :

Ah ! non profaner mes sources. Je peux te mener au bord du ruisseau si tu promets de toujours répondre quand je t'appelle. *Toujours je te répondrai, dit le plus petit, pas rien qu'une fois, toujours.* Leurs yeux sont des sources vives ; ils sont plus grands que les tulipes³².

L'écriture foisonne dans une exaltation panthéiste de la Nature. Toutefois les désignations de fleurs sous les variétés les plus diverses – tulipes, fleurs purpurines, brousse mauve, couverts garance, couverts indigo du printemps, fleur du prunellier, couronnes blanches du cerisier, fleurettes blanches, etc. – abondent à tel point que nous sommes amenés à ne plus en rester au niveau du chant poétique, ni à la curiosité suscitée par l'étendue de la palette botanique dont dispose Marguerite Anzieu. Il y a là la chose florale elle-même qui émerge, apparaît dans sa luxuriance et où demeure tapie l'une de ses dénominations, celle de marguerite. La trame textuelle, poétique aux yeux du lecteur, se fait redondance florale où vient se glisser, sans s'affirmer au grand jour, le nom de fleur de Marguerite. Son écrit soudain lève un coin de son secret, celui du nom qui y circule, masqué par des dénominations discrètes, nom que Lacan porte au public de sa thèse en l'état, dans l'attente de son dévoilement par celui ou celle qui saura le reconnaître.

31. T., p. 179.

32. T., p. 181.

Quand Freud prend appui sur Tausk à propos de sa conception sur la signification et la genèse de la formation de mot chez le schizophrène, il cite ce fragment de discours de la patiente de Tausk, à son admission en clinique : « Les yeux ne sont pas comme il faut, ils sont retournés ». Freud accorde à ce propos une valeur d'analyse – *ein Wert einer Analyse* – car il témoigne du ressentiment que celle-ci éprouve à l'encontre de son bien-aimé qu'elle traite d'hypocrite, de tourneur d'yeux. Par là, il souligne l'importance de l'organe (l'œil), comme tenant lieu de l'ensemble du contenu du reproche. « Le discours schizophrénique a ici un trait hypocondriaque, nous dit-il, il est devenu langage d'organe³³ ». Il ne s'agit certes pas de langage d'organe chez Marguerite Anzieu, et encore moins de schizophrénie – on sait à ce sujet l'extrême réserve de Freud à propos de l'existence d'une telle entité nosologique – mais nous pourrions dire que Marguerite Anzieu utilise un langage de fleurs et que, comme chez la patiente de Tausk, celles-ci tiennent lieu d'un contenu, cette fois-ci particulier puisqu'il s'agit de son nom propre, au point où la nomination reste en souffrance avant de se glisser dans son écrit pour atteindre son accomplissement.

Nous découvrons ainsi ce que pourrait être la lecture de ce texte, dépouillé de sa portée poétique, devenu un canevas où circule de façon multiple et rampante, une nomination qui cherche à s'effectuer. Si nous constatons la mise en continuité du texte de Marguerite Anzieu avec ce qui fait son point d'acte, alors la surface corporelle d'Huguette ex-Dufflos devient support d'une telle écriture. Comme le souligne Freud, il y aurait là traitement abstrait d'une chose concrète³⁴. Les fleurs de Marguerite ne seraient pas des fleurs, mais les formes particulières de l'écriture

33. Sigmund Freud, « Das Unbewusste », in supplément au n° 1 de la revue *L'UNÉBÉVUE*, Paris, E.P.E.L., automne 1992, p. 36.

34. Sigmund Freud, *op. cit.*, p. 41-42. Citons le passage en question dans ce texte majeur, toujours à propos de la schizophrénie : « D'autre part, on peut mettre à l'épreuve cette caractéristique du mode de pensée des schizophrènes qui traitent des choses concrètes comme si elles étaient abstraites ». Toujours à propos de la critique qui peut nous être adressée selon laquelle nous nous référons à un écrit où Freud traite de la schizophrénie et non de la paranoïa, nous répondrons comme Lacan le souligne dans son séminaire sur *Les structures freudiennes dans les psychoses* que l'acception à donner au terme de paranoïa est souple, en même temps que proche de ce qui était entendu par folie avant l'avènement de l'âge classique. Cf. séance du 23 novembre 1955 que Lacan conclut en proposant de garder au nom de paranoïa la plus grande extension, la plus grande souplesse.

d'un nom qui cherche sa portée efficace et débouche de façon partiellement résolutoire sur le point d'acte de l'agression d'Huguette ex-Duflos.

Alors s'éclaire notre appréhension de ces passages énigmatiques de *Sauf votre respect*, adressé au Prince de Galles :

[...]

Soudain, je vois, Place du Trône
Ondoyant sur le sol, les blasons, les épées,
Les manteaux, les boucliers, les ruchers
Je prends le drapeau blanc des fleurs de lys
L'enfant poussant mon bras en élève la hampe
Ils flottent sur Paris loin des serpents qui rampent
Ils vont vainqueurs les fleurs de lys³⁵.

[...]

Nous nous heurtons d'emblée à une difficulté qui est celle que présente le « Ils » du dernier vers. De plus, que signifie une telle victoire ? Si nous prenons l'option du traitement du « Ils » comme référé aux fleurs de lys alors affublées de ce qui se présente comme faute de genre, la victoire devient victoire des fleurs de lys, qui défilent dans Paris portées à bout de bras par l'enfant. Le faire savoir public du nom s'affiche là comme forme réalisée du projet que sous-tend son écrit.

Ainsi nous nous trouvons conviés au déchiffrement des écrits de Marguerite Anzieu qui réclame l'établissement d'une linguistique adaptée qui en permette une lecture adéquate³⁶. Et il n'est pas certain non plus que le terme de déchiffrement convienne tout à fait à ce sujet puisqu'un tel traitement ne saurait se limiter au seul registre du mot mais aussi à celui du point d'acte.

L'acte comme incision comptable

L'attentat que Marguerite Anzieu va commettre à l'encontre de Madame Huguette ex-Duflos va venir s'inscrire dans la continuité de son écrit. On sait en effet qu'il fut suivi par la guérison, temporaire, de Marguerite Anzieu. Il convient d'abord de revenir sur le compte rendu qu'en donna Lacan.

35. T., p. 194.

36. Cf. l'article de J. Allouch, « Interprétation et illumination », dans la *Revue du Littoral*, n° 31/32, Paris, E.P.E.L., mars 1991, p. 33-64.

Mme Z. (c'est ainsi que Lacan désigne Huguette ex-Duflos) est abordée à l'entrée des artistes du théâtre où elle va donner une représentation ce soir-là, par une inconnue qui l'interpelle. En voici la suite :

Habitée aux hommages d'un public avide d'approcher ses idoles, elle répondit affirmativement et, pressée d'en finir, voulut passer. L'inconnue, alors sortit de son sac un couteau tout ouvert et, le regard chargé des feux de la haine, leva son bras contre elle. Pour parer le coup, Mme Z. saisit la lame à pleine main et s'y sectionna deux tendons fléchisseurs des doigts. Déjà les assistants avaient maîtrisé l'auteur de l'agression³⁷.

Il y a quelque chose d'inaccompli dans l'acte de Marguerite Anzieu contre Huguette ex-Duflos, cette réserve particulière qui fait que, comme Jean Allouch le souligne, elle se contente de passer à l'acte « juste ce qu'il faut » à l'adresse de sa mère, Jeanne, « pour l'avertir de son refus de sa persécution ». Ainsi :

Tout se passe comme si un seul coup de son épée, mais dont elle aura su qu'il avait porté, avait été suffisant pour qu'elle puisse désormais tenir son propre délire en réserve³⁸.

Cet inaccomplissement va valoir comme coup de plume raté, comme incision tentée pour faire inscription mais retenue et défaillante. A meurtrir Jeanne par un acte marqué d'un caractère partiel, Marguerite Anzieu continue d'écrire ce texte tout porteur de son nom et qui n'arrive pas à se faire public. L'entaille sur les doigts de sa victime tente de tracer l'inaccompli d'un nom qui cherche son destinataire pour trouver son lest. Ceci s'éclaire par ce passage dans l'observation de Lacan qu'il revient de rapporter ici :

Quelques mois avant son agression, lors d'un repos pris en commun, elle aborde soudain [son jeune frère] dans un état d'exaltation où elle lui paraît hors d'elle même, et lui tient des propos voisins de ceux-ci : « N'est-il pas vrai que tu abandonneras ton métier ? que tu te vengeras par ta plume ? que tu publieras toutes les injures qu'on t'a fait subir³⁹ ?

La vengeance par la plume, telle est la demande que Marguerite Anzieu adresse à son frère. Mais du même coup, n'est-ce pas là ce qu'elle-même accomplit, par la dénonciation à laquelle elle se livre, des

37. T., p. 153.

38. J. Allouch, *Marguerite...*, *op. cit.*, p. 376.

39. T., p. 239.

intrigues dont elle est la victime auprès de son secrétaire Lacan ? Serait-elle à ce point la dupe de Lacan qu'elle ignorerait la finalité des entretiens que celui-ci a avec elle, soit leur publication dans une thèse ? La plume que laisse Lacan⁴⁰ dans sa rencontre avec Marguerite Anzieu ne renvoie-t-elle pas au coup de plume que cette dernière effectue sur le corps d'Huguette ex-Duflos ?

De plus l'acte provoque une incision dans l'enveloppe corporelle de la victime sur un mode particulier. En effet, le coup de couteau de Marguerite Anzieu ne porte pas directement. Elle lève le bras contre sa victime dans un suspens menaçant et c'est cette dernière qui va saisir la lame et se sectionner deux tendons fléchisseurs des doigts. De fait, Huguette ex-Duflos se coupe les doigts de la main avec le couteau et force est d'admettre qu'elle participe à une telle blessure. Le lieu d'une telle lésion ne nous semble pas fortuit. Les doigts où s'opère l'incision sont une localisation anatomique qui a une valeur éminemment comptable. En effet, l'incision va venir produire de l'un, soit le rétablissement d'un comptage possible où se trouve engagée sa subjectivité⁴¹.

Seulement le mode que Marguerite Anzieu empruntera pour ce faire ne saura d'aucune manière être purement symbolique. Son coup de plume particulier produit une entaille qui met en jeu l'enveloppe corporelle comme surface inscriptible. Du coup, par effet rétroactif, va nous être donnée la possibilité d'accéder à la nature particulière de son écrit dont nous disions combien il se distinguait de celui de Lacan. Le point d'acte comme coup de plume qui incise réellement l'image du corps d'Huguette ex-Duflos nous livre la propriété d'un écrit qui reste inscrit dans le champ de la communicabilité humaine, avec ceci qu'il réclame de son lecteur un travail d'ajustement qui en permette la lecture. Ainsi l'incision vaut-elle comme qualité propre à l'écriture de Marguerite Anzieu.

40. J. Allouch : « la plume qu'y a laissé Lacan », c'est-à-dire titre du chapitre 15, in *Marguerite...*, *op. cit.*, p. 463.

41. J. Lacan, *L'identification*, séance du 28 mars 1962 : « vous touchez là à l'apparition à l'état nu du sujet qui n'est rien que cela, que la possibilité d'un signifiant de plus, d'un I en plus grâce à quoi il constate lui-même qu'il y en a un qui manque ». L'insistance qui est la nôtre sur le rétablissement de la portée comptable qui s'est dissoute dans l'indistinction dans le cas de Marguerite Anzieu tient tout entière à ce passage du séminaire de Lacan qui nous indique en quoi l'implication subjective est prise dans la nécessité de l'existence d'un ordre comptable.

Le lieu de l'entaille, au niveau des deux tendons fléchisseurs des doigts d'Huguette ex-Duflos, se singularise par la valeur numéraire qu'il revêt. Il n'est que de se référer au système numéral qui correspond aux systèmes primitifs de numérations figurées pour le constater⁴². Dans ceux-ci, nous trouvons l'utilisation d'objets concrets (cailloux, coquillages, bâtonnets, objets en terre crue, etc.), la pratique de l'entaille sur os ou sur bois, l'usage des nœuds de cordelettes, la figuration digitale intuitive ou le geste-convention de la main. A propos de ce geste, il semble bien que la simple énumération des parties du corps se soit montrée insuffisante pour pouvoir constituer une véritable série arithmétique. Le geste a été introduit pour parer à une telle carence.

Ainsi, selon Georges Ifrah, « nos désignations actuelles des nombres ont probablement été, aux époques les plus reculées, des noms de parties du corps servant à une technique visuelle et concrète du nombre⁴³ ».

Dans la langue papoue du nord-est de la Nouvelle-Guinée Britannique, Sir Mac Gregor décrit cette coutume de compter sur le corps qui se rencontre dans les villages d'en bas sur la rivière Musa⁴⁴. On commence par le petit doigt de la main droite, on emploie les autres doigts, puis le poignet, le coude, l'épaule, l'oreille et l'œil du même côté. De là on passe à l'œil gauche, etc., et on redescend jusqu'au petit doigt de la main gauche. A chaque geste qui est effectué pour cette énumération, correspond un terme en langue papoue. Ceci permet l'établissement de tableaux dont voici un échantillon :

Nombres	Gestes correspondants	Noms associés
1	petit doigt main droite	anusi
2	annulaire main droite	doro

Chez les Zunis, rapporte toujours Ifrah, Cushing trouve une forme plus élaborée de gestes numériques déterminés. Il qualifie ces noms de nombre de concepts manuels. Ainsi :

- 1 töpinte, pris pour commencer
- 2 kwilli, levé avec le précédent
- 3 kha'i, le doigt qui divise également
- 4 awite, tous les doigts levés excepté un
- 5 öpte, l'entailé⁴⁵

42. Georges Ifrah, *Histoire universelle des chiffres*, Paris, Seghers, 1981, p. 22.

43. *Ibid.*, p. 26.

44. *Ibid.*, p. 24-25.

45. *Ibid.*, p. 26.

Cette dernière technique de comptage corporel a ceci de pertinent en ce qui nous concerne que s'y trouvent associés le nombre, le nom du nombre et le corps dans ses parties digitales. Mais ce dernier n'est mentionné qu'en termes de mouvement. Le geste est intégré à la numération, révélant la portée subjective qu'il suppose chez celui qui l'engendre.

L'entaille produite sur les doigts d'Huguette ex-Duflos inscrirait réellement, au point précis de son enveloppe corporelle affecté d'une portée numéraire, un trait comptable qui vaut comme tentative d'effectuation d'une nomination toujours en suspens. Les « Marguerite » se précipitent dans le trait pour s'incarner dans le corps qui leur est donné là. C'est du succès d'une telle tentative qu'a dépendu la suite qui lui a été donnée. L'existence du livre *Marguerite, ou l'Aimée de Lacan* montre à quel point dans son acte, Marguerite Anzieu n'a qu'en partie atteint son but et qu'il faudra attendre après sa mort pour que le faire savoir public de son nom soit enfin réalisé.

Après s'être fait le secrétaire de Marguerite Anzieu, Lacan publie ses écrits. Il leur donne accès à un public, mais est-ce celui qui lui a été refusé ? En même temps qu'il s'efface pour laisser la place à ce que lui-même fait paraître, il y ajoute de temps à autre son propre commentaire. Cette publication a valeur démonstrative de ce que l'autre écriture que la sienne propre, celle de Marguerite Anzieu, ne passe au public qu'à condition d'être étayée par celle d'autrui. Mais plus que cela, elle témoigne de la propre prise de Lacan dans cette autre écriture, de son ravissement qui vient l'inscrire à une place dont il n'aura le soupçon que plus tard. Cette insertion dans sa thèse, d'écrits où prolifèrent la multiplicité des noms de « Marguerite » témoigne de la nécessité dans laquelle il s'est trouvé pris, de donner corps, après Elise, à la fonction sinthomatique du nœud de la paranoïa commune. Que cela n'ait pas suffi trouve sa confirmation dans le livre *Marguerite ou l'Aimée de Lacan* qui place en son titre l'actuel du nom de Marguerite Anzieu en même temps que son tenant-lieu qui dans la thèse de Lacan témoignait du caractère inachevé de cette nomination.

Nous sommes tous des « schizophrènes¹ »

Chawki Azouri

NOUS NE SERIONS probablement pas là aujourd'hui si Lacan n'avait pas rencontré Marguerite...

Si quelques-uns se frottent les mains en pensant : ce sont seulement les lacaniens qui sont nés d'une telle scène originelle, eh bien qu'ils ne se rassurent pas car nous ne serions pas là aujourd'hui nous autres analystes si Freud n'avait pas rencontré Fließ. C'est dire la dette que nous avons à l'égard de la paranoïa. Ce texte est un hommage au livre de Jean Allouch qui est lui-même un hommage à Marguerite, un hommage à la folie et à la rigueur de Marguerite, et au-delà de Marguerite, ce livre est un hommage à la folie.

Comme l'écrit Jean Allouch, « ce livre est un temps privilégié du faire savoir de la folie de Marguerite » un faire savoir qui fut divisé selon deux voies entre lesquelles ce livre est un pont : la voie de Lacan et la voie familiale rendue publique par les révélations d'Elisabeth Roudinesco puis celles de Didier Anzieu, le fils de Marguerite. Si par ailleurs la folie de Marguerite a conduit Lacan et Didier Anzieu à la psychanalyse, Allouch nous indique à la fin de son livre que cela s'est fait selon deux voies différentes mais qui rejoignent les deux voies selon lesquelles le faire savoir de la folie de Marguerite s'est divisé, la voie familiale et celle de l'école.

C'est, à mon sens, précisément en ce point-là que nous verrons le mieux comment la psychose s'articule à la transmission. Car même ce

1. Ce titre m'a été inspiré par le livre *Marguerite, ou l'aimée de Lacan*, Paris, E.P.E.L., 1990, où Jean Allouch reprend « schizophrène » à partir d'une faute de frappe de F. Dupré, in *la <solution> du passage à l'acte*, Toulouse, Érès, 1984. Cet article est écrit à partir de mon intervention pour ouvrir le colloque du CFRP « Psychose et transmission » en hommage au livre de Jean Allouch, le 3 octobre 1992.

que nous dit Allouch à titre indicatif à la fin de son livre concernant la transmission de la psychanalyse à savoir qu'elle est orientée par l'antagonisme qui oppose la voie familiale à celle de l'école, tout son livre tend vers cela en ce qu'il nous montre comment et combien dans leur rapport au savoir, les chemins de l'analyste et du psychotique sont proches. Et c'est précisément parce que l'analyste osera reconnaître sa fraternité avec le psychotique qu'une école de psychanalyse est possible. Ou encore, c'est en acceptant de reconnaître que nous devons la psychanalyse au transfert au psychotique que nous pouvons espérer renoncer à la transmission familiale de la psychanalyse.

Que Didier Anzieu ait participé au maintien du mythe de l'auto-analyse de Freud, on peut le tenir pour un indice. Car précisément, le concept d'auto-analyse exclut Fließ même si les partisans de cette idée peuvent parler de Fließ abondamment. Parce que l'exclusion de Fließ porte sur le rapport de Freud au rapport de Fließ au savoir, faisant ainsi de Freud un « analyste *causa sui* », un père auto-engendré, la théorie psychanalytique pouvait ainsi ne rien devoir aux idées délirantes de Fließ.

On le voit bien, le concept « d'analyse originelle » avancé par Octave Mannoni n'a plus rien d'une querelle de mots avec Didier Anzieu. Que Lacan l'ait repris dans sa « Proposition d'octobre 1967 » nous indique l'importance de la question pour ce qu'il en est de la théorie de la fin de l'analyse, de la didactique et d'une transmission de la psychanalyse. Celle-ci peut désormais se donner d'autres bases que cette transmission sur le mode familial tel qu'il a été secrété par la structure même de l'organisation mise en place en 1910. Que Freud ait voulu ce mode familial de transmission comme Lacan nous l'a indiqué, cela semble maintenant admis par la communauté analytique. Que Freud ait participé au mythe de l'auto-engendrement et que cela soit en rapport avec le rapport même de Freud à la psychose, cela n'est pas encore tout à fait accepté par la communauté analytique, voire pas du tout.

Car s'il est vrai que Freud a rendu hommage à Schreber, que sa publication du cas a été par lui – et à juste titre – considérée comme le plus grand coup donné à la psychiatrie, on oublie que c'est surtout parce qu'il a fait du délire une tentative de guérison là où la psychiatrie considérait le délire comme un processus morbide. Mais il n'en reste pas moins vrai que son analyse du cas, comparée par Octave Mannoni à une autopsie, reste dans une sorte de perspective endogénétique qui ne lui a pas permis d'aller au-delà de ce qu'Allouch appelle « le roc de l'aliénation ».

En revanche si la perspective de Freud reste prisonnière de sa conception de l'auto-érotisme, il ne me semble pas, comme le dit Allouch, que là est la seule raison de son faux départ dans son abord de la psychose. Car à travers Schreber, c'est Fließ que Freud veut viser et beaucoup plus que de soutenir l'inexistence du transfert psychotique, il s'agit pour lui, à ce moment-là, de méconnaître son propre transfert au psychotique en le névrotisant, tout en cantonnant le transfert psychotique au mécanisme du délire de persécution. C'est ce qui, à mon sens, l'amène à écrire à Ferenczi : « J'ai réussi là où le paranoïaque échoue ».

Quant au rapport de Lacan à la psychose, un des très grands mérites du livre d'Allouch est de nous montrer que, grâce à Marguerite, Lacan allait opérer une bascule doctrinale qui l'amène à passer d'une conception de la psychose comme processus à une conception de la psychose comme réaction, ce qui laisse alors sa place au transfert psychotique. Et le plus étonnant dans ce que constate Allouch, c'est qu'à chaque fois que Lacan fait appel à l'interprétation freudienne de la paranoïa pour aborder Marguerite il rate le cas. L'homosexualité, la persécution et la dénégation viennent ainsi conforter sa version sororale du cas en l'assurant qu' Elise était bel et bien la persécutrice principale de Marguerite.

Cependant, si cette bascule doctrinale lui permet de concevoir désormais la psychose comme une réaction, c'est le spinozisme de Lacan qui allait l'empêcher de déboucher sur le problème de la folie à deux, même s'il parle d'anomalies psychiques chez la sœur et chez la mère de Marguerite. Pour Allouch, le changement de référence philosophique – de Spinoza à Hegel – allait permettre à Lacan d'envisager enfin la question du délire à deux.

Cette bascule doctrinale, va surtout amener Lacan à cette « position radicalement non ségrégative à l'endroit de la psychose ». Mais ne faudrait-il pas plutôt dire que parce que Lacan n'a, *a priori*, aucune position ségrégative à l'égard de la psychose il peut être amené à cette bascule doctrinale ?

Cette deuxième formulation est peut-être une condition nécessaire mais pas suffisante car la position non ségrégative de Lacan n'est pas comparable à celle d'un Henri Ey ou d'un Pinel dans leur aspect fondamentalement humain.

La position de Lacan a un caractère à proprement parler scandaleux car elle s'origine d'un rapport à Marguerite qu' Allouch appelle très justement un rapport au rapport de Marguerite au savoir.

Dès lors, cette position de Lacan et ses conséquences allaient être frappées d'un double rejet. Un rejet par la communauté analytique et dont on peut encore percevoir des restes dans le fait que le livre d'Allouch a été, selon ses propres mots, moins bien accueilli chez les analystes que chez les psychiatres. L'autre rejet, psychiatrique, pouvait à l'époque se comprendre aisément car si on enfermait les fous, c'était bien pour la leur fermer, pour ne plus les entendre et dans son rapport au rapport de Marguerite au savoir, on peut dire à mon sens, que Lacan fut l'un des précurseurs de l'anti-psychiatrie. Et même si Allouch ne relève pas cela, voire ne serait pas d'accord là-dessus, on ne peut que souligner comment, entraîné dans sa relecture du cas Aimée, il en arrive lui-même, à la manière d'un Laing, à ridiculiser Kraepelin dans son geste de vouloir couper la langue à un catatonique ou de vouloir faire un symptôme de cette remarque que faisait un malade au médecin qui pénétrait pour la nième fois dans sa chambre : « Ce Monsieur est-il déjà venu ici ? »

De même, à la lecture du livre d'Allouch, on ne peut qu'être frappé de constater comment la folie de Marguerite l'amène à une position, à l'égard de la psychose, comparable en beaucoup de points à celle de Maud Mannoni. Ainsi, lorsque dans le frayage de Lacan et après avoir pris connaissance des ouvrages du père de Schreber, Maud Mannoni reprend la lecture des *Mémoires d'un névropathe*, elle devient attentive aux relations des adolescents dits paranoïaques avec leur père et constate très souvent la paranoïa du père mais « masquée dans une théorie ou une profession de foi. Les fils, écrit Maud Mannoni, avaient reçu en quelque sorte la charge impossible d'incarner la vérité du père, de crier au ciel *l'envers de la construction délirante paternelle*². »

Comparons avec ce que dit Allouch à propos de l'ultime passage à l'acte de Marguerite soit qu'il fait valoir *le trait absent du délire de Jeanne...* celui que ce délire ne cesse de contourner, autour duquel il ne cesse de tourner »... Il accuse *comme en creux* Jeanne Pantaine d'être possiblement responsable de la mort de son aînée³.

Je fais ce rapprochement entre Allouch et Mannoni pour souligner que lorsqu'on aborde un psychotique, nous ne pouvons pas ne pas exclure *a priori* d'être en mesure de délirer avec lui dès l'instant où,

2. M. Mannoni, *Éducation impossible*, Paris, Seuil, 1973, p. 25. C'est moi qui souligne.

3. C'est moi qui souligne.

comme nous le rappelle Allouch, nous admettons qu'il n'est pas lui, que c'est l'Autre qui parle et que nous avons à en être le témoin, voire le secrétaire. Ajoutons l'élève et nous voilà propulsés vers les conséquences institutionnelles qu'un tel abord de la psychose ne peut que nous amener : une école où nous ne pouvons qu'être enseignés par le psychotique.

L'École expérimentale de Bonneuil en est un exemple en ce qu'elle soutient que les adultes ont à se laisser enseigner par l'enfant psychotique, voire être en mesure, en l'accompagnant, de faire une tranche. Nous voilà au plus près cette fraternité de l'analyste et du psychotique dans leur rapport au savoir. A partir de là, la notion même d'école nous indique une perspective qui nous permet d'envisager ce que peut être une école de psychanalystes, soit une école qui n'érige pas l'oubli en maître et qui reste par là potentiellement ouverte à l'enseignement que l'analyste et l'analysant peuvent tirer de l'expérience de la fin de l'analyse car c'est dans ce moment-là que nous pouvons mesurer le plus notre fraternité avec la psychose.

Or, et comme le remarquait Lacan dans *L'acte analytique*, l'organisation des sociétés analytiques est telle qu'elle masque « ce qu'il en est de la fin de la psychanalyse didactique du côté du psychanalyste⁴ ».

Et qu'est-ce que cette organisation sinon ce que nous héritons malgré nous de ce qui fut fondé en 1910, c'est-à-dire une organisation de type familial ? Allouch n'a pas tort d'opposer la famille et l'école à la fin de son livre pour ce qu'il en est de la transmission de la psychanalyse.

Peut-être pourrais-je ajouter enfin que précédant de beaucoup la dissolution de l'ÉFP, la notion « d'institution éclatée » mise en place à Bonneuil ouvrait une perspective qui nous permet d'envisager ce que pourrait être une institution pour psychanalystes qui ne se fonde pas sur une illusoire identité analytique conférée à l'analyste par le groupe auquel il appartient ; et lorsque de surcroît, ce groupe se soutient d'un discours à l'unisson qui se fonde sur une opposition entre un bon dedans et un mauvais dehors. La proposition d'octobre 1967 aurait dû subvertir ce mode typiquement familial de transmission qui faisait dire à un proverbe libanais : « Avec mon frère je fais alliance contre mon cousin, et avec mon cousin je fais alliance contre l'étranger ».

4. J. Lacan, *L'acte psychanalytique*, séminaire du 29 novembre 1967, inédit. C'est moi qui souligne.

Mon travail sur Schreber et sur l'articulation précise entre la théorisation de Freud à partir du cas et la mise en place, la même année, 1910, de l'organisation ipéiste censée transmettre la psychanalyse, m'a amené à cette conclusion que c'était au prix de la paranoïsation de l'institution, prix que les analystes durent payer pour continuer à soutenir avec Freud qu'il a bien « réussi là où le paranoïaque échoue. »

Qu'on ait pu faire de cet énoncé de Freud le témoin de la fin de son analyse n'aboutit qu'à renforcer le mythe de l'auto-analyse et donc de l'auto-engendrement et nous permet de souligner encore plus à quel point les questions de la paranoïa, de la fin de l'analyse et de l'institution sont intimement liées entre elles.

L'heureuse expression d'Allouch « le roc de l'aliénation » m'aide à étayer à quel point la butée de Freud sur « le roc de la castration » pour théoriser la fin de l'analyse est liée à sa conception de la paranoïa et ne pouvait aboutir qu'à un mode familial de transmission de la psychanalyse. Avec le livre d'Allouch, nous pouvons maintenant remonter plus loin que l'analyse lacanienne du cas Schreber pour dire que c'est avec ce que lui a transmis Marguerite que s'est amorcé pour Lacan ce changement de conception quant à la paranoïa qui allait lui permettre d'aborder Schreber autrement que ne l'a fait Freud. Ce qui devait le conduire progressivement à une théorie de la fin de l'analyse qui a été au-delà de la butée freudienne du roc de la castration avec les conséquences institutionnelles qui ne pouvaient qu'en découler.

Si, comme le dit Allouch, en abordant Freud, Lacan était déjà « vacciné » contre ce qui dans le discours freudien était de l'ordre de ce avec quoi il venait de rompre, ajoutons que c'était grâce à Marguerite qui l'avait pour ainsi dire contaminé. En guise de peste transportée par bateau aux États-Unis en 1909, disons que la peste analytique française, la peste lacanienne, eh bien nous la devons peut-être à la pensionnaire de Sainte Anne. Contaminé par le rapport de Marguerite au savoir Lacan l'a aimée.

Le livre volé

Françoise Davoine

Il y a deux ans exactement, le livre de Jean Allouch, *Marguerite, ou L'aimée de Lacan*¹ me fut volé dans un parking. De ma voiture vidée comme un poulet disparurent du même coup les notes que j'avais griffonnées sur ce travail impressionnant. Tombeau de Marguerite en forme de tombeau littéraire inscrivant après plus d'un demi-siècle d'écritures successives, – la thèse de Lacan, les écrits de Marguerite et cette tentative inlassable d'inscrire le malheur en quoi consiste la folie, portant aux yeux de tous le nom du cas Aimée sous son vrai nom de mère, Marguerite Anzieu. Si je me réfère aujourd'hui à ce livre, ce sera donc sur le mode d'une transmission orale, prenant le risque d'être infidèle à la lettre du texte, pour prendre appui sur ce qu'il m'a dit. Ce risque est justement ce qui me fait redouter les exposés, mais en m'envoyant récemment quelques textes de Lacan datés de 1975, et tirés d'un recueil intitulé *Petits écrits et conférences 1945-1981*², Jean Allouch voulut sans doute faire agir les charmes de cette langue familière, qui m'accompagne partout, depuis que je fais l'école buissonnière au gré de divers transferts.

Il me demanda si je connaissais l'existence de ce recueil. Non, lui répondis-je, première nouvelle, je vais tâcher de me le procurer. J'eus alors l'idée de regarder les notes que j'avais prises ces années-là au séminaire de Lacan. Mais comment les retrouver ? Très logiquement, je me dirigeai sur une *boîte de transfert* intitulée *Lacan*. Dans cette boîte en carton restée fermée depuis une bonne dizaine d'années, j'eus la surprise de découvrir trois documents. Des notes prises en 1969, lors de mon premier contact avec le séminaire de Lacan qui s'intitulait cette année-là, *L'envers de la psychanalyse*³. D'autres notes, plus tardives à

1. Jean Allouch, *Marguerite, ou L'aimée de Lacan*, Paris, E.P.E.L., 1990.

2. Jacques Lacan, *Petits écrits et conférences*, 1945-1981, inédit.

3. Jacques Lacan, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991.

partir d'une passe dont je fus passeur. Enfin, au-dessous de la pile, ce fameux recueil *Petits écrits et conférences*, qui dormait là comme la Belle au Bois dormant, et qui attendait son prince charmant.

Stupéfaite de la *bévue* qui m'avait fait jurer mes grands dieux que je ne savais rien de ces textes, je m'aperçus alors avoir fait la même bourde au sujet de Wittgenstein, quand un de ses fans m'avait parlé de lui vers 1982, en particulier des *Notes sur l'expérience privée et les sense data*⁴. J'avais alors soutenu n'avoir rien lu de son œuvre, jusqu'à tomber, un jour, en rangeant des livres, sur un exemplaire du *Tractatus*⁵ annoté par mes soins. Dans quelle circonstance ? Cette boîte de transfert contenait la solution de l'énigme. Feuilletant mes notes de séminaire, je découvris que Lacan avait consacré la séance du 20 janvier 1970 au célèbre Ludwig, citant surtout le *Tractatus*, et admirant au passage sa *férocité psychotique*. Voilà donc trois documents que je connaissais sans le savoir, et qui à ce titre constituent un *parlêtre* au sens où ils parlent d'eux-mêmes.

D'abord, *les Petits écrits* au bois dormant. « La belle Lacan, plaisantait celui-ci à propos du label Lacan, en se comparant à la plus belle fille du monde, ne peut donner que ce qu'elle a ». Et dans ce qu'elle nous donne, Jean Allouch choisit de réveiller ses provocations à prétendre que l'inconscient n'est pas freudien, mais qu'il est lacanien.

Mon expression de parlêtre, énonce Lacan, se substitue à l'inconscient de Freud, pousse-toi d'là que j' m'y mette donc, pour dire que l'inconscient de Freud quand il le découvre, c'est un savoir en tant que parlé⁶.

Il surenchérit même plus tard, à l'ouverture de la section clinique, pour dire que cette usurpation est fondée cliniquement :

L'inconscient n'est pas de Freud, il faut bien que je le dise, il est de Lacan, ça n'empêche pas, concède-t-il, que le champ, lui, soit freudien⁷.

Dans ce champ donc, il jette un pavé :

j'ai mis un pavé dans le champ de Freud, je n'en suis pas autrement fier⁸.

4. Ludwig Wittgenstein, *Notes sur l'expérience privée et les sense data*, Mauvezin, T.E.R., 1982.

5. Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1961.

6. Jacques Lacan, *cf.* note 2, « Joyce le symptôme », 1975, p. 508.

7. Jacques Lacan, *cf.* note 2, « Ouverture de la section clinique », 1977, p. 169.

8. Jacques Lacan, *cf.* note 2, « Propos sur l'hystérie », 1977, p. 574.

Groddeck déjà, dans une *lettre à Freud du 27 mai 1923*⁹, s'identifiant à une charrue qui laboure le champ freudien, signalait au « vénéré professeur » une énorme pierre d'achoppement. Peut-être s'agit-il de la même. Mais à sa différence, Lacan n'hésite pas à profiter de ce déséquilibre pour piquer à Freud l'inconscient. Il imite en cela la désinvolture freudienne envers le *Ça* du « fidèle élève ». Avis donc aux analystes, proclame Lacan :

A l'inconscient Freud n'a strictement rien compris. Car il n'est pas fait de représentations inconscientes, il y a là une contradiction dans les termes. L'inconscient n'a de corps que de mots¹⁰.

« Pousse-toi d'là que j'm'y mette donc », Lacan débaptise l'inconscient : « son hypothèse de l'*Unbewusstsein*, eh bien, Freud l'a mal nommée », et lui-même la nomme mieux : parlêtre, car c'est toujours avec des mots que l'homme pense¹¹. Cet aphorisme aurait pu être écrit par Wittgenstein. En 1933, dans le *Cahier bleu*, il s'étonne :

Les psychanalystes du fait d'un certain vocabulaire, peuvent croire qu'ils ont fait beaucoup plus que de découvrir des réactions psychologiques nouvelles, mais qu'ils ont découvert des pensées qui étaient réellement inconscientes¹².

Critiquant l'expression « pensées inconscientes », il lui oppose celle de « réactions psychologiques nouvelles », à savoir dans ce texte, les effets du désir, de la douleur et de la peur. Elles sont pour lui indissociables de ce qu'il appellera « un jeu de langage », écrivant par exemple plus tard, dans les *Investigations philosophiques* :

C'est dans le langage qu'entrent en contact une attente et son accomplissement¹³.

Dans le *Cahier bleu* déjà, sa démonstration est celle même de Lacan, particulièrement évidente dans un paragraphe conclusif où il rassemble son propos :

9. Georg Groddeck, *Ça et moi*, Paris, Gallimard, 1977, p. 98.

10. Jacques Lacan, *Petits écrits...*, *op. cit.*

11. Jacques Lacan, *cf.* note 2, « Conférence à Genève sur le symptôme », 1975.

12. Ludwig Wittgenstein, *Cahier bleu et cahier brun*, Paris, Gallimard, coll. « Les essais », 1965.

13. Ludwig Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1961, § 441.

J'ai essayé par ce qui précède d'écartier la tentation de croire à la nécessité de ce qu'on appelle un processus mental de pensée, d'espoir, de désir, de croyance, etc. indépendant du processus d'expression, et je vous recommande d'utiliser le procédé suivant : lorsqu'il vous arrive de vous demander quelle peut être la nature de la pensée, de la croyance, du savoir, et autres choses de ce genre, essayez de substituer à la pensée, « l'expression » de la pensée, de la croyance etc. La difficulté d'effectuer cette substitution et en même temps l'intérêt que nous avons à le faire est que l'expression d'une pensée, d'une croyance, etc. ne saurait être autre chose qu'une phrase, et la phrase n'a de sens que dans le cadre d'un système de langage¹⁴...

Dans cette ligne de démonstration, Lacan nous conseille de remplacer « représentations inconscientes », par « expression » de représentations inconscientes, autrement dit, par un jeu de signifiants, de représentants de la représentation, pris dans un système de langage régi par les lois du déplacement et de la substitution. Voilà la réponse lacanienne, dans le droit fil de ce que Wittgenstein aurait pu en attendre.

Vous connaissez la musique, le langage est dépositaire d'un savoir insu du sujet, comme celui qui me porta à ouvrir ma boîte à transfert. Mais voilà une nouvelle question que je pose : que se serait-il passé si cette boîte avait été vide, et ses documents jetés à la voirie, comme ce fut probablement le cas de mon livre *Marguerite, ou l'Aimée de Lacan*, détruits sans espoir de retour ? Événement bien digne de cette révision du cas que Jean Allouch enserme entre deux coups de théâtre. Le premier, à l'entrée des artistes, quand Marguerite poignarde l'actrice qui joue *Tout va bien*, comme le titre l'affiche, comme cela s'affiche quand on tente d'éviter aux enfants d'être marqués par les pires traumatismes. Le second en fin de partie, quand après soixante ans, l'auteur de *Marguerite* entre en scène à son tour pour nommer le fantôme qui hanta Aimée, baptisée Marguerite du prénom de sa sœur aînée, brûlée vive avant sa naissance, et dont l'âme inquiète réclama sépulture auprès des siens et de leurs proches.

Pourquoi Lacan s'en approcha, l'histoire ne le dit pas. Mais, semble-t-il, ceux qui s'approchent de cette énigme sont propulsés dans des tentatives d'inscription. Wittgenstein, lui aussi familier des morts non inscrites, la caractérise par « la destruction de l'outil des noms », autrement dit « ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, bout de réel » selon

14. Ludwig Wittgenstein, *Cahier bleu...*, *op. cit.*, p. 86.

Lacan. C'est ainsi que Wittgenstein écrivit sa philosophie, qu'il considérait « comme une thérapie », et Marguerite ses poésies, dont elle réclamait à Lacan les manuscrits ; ce dernier, lancé par cette folie sur la scène publique et analytique, en publia sa thèse avec la bénédiction des surréalistes et commença une analyse. Et voici de nos jours Jean Allouch entraîné à son tour dans le sillage de cette folie, par une enquête minutieuse révisant, pour sa réhabilitation, les condamnations et les discours péjoratifs qui pèsent sur elle. Il s'acquitte de cette tâche brillamment en développant une conception non déficitaire de la psychose, qui crédite la folie d'un savoir accessible au transfert, résumé par la belle expression titrant l'un de ses chapitres : *Marguerite sachante*, sachant trouver le *secrétaire* qui pourra nouer ce bout de réel en écrivant l'histoire de cette lignée. Notons qu'en terminologie lacanienne, ce savoir est celui de « la jouissance de l'Autre » d'où, paradoxalement, s'origine aussi, selon Lacan, le sujet de la science.

Et voilà qu'à mon tour, possédée par le démon du griffonnage, je reprends le relais autour de ce livre volé, pour me demander en quoi consistent les indices de la folie sachante, puisque la destruction des inscriptions, à la suite d'une catastrophe, petite ou grande, laisse bien la trace d'un savoir, mais qui ne s'inscrit pas dans le refoulement. S'agit-il de ces coïncidences, bévues, bourdes et quiproquos, cocasses ou étranges dont ce livre abonde ? Phénomènes dignes du théâtre médiéval, de ses *bourdeurs* et de ses sots qui font rebondir l'action dans un mélange des genres, d'absurdités, d'horreurs et de *merveilles* dont la folie est coutumière. Sans doute cette forme de théâtre travaillait au plus près la question du savoir des fous qui passionna le Moyen-Age et la Renaissance, surtout aux temps de fin des temps où, selon l'expression de Wittgenstein, l'outil des noms ne cessait de casser¹⁵.

A propos de pareilles circonstances, Freud, dans la *Gradiva*, énonce cet aphorisme :

Tout ce qui est refoulé est inconscient, mais nous ne pouvons affirmer que tout ce qui est inconscient soit refoulé¹⁶.

Il y revient dans son article sur « L'inquiétante étrangeté », parlant des « limites du concept de refoulement » à propos des fantômes, des rêves

15. Ludwig Wittgenstein, *Investigations...*, *op. cit.*, § 41.

16. Sigmund Freud, *Délie et rêves dans la « Gradiva » de Jensen*, trad. franç., Paris, Gallimard, 1986, p. 190.

qui semblent des hallucinations et persistent au réveil comme des visions, des phénomènes de dédoublement et de dépersonnalisation, proposant même de les considérer comme des « convictions animistes plus ou moins surmontées¹⁷ ». Pourquoi ne pas les considérer plutôt comme un autre jeu de langage, fait de signifiants premiers à partir d'éléments montrés ?

A la lecture des *Remarques* de Wittgenstein sur *Le rameau d'or de Frazer*¹⁸, je me plais à imaginer que cette limite du champ psychanalytique l'aurait intéressé, lui que souvent interpella l'inquiétante étrangeté. Si l'on en croit la biographie écrite par Ray Monk¹⁹, il fut tenté aussi par le métier de psy, et encouragea son élève O'Drury à quitter la philosophie pour la psychiatrie. Quand ce dernier prit son service à l'hôpital psychiatrique Saint-Patrick de Dublin, Wittgenstein lui envoya la *Traumdeutung*²⁰ en guise de viatique. Aussi ses attaques contre la psychanalyse, bien qu'elles aient pu être interprétées comme une condamnation, visent surtout à faire sortir notre chère discipline de ses routines. A la même époque, dans les *Conversations sur Freud* avec son autre disciple Rush Rhees, il attend clairement des analystes qu'ils abandonnent l'hagiographie et bousculent le discours analytique. En effet, si pour lui la psychanalyse est une mythologie d'un grand pouvoir, elle ne pourra se montrer utile qu'à condition que nous perdions notre servilité et demeurions critiques à son égard²¹.

Cette critique de la psychanalyse fait étrangement écho à l'appel lancé par Lacan sur un autre ton, celui la *Ballade* de Villon :

Mais où donc sont passées les belles hystériques, ces femmes merveilleuses, les Anna O, les Emmy Von H, qui permirent la naissance de la psychanalyse²² ?

Je vous le donne en mille, elles sont devenues des Aimées, schizo-phrènes, schizoïdes, mélancoliques, maniaco-dépressives, bipolaires comme on dit en anglais, ou même paranoïaques autopunitives comme

17. Sigmund Freud, *Essais de psychanalyse appliquée*, trad. franç., Paris, Gallimard, 1933, p. 205

18. Ludwig Wittgenstein, *Remarques sur le Rameau d'or de Frazer*, Paris, l'Age d'homme, 1982.

19. Ray Monk, *Ludwig Wittgenstein, The duty of genius*, Penguin Books, 1990.

20. Sigmund Freud, *L'interprétation des rêves*, trad. franç., Paris, PUF, 1967.

21. Ludwig Wittgenstein, « Les conversations sur Freud », in *Leçons et conversations*, trad. franç., Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1971.

22. Jacques Lacan, cf. note 2, « Propos sur l'hystérie », p. 573.

les affectionnait Lacan. Comme Marguerite, elles errent, insensibilisées par leur traitement, dans les centres pudiquement spécialisés d'où elles continuent à défier le discours du maître scientifique, attendant qu'à défaut de psychanalystes, les bons soins psychiatriques puissent les en déloger.

Et dedans ou dehors, elles tournent en rond autour d'un innommable, d'un inimaginable, *d'un impossible, qui ne cesse pas de ne pas s'écrire*. Depuis ce réel, elles nous somment d'inventer ce que peut être une analyse, en nous faisant échouer dans toutes nos prétentions théoriques et pratiques. De même que Lacan, dans une perspective clinique, préfère parler d'« un réel, le réel n'étant pas universel²³ », de même on devrait dire « une folie », explorant les limites du langage autour d'une forclusion, si nous voulons que ce concept devienne utilisable. Car la folie est femme, et comme femme, elle n'est pas non plus universalisable. Le premier à l'écrire avec retentissement fut Érasme de Rotterdam, dans son best-seller *l'Éloge de la folie*, où, prenant la parole, « moi, la folie je parle », cette dernière proclame :

Je ne sache personne qui me connaisse mieux que moi²⁴.

Ce qu'elle sait, c'est qu'il n'y a pas la paranoïa, la schizophrénie, la mélancolie, ce sont là manies de docteurs à qui s'en prend Érasme dans sa prosopopée ; mais il y a des folies comme autant de savoirs à chaque fois que le lien social casse, aux forclusions de l'histoire.

Ce savoir de telle folie n'est pas aussi insu que ça, puisqu'avec arrogance, elle le clame sur les toits et sur les places publiques. Mais celui par la bouche de qui elle s'énonce ne l'a pas davantage à sa disposition. Car ce savoir est sans sujet, en quête d'un autre avec qui faire inscription, et produire du sujet de cette division. C'est par là que ces folies multiplient les indices qui indiquent aux analystes la marche à suivre, à condition au moins qu'ils se laissent intriguer par l'impossible de l'analyse. Elles refusent en effet, la plupart du temps, de se laisser allonger sur un divan, se rebellent contre les incitations à la libre association, et bien souvent restent insensibles aux charmes transférentiels de leur analyste. Il ne saurait d'ailleurs être pour elles supposé savoir, puisqu'elles savent, et gaspillent ce savoir qu'aucune inscription

23. Jacques Lacan, *cf.* note 2, « La troisième », 1974, p. 542.

24. Érasme de Rotterdam, *Éloge de la folie*, Paris, Garnier Flammarion, 1964, p. 18.

ne peut retenir. Impossible alors que l'analyse avance, ça n'avance pas, se plaint-on, ça rechute même, bien sûr puisque ça marche à l'envers. C'est ainsi que je lis le discours de Lacan sur le sens du symptôme, à Rome en 1974, intitulé « La troisième ».

Le sens du symptôme dépend de l'avenir du réel, donc de la réussite de la psychanalyse. Ce qu'on lui demande, c'est de nous débarrasser du réel et du symptôme. Si elle réussit, elle s'éteindra de n'être qu'un symptôme oublié. Donc tout dépend si le réel insiste. Pour ça, il faut que la psychanalyse échoue²⁵.

Que Lacan se rassure, une analyse de psychose se passe à échouer, et à être destitué d'emblée comme analyste, pour occuper très vite cette place du déchet, rebut des opérations signifiantes renvoyées une après l'autre à l'absurde. Au moment où la folie entre en scène, généralement ça ne désire pas, ça n'espère pas, le temps ne bouge pas, les illusions du moi sont déjà démasquées, et le patient déplore n'avoir pas de moi, pas de personnalité, tandis que son analyste n'a pas de peine à se déprendre des pièges de la compréhension puisque de toute façon, il n'y entrave rien, ne parvenant même pas à lier quelque semblant de notes après une séance. En revanche, il se passe que pendant ce temps, cette folie cherche l'ombilic des rêves de l'analyste, cicatrice du réel d'où procède le symptôme dont, à s'y identifier, il a fait profession. Du moins si l'on suit Lacan lorsqu'il affirme dans une réponse à Solange Faladé :

Il est bien certain que le paranoïaque non seulement s'identifie à son symptôme, mais que l'analyste s'y identifie également. La psychanalyse est une pratique délirante, mais c'est ce qu'on a de mieux actuellement pour faire prendre patience dans cette situation incommode d'être homme. C'est en tout cas ce que Freud a trouvé de mieux, et il a maintenu que le psychanalyste ne doit jamais hésiter à délirer²⁶.

Une analyse de psychose est donc une analyse à l'envers, qui commence par la passe, dans un mouvement qui nous fait tomber du fauteuil et regrimper sur un divan potentiel, à l'écoute des bévues, ou des coïncidences, à l'étrangeté plus ou moins inquiétante. Je raconterai plus loin des rêves que j'ai faits, semblables à des visions. Ils ouvrirent, pour telle folie, un *carrefour des songes* comme disent les Japonais à

25. Jacques Lacan, *cf.* note 2, « La troisième », 1974.

26. Jacques Lacan, *cf.* note 2, « Ouverture de la section clinique », p. 172.

propos du théâtre Nô²⁷, où convoquer des images d'un monde flottant, des éléments premiers en quête d'un jeu de langage, et qu'on aurait tort de ne pas chercher à comprendre, même si c'est inutile, car elles sont les inventions du réel dans le champ de l'imaginaire, nécessaires, comme une première forme, une première « définition ostensive » dirait Wittgenstein, « signifiant dans le réel » ou « monstration » dirait Lacan.

C'est la première représentation d'une chose monstrueuse propre à inspirer terreur et pitié ; avec quelque chance, au terme d'un *agôn*, d'un combat, car c'est le propre de ce transfert psychotique d'être agonistique, elle peut se trouver détruite pour pouvoir s'inscrire. Tel est à chaque fois l'enjeu inévitable et périlleux du meurtre de la chose d'où procède le signifiant, et de la possibilité d'un jeu de langage là où c'est impossible, où fut cassé le lien social avec l'outil des noms. Car « s'il est impossible d'atteindre le réel par la représentation », comme dit Lacan, le savoir de la folie est qu'on peut le lier par la destruction de la représentation. Par exemple dans un rêve de l'analyste à partir de telle séance, où passe quelque chose de la séance qui s'inscrit en trace métaphorique, ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre, et déjà *la troisième* de cette folie à deux où il s'est trouvé pris, indiquant une issue de nomination. A cette condition s'ouvre une possibilité de nouer les nœuds horroméens dénoués, et d'inventer des jeux de langage là où l'outil des noms a été cassé.

Le problème demeure qu'il est rare que cette passe se passe sans grabuge. Et Lacan reconnaît d'autant mieux *la férocité psychotique* wittgensteinienne qu'il y va de la sienne, usant comme lui de techniques désimaginarisantes, multipliant les paradoxes, et abandonnant sans crier gare le principe de non-contradiction. Dans un rêve, passe, nous l'acceptons, mais en bonne logique, c'est difficile. Par exemple, Lacan énonce : « la psychose, c'est ce devant quoi un analyste ne doit reculer en aucun cas²⁸ ». Et immédiatement il recule : « la psychose, c'est dommage ». Puis il y revient : « si j'étais psychotique, je serais probablement meilleur analyste, j'essaie de l'être le moins possible, mais je ne peux pas dire que ça me serve ». De même, au moment où il incite les analystes à s'intéresser à la folie, à l'ouverture de la section clinique, il arrête la séance au moment où J.-A. Miller pose la question à laquelle

27. Théâtre Nô, *Nô et Kyôgen*, t. I, présentés et traduits par René Sieffert, Paris, POF, 1979.

28. Jacques Lacan, *cf.* note 2, « Ouverture de la section clinique », 1977.

tout le monde pense : « Freud pensait que pour le psychotique, ce n'était pas possible purement et simplement, qu'en pense le docteur ? » Ce dernier plante-là la séance et nous laisse une fois de plus le bec dans l'eau de notre mare, comme ce jour où il sortit de la salle en coup de vent au moment où lui était posée la question d'une réversibilité de la forclusion.

La sortie de la salle en coup de vent est un geste codifié dans les dialogues zens, appelés *mondôs*, dans lesquels le maître interrogé retourne à l'interlocuteur l'inanité de sa question. Souvent après que le maître, appelé l'hôte, a assailli son visiteur d'apories, à charge pour l'autre de le déloger de sa place, « ôte-toi d'là que j'm'y mette donc », et de le tirer en bas de l'estrade, par l'invention subite d'un moyen de dépasser l'énigme et d'inscrire l'impossible. C'est exactement à ce type d'affrontement et de changement soudain de places, que nous convient les symptômes psychotiques par des techniques analytiques s'apparentant davantage à l'intimidation qu'à la libre association. Ils poussent l'analyste à accumuler les gaffes et sèment la pagaille dans son *Unbewusste*, juste pour voir s'il saura remettre en jeu les symptômes qui l'ont fait analyste, *sous peine de reculer*. C'est là qu'il faut s'apercevoir que l'inconscient ne nous appartient pas, et qu'il vaut mieux être déjà passé par cette passe là. Comme le fait remarquer Lacan dans un texte de 1977 publié par le Cistre :

L'inconscient, ne se laisse plus faire comme du temps de Freud... nul n'ignore qu'il faut être en règle avec son propre inconscient pour pouvoir ne pas se tromper à le repérer dans la trame de ce que le patient fournit dans l'artifice analytique²⁹.

J'ai observé que le plus souvent la résolution de ces impasses logiques se laisse oublier et refouler, ce qui est après tout de bonne guerre et le but même de ce transfert. De fait, les moments où l'artifice analytique se dérègle peuvent être angoissants ou bien indifférents, mais ce non-affect est l'indication, dit encore Lacan, – cette fois dans un *Exposé aux psychiatres* en 1967 où il parle clinique –, que l'analyste est concerné par ce qui est en train de se passer :

Le psychiatre devant le fou est, qu'il le veuille ou non, concerné, irréductiblement concerné. S'il n'est pas concerné, c'est qu'il se protège de

29. Jacques Lacan, *Petits écrits...*, *op. cit.*, p. 348.

ce concernement... Bref, si la question du fou peut s'éclairer par la psychanalyse, c'est de ce qu'on appelle un rapport premier.

Et pour établir ce rapport premier, ce premier lien social là où il y a folie, c'est-à-dire pas d'autre pour en répondre, il suffit, dit-il, d'un « p'tit fil que nous devons trouver tout seuls, dans ce rapport de concernement ». Ce p'tit fil, je vais vous raconter à présent comment je l'ai attrapé dans cette passe dont je venais de retrouver les notes en ouvrant ma boîte à transfert.

Après la première entrevue avec le passant, et alors que j'avais bien du mal à rassembler mes idées, je fus saisie d'un rêve la nuit suivante, très impressionnant, qui persista jusqu'au réveil. De ce rêve je retiens deux éléments dont vous verrez qu'ils reparaitront par la suite en rapport avec une des premières folies qui vint me trouver comme analyste. Tout d'abord un vers d'un poème, dans une langue que j'ignore et dont je ne connais que ce vers. Il parle de la mort d'un enfant et contient sous une forme dérivée le nom du passant. Le second élément est un animal médiéval comme sur un blason, chimère ou griffon, prêt à fondre sur moi, mais il se liquéfie comme une flaque, laissant sur le sol la marque d'une bulle qui se rétrécit, comme la peau de chagrin d'une parole impossible.

La fois suivante, j'informai le passant de cette chimère onirique en perdition, ce qui eut pour effet de réveiller chez lui cette langue, plus ou moins abandonnée avec des territoires rayés de la carte, des lieux et des gens qui avaient changé de nom. Je fus très ébranlée par cette expérience et écrivis à ce moment que ce rêve servait à lier un réel découvert en fin d'analyse. A propos de ce type de rêve, Freud écrit dans *la Gradiva*

Une règle dit que lorsque après un rêve, la croyance à la réalité des images du rêve persiste pendant une période inhabituellement longue, si bien qu'on ne peut s'arracher à ce rêve, il ne s'agit pas d'une erreur de jugement provoquée par le caractère vivace des images du rêve, mais que c'est un acte psychique pour soi, une assurance qui se rapporte au contenu du rêve, qui dit qu'il y a en lui quelque chose qui est vraiment comme on l'a rêvé, et que l'on a raison d'accorder foi à cette assurance³⁰...

Cet acte psychique pour soi, véritable *Bejahung* qui affirme l'existence d'une réalité retranchée, et l'inscrit dans ce rêve comme une trace

30. Sigmund Freud, *Délire et rêves dans la « Gradiva »*..., *op. cit.*, p. 202.

sur le sol, m'apparut à ce moment-là concerner surtout l'autre de cette passe. J'avais servi de plaque d'inscription pour des signifiants en rupture de ban. S'accrochant certes à des signifiants de mon histoire, mais qui ne m'apparurent que beaucoup plus tard, au moment de mettre en scène un personnage de mon livre qui s'était échappé d'un hôpital pour venir me voir. Après le premier entretien, j'avais encore fait un de ces rêves persistant au contact de cette folie. Le bébé mort y reparaisait, noyé dans un bassin intérieur à une maison ; mais cette fois je le rani- mais, et le rose lui revenait aux joues, comme il était soudainement revenu au visage du personnage pétrifié et livide échappé de l'asile, quand j'avais prononcé le mot de « résistance » récurrent dans le récit aléatoire de ses hospitalisations. Plus tard, je découvris que ce *signifiant dans le réel* sonnait juste au croisement de nos deux histoires. Ainsi s'était amorcée cette analyse avec la sortie de l'hôpital et la reprise d'un travail qui comportait justement des activités de déchiffrage.

Bien des années plus tard, alors que j'écrivais mon livre et singulièrement le récit de mon rêve relié à ce personnage³¹, j'eus de nouveau de ses nouvelles. Il m'appela du même hôpital où il s'était rendu de lui-même cette fois car ça n'allait pas. Cette fois-ci il ne tenait pas à s'évader et viendrait me voir muni d'une permission en bonne et due forme. En raccrochant le téléphone, je voulus arrêter l'écriture de ce livre, me disant à quoi bon ? Puis, la nuit suivante, je rêvai à nouveau. Le bébé du premier rêve avait grandi, c'était un enfant d'environ douze ans, se tenant debout habillé dans une piscine, et me regardant d'un air interloqué, comme pour me demander dans quel bain absurde je l'avais encore en rêve fourré.

À notre rencontre, je lui contai ce rêve ainsi que le précédent dont je ne lui avais jamais fait part. Je lui dis aussi que j'écrivais un livre ainsi que les modifications que j'avais apportées à cet épisode onirique. Ces entretiens durèrent quelques mois, le temps de découvrir que la folie cette fois lui avait servi à détecter un danger bien réel. Peu de temps après en effet, son lieu de travail disparaissait, dissous contre toute attente et sans raison apparente. Forte de ce savoir, cette folie qui avait enregistré les signes précurseurs d'une petite catastrophe, avait pu l'aider à trouver un endroit plus calme où poursuivre ses déchiffrages. À notre dernière entrevue, j'appris un dernier détail. Au moment du déménagement, en exhumant machinalement quelques brouillons de la

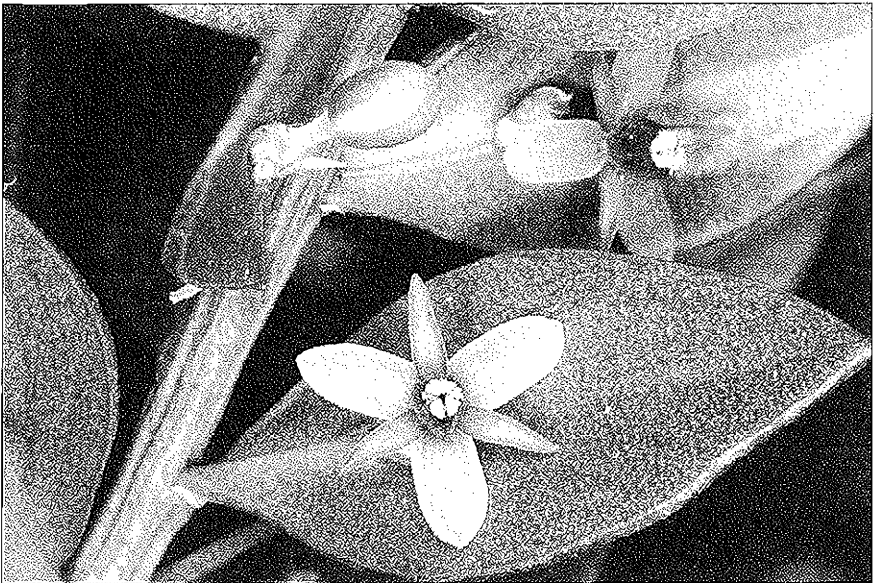
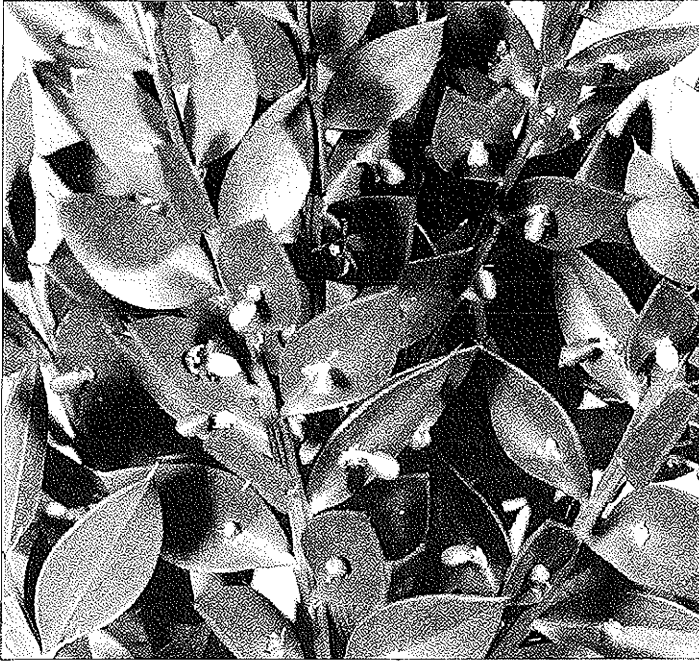
31. Françoise Davoine, *La folie Wittgenstein*, Paris, E.P.E.L., 1992.

corbeille à papier, ces derniers lui avaient fait faire une découverte de première importance.

Comme si le sujet produit dans ce transfert psychotique, issu du champ signalé par Lacan à propos d'*Antigone*, comme celui de *l'entre-deux-morts*, celui-là même que Jean Allouch met en exergue de son livre :

Avec Marguerite, je dédie cette étude de clinique psychanalytique aux habités par l'effroyable expérience érotique de l'enfant mort,

comme si ce sujet, confinait en même temps au sujet de la science.



Ruscus aculeatus (fragon)
Rameau élargi ayant pris l'aspect d'une feuille
(photographies Jean-Claude Arnoux)

La rupture entre Jacques Lacan et Gaëtan Gatian de Clérambault

Danielle Arnoux

La fin explique le commencement ; le commencement ne saurait expliquer la fin.

Le diagnostic différentiel et le pronostic ne doivent pas être cherchés dans l'Intellect, parce que les Causes ne résident pas dans l'Intellect.

Le véritable persécuté, c'est la chipie. C'était Xantippe¹.

Une hirondelle ne fait pas le printemps².

EN 1933, à propos des sœurs criminelles Papin³, faisant fonds de l'acquis doctrinal de sa thèse, Lacan affirme que la pulsion au meurtre est à la base de la paranoïa. Le délire vient la nier ou, au contraire, la justifier, il sert à en avancer ou retarder l'exécution.

1. Gaëtan Gatian de Clérambault, *Œuvre psychiatrique*, réunie et publiée sous les auspices du Comité des élèves et amis de Clérambault par Jean Fréret, avec une préface de Paul Guiraud, Paris, PUF, 1942, 2 tomes ; réédité en un seul volume sous le titre Gaëtan Gatian de Clérambault, *Œuvres psychiatriques*, Paris, Frénésie éditions, 1987, p. 468. Cf. également G. G. de Clérambault, *L'automatisme mental*, préface de Jean Garrabé, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 1992, p. 40. Nous essaierons dans la mesure du possible de donner la page de références bibliographiques dans les deux éditions, en indiquant simplement *O. P.* pour l'*Œuvre psychiatrique*.

2. Ce proverbe fut écrit à Lacan par son maître G. Heuyer, commentant, avec circonspection, sa thèse ; y ajoutant à propos de sa bibliographie : Si vous avez lu tout cela, je vous plains ; cité par Jacques Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 536, note 3.

3. J. Lacan, « Motifs du crime paranoïaque : le crime des sœurs Papin », in *Minotaure*, n° 3, 1933 ; republié dans la réédition de la thèse de J. Lacan, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Seuil, 1975, p. 392.

Avant d'arriver à ce point, Lacan a parcouru un trajet que nous allons tenter de mettre sous un éclairage particulier. Il ne serait pas totalement faux de schématiser ce parcours en situant son départ de la psychiatrie avec Gaëtan Gatian de Clérambault pour aboutir à la psychanalyse avec Freud ; cette version de ses « antécédents » est celle que Lacan nous suggère d'adopter, l'ayant lui-même produite, associée à l'hommage qu'il rend alors, et à plusieurs reprises (1946, 1956, 1966) à celui qu'il déclare avoir été son « seul maître en psychiatrie⁴ ». Toutes les republications récentes autour des textes de Clérambault citent, recitent, récitent jusqu'à plus soif ce « seul maître⁵ ». L'étude qu'ici je propose prend le risque de bousculer quelque peu cette hagiographie. Entre juillet 1931 et le point final de la thèse, 7 septembre 1932, la rupture entre Jacques Lacan et Gaëtan Gatian de Clérambault est terrible et décisive. Je vais tenter d'en construire une lecture qui mette en évi-

4. J. Lacan, « De nos antécédents » (texte de 1966 ; *in Écrits, op. cit.*, p. 65 ; également dans « Propos sur la causalité psychique » (1946), p. 152 et 168 ; dans le séminaire *Les structures freudiennes dans les psychoses*, 1955-1956, particulièrement les séances des 16 et 23 novembre 1955, publié sous le titre *Les psychoses*, Paris, Seuil, 1981.

5. Toutes ces (re)publications ont été faites par les laboratoires Delagrange / Synthélabo, dans la collection « Les empêcheurs de penser en rond », sous la direction de Philippe Pignarre. Elles sont accompagnées chaque fois d'intéressantes préfaces et postfaces, autant de travaux qui redonnent à Clérambault une actualité (la préparation d'un film par Bernard Bloch est également annoncée), ainsi citons : Sous la direction de Serge Tisseron, l'*Album* de l'exposition qui eut lieu à Beaubourg, Bp1, 1990, *Gaëtan Gatian de Clérambault psychiatre et photographe*, Paris, 1990, cf. la référence au seul maître de Lacan, p. 21. – Trois recueils de textes choisis de G. G. de Clérambault, *Passion érotique des étoffes chez la femme*, préface d'Yves Edel, 1991, p. 126. – *L'automatisme mental*, *op. cit.* préface de Jean Garrabé, p. 20-21 où la référence est complétée d'un commentaire averti. – *Souvenirs d'un médecin opéré de la cataracte*, suivi de Roger Dadoun, *En photo profonde avec Clérambault*, 1992, p. 55. Enfin citons, Elizabeth Renard, *Le docteur Gaëtan Gatian de Clérambault, sa vie et son œuvre*, préface de Serge Tisseron, postface de Philippe Pignarre, 1992, p. 185. Thèse publiée en 1942, premier ouvrage consacré à Clérambault, répondant à une demande de Georges Heuyer. Voulant écarter avec force quelques suspicions malintentionnées (de fétichisme, voyeurisme et d'homosexualité notamment) qui avaient pu courir sur son héros, après son suicide, elle en rajoute dans un style emphatique qui court d'autant plus le risque de ridiculiser définitivement « l'homme qui en émerge, tout couvert d'une éclatante richesse » et qui « arrache de nos lèvres un cri d'admiration où fuse spontanément le mot de génie » (p. 29), mais elle a enquêté avec enthousiasme auprès d'amis et de témoins vivants et livre des éléments précieux sur la vie et l'œuvre de ce « génie nomade », p. 30.

dence quelques motifs camouflés dans la thèse (*De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*), et pour l'essentiel dans des notes de bas de page⁶.

La venue au jour d'un nouveau paradigme succède à un rejet des doctrines précédentes, une rupture des savoirs antérieurs selon *La structure des révolutions scientifiques* décrites par Thomas Kuhn⁷ ; un tel geste fondateur est-il celui de la thèse de Lacan ? L'accueil du groupe surréaliste semble lui en apporter une confirmation. Selon Lacan, sa thèse, après avoir balayé l'état du savoir psychiatrique en 1932, promeut une conception nouvelle de la paranoïa dont les postulats sont empruntés à la psychanalyse⁸. Or, toute la partie critique de la thèse prend appui de façon ostentatoire, quoique parfois allusive, contre la doctrine alors professée par le maître G. G. de Clérambault.

Au départ nous aurons à situer la portée d'une scène, d'une crise ; s'agira-t-il de l'état de crise dont parle T. Kuhn ? Qu'est-ce que la critique puis l'avancée doctrinales doivent à une telle scène ? Nous nous abstenons de répondre trop rapidement. Cependant, on remarquera que j'isole J. Lacan et G. G. de Clérambault comme s'ils s'étaient trouvés seul à seul, face à face. Évidemment, la longue liste des dédicaces et remerciements rituels de la thèse suffirait à faire objection si mon souci était historien ; mais je fabrique une sorte d'éclairage partiel et partial, à fins heuristiques, prenant ainsi très au sérieux l'insistance de ce « le seul » quasi légendaire.

Petite enquête bibliographique

Un texte manque

En 1933, au terme d'un frayage qu'aura accompli sa thèse de médecine, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Lacan écrit un « exposé général de nos travaux scientifiques⁹ », sorte

6. J. Lacan, *De la psychose... op. cit.*, première éd., Paris, Le François, 1932, que nous citerons désormais simplement en notant T., pour thèse et en indiquant les pages de l'édition de 1975.

7. Thomas S. Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, Chicago, The University of Chicago Press, 1962, 1970, trad. française, Paris, Flammarion, 1983.

8. Selon sa propre expression, cf. T., p. 320-321.

9. J. Lacan, « Exposé général de nos travaux scientifiques », republié, T., p. 399.

d'exercice universitaire un peu plus sophistiqué qu'un *curriculum vitae*. Dans cet exposé apparaissent à la rubrique « travaux originaux » cinq titres, soit deux articles en amont et deux en aval de la thèse¹⁰. On peut parier que ces textes ont partie liée, qu'ils sont à lire ensemble. Cette hypothèse est confirmée par Lacan lui-même, tout au moins concernant les deux textes qui suivent, « Le problème du style » et « Motifs du crime paranoïaque » publiés en 1933 dans la revue surréaliste *Minotaure*, et qu'il situe comme ayant été des rejetons (nouvelles pousses issues de la souche) de la thèse. Il déplore même en note à cet endroit (« De nos antécédents ») que l'article « Motifs » ait été oublié lors d'une reprise récente (1966) du sujet par un témoin de l'époque¹¹ (1933).

En revanche, dans la republication de la thèse, en 1975, et bien que la page titre annonce : *suivi de Premiers écrits sur la paranoïa*, seulement « Écrits "inspirés" : Schizographie », un seul titre donc, figure dans la liste des travaux de 1931. L'article « Structure des psychoses paranoïaques » a disparu. Dira-t-on que le premier texte était périmé, rendu caduc du fait de la publication de la thèse et qu'il y avait lieu dès lors de le supprimer de la liste ? Mais en ce cas pourquoi avoir maintenu le second dont une note de la thèse affirme nettement l'obsolescence ?

... L'étude des troubles du langage (particulièrement du langage écrit) dans notre cas, demandait à être faite sur d'autres schémas fonctionnels : l'inadéquation de ceux dont nous avons tenté l'usage y éclate à toutes les lignes¹².

10. Voici cette liste telle quelle : Travaux originaux. 1. Structure des psychoses paranoïaques, in *Semaine des hôpitaux*, juillet 1931, p. 437-445. 2. Écrits « inspirés » : schizographie, en collaboration avec les présentateurs de la communication, in *Annales médico-psychologiques*, 1931, t. II, p. 508-522. 3. *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Le François, 381 pages. Mention très honorable avec proposition pour le prix de thèse. Médaille de bronze décernée par la Faculté. 4. Le problème du style et la conception psychiatrique des formes paranoïaques de l'expérience, in *Minotaure*, n° 1, 1933. 5. Motifs du crime paranoïaque, in *Minotaure*, n° 3, 1933.

11. J. Lacan, *Écrits*, op. cit., p. 65 ; le témoin en question pourrait être Louis Le Guillant, « L'affaire des sœurs Papin » in *Les temps modernes*, 1963 ou encore Paulette Houdyer pour son roman *Le diable dans la peau*, Paris, Julliard, 1966.

12. T., p. 287, note 45.

Un nom manqué

Cette disparition vient en redoubler une autre. Le nom de Gaëtan Gatian de Clérambault est absent de la longue liste des dédicaces et remerciements de la thèse ; absence d'autant plus voyante que le curriculum en psychiatrie indique qu'en 1928-1929 Lacan était à l'Infirmierie spéciale près de la préfecture de police, chez... Georges de Clérambault¹³. Une telle erreur sur le prénom du maître en rajoute dans le traitement très particulier dont il va être l'objet dans la thèse. On sait que la confusion était entretenue sur le prénom Gaëtan pris pour nom¹⁴ (puisque le patron signait souvent Gaëtan de Clérambault), mais Georges ? Lacan pense-t-il à Georges Dumas auquel sera dédié l'article « Motifs », ou à Georges Heuyer, qui le plaignait d'avoir avalé une telle bibliographie¹⁵ ? Le seul qui manque, en tout cas, est le seul que Lacan appelle « mon seul... ». Il le fait dans des circonstances dont au moins deux méritent d'être mentionnées avec quelque détail, ainsi, en 1946, à Bonneval, Lacan débat avec Henri Ey, le camarade de 1932, et il lui dit alors que sa théorie de l'organo-dynamisme ne présente plus, avec celle d'un Clérambault, que des différences négligeables¹⁶. Concernant Ey, notons ici sa position singulière. Dans un hommage paradoxal il revendique quasiment de n'avoir pas été un disciple du maître de l'infirmierie du dépôt.

Mais jamais, je le répète, nous ne parlions, jamais je ne fus de ses disciples. J'ai seulement pu comprendre qu'il m'ignorait et que, bien que je commençasse, « *du côté de la Clinique* » à Sainte-Anne, à me faire entendre et à me manifester (vers 1932-1933), il me semble que « *du côté de l'infirmierie du dépôt* » on avait pris le parti de m'ignorer¹⁷...

13. T., p. 9. A ma stupéfaction, je viens de constater que Serge Tisseron signale exactement la même erreur, commise cette fois par les dictionnaires Larousse et Robert, « et G. Heuyer lui-même se trompe », ajoute-t-il dans sa préface à E. Renard, *Le docteur... op. cit.*, p. 13. Le patronyme est Gatian de Clérambault, le premier prénom Gaëtan ; l'usage des divers commentateurs n'est pas uniformisé, on trouve Gaëtan Gatian de Clérambault, G. G. de Clérambault, de Clérambault, Clérambault.

14. Cf. S. Tisseron, *Gaëtan Gatian de Clérambault psychiatre et photographe, album, op. cit.*, p. 5 ; voir également l'excellent commentaire de R. Dadoun, *En photo... op. cit.*, « Les miroitements du nom », p. 59.

15. Cf. ma note 2.

16. J. Lacan, « Propos sur la causalité psychique », *Écrits, op. cit.*, p. 152.

17. Henri Ey, « Gaëtan Gatian de Clérambault à l'Infirmierie spéciale du dépôt » (hommage confié par Henri Ey à deux de ses élèves aux fins de publication, en 1973), dans *Ornicar*, n° 12-13, Lyse, décembre 1977, p. 200.

En 1966, dans « De nos antécédents », Lacan évoque le « seul maître en psychiatrie » à l'endroit où il rappelle l'accueil enthousiaste que Dali et Crevel avaient manifesté à sa thèse¹⁸. L'inventeur de l'automatisme mental n'aurait pas nécessairement apprécié ce voisinage avec les adeptes de l'écriture automatique, « des gens qui, d'après lui, ne songent qu'à s'épargner la peine de la pensée¹⁹ ».

Et pourtant il vaut la peine de citer là une phrase de Lacan que nous ne lisons pas simplement pour ce qu'elle témoignerait d'une « réconciliation *post mortem*²⁰ », mais plutôt d'une relecture, une réinterprétation raisonnée à nouveau possible dans l'après coup.

Son automatisme mental, avec son idéologie mécaniciste de métaphore, bien critiquable assurément, nous paraît, dans ses prises du texte subjectif, plus proche de ce qui peut se construire d'une analyse structurale, qu'aucun effort clinique dans la psychiatrie française²¹.

Si l'expression « analyse structurale », en 1966, ne recouvre pas exactement l'usage que Lacan faisait du terme « structure » au singulier dans l'article de 1931 il est néanmoins manifeste qu'il y a là, pour

18. J. Lacan, « De nos antécédents », *Écrits, op. cit.*, p. 65.

19. Cette expression est rapportée par André Breton, « La médecine mentale devant le surréalisme », dans *Le SASSLER*, n° 2, 1929, poursuivant la polémique suscitée par son roman *Nadja* à la Société médico-psychologique, Breton s'en prend essentiellement à Janet et à Clérambault « qui servent d'instrument à la répression sociale » ; ce dernier s'était en effet tellement ému qu'il avait fait paraître un article dans les *Annales médico-psychologiques* en novembre 1929, « Risques professionnels de l'aliéniste » où l'on peut lire : « Supposez qu'un persécuteur, soit évadé soit libéré, attaque son ex-médecin-traitant, et que celui-ci, usant de tous les moyens permis en pareil cas, blesse mortellement son adversaire : la carrière administrative de notre confrère sera brisée... » Cf. O. P., *op. cit.*, p. 817. A quoi Breton répond : « On conçoit d'après ses déclarations que Clérambault n'ait pu trouver à mieux exercer ses brillantes facultés que dans le cadre des prisons et l'on s'explique qu'il porte le titre de médecin-chef de l'Infirmerie spéciale du dépôt près de la préfecture de Police. » Quelle part Lacan a-t-il pris à ce débat ? Breton dénonce en note « la toute gratuite, la jésuitique, l'écœurante notion de responsabilité atténuée ». Dans l'article « Structure des psychoses paranoïaques » Lacan déclare que la responsabilité atténuée lui semble « le plus mauvais parti », p. 444-445. Réimprimé dans *Ornicar ?*, n° 44, Paris, Navarin, 1988, p. 5-18 ; les chiffres entre parenthèses seront ceux de cette édition.

20. Selon l'expression de J. Garrabé, préface, *op. cit.* ; cependant J. Garrabé lui-même propose une lecture moderne, post-lacanienne, qui permet de repérer les prémisses du structuralisme psychanalytique de notre fin de siècle dans la conception de l'automatisme mental de Clérambault, p. 21.

21. J. Lacan, « De nos antécédents », *Écrits, op. cit.*, p. 66.

Lacan, une question insistante.

La mise à l'écart de ce texte « Structure des psychoses paranoïaques » et du nom de G. G. de Clérambault aux alentours du moment de la thèse pose d'autant plus vivement un problème.

La scène héroïque

Le moment est venu de montrer une scène héroïque dont le statut, à ce point opaque du commencement, est énigmatique. Arriverons-nous au terme de cette étude à lui donner sa véritable portée ? La scène a lieu à la suite de la publication de cet article « Structure des psychoses paranoïaques » paru dans *La semaine des hôpitaux*, le 7 juillet 1931. Élisabeth Roudinesco la raconte d'une plume sobre et incisive :

Après la publication de cet article, il [Clérambault] entre dans une violente colère et fait irruption à une réunion de la Société médico-psychologique. Il lance alors au visage de Lacan des exemplaires dédicacés de ses œuvres en l'accusant de le plagier²².

É. Roudinesco dit avoir recueilli les témoignages séparés de J. Rouart, L. Bonnafé et R. Ey. Il semble que cette scène ait acquis d'emblée pour ces témoins le caractère frappant d'une image inassimilable à la compréhension, d'un souvenir inoubliable, resté fixe, et que l'on raconte toujours de la même façon. Ainsi J. Garrabé rapporte qu'il tient, quant à lui, « le récit de cette mémorable colère de G. G. de Clérambault à la lecture de ce fatal article », de son maître, Paul Sivadon, l'ayant entendu « à plusieurs reprises²³ ».

Est-ce la même scène que nous rapporte Elizabeth Renard, l'hagiographe de Clérambault ? Nous pouvons le conjecturer :

Certain jour, lors d'une séance à une société psychiatrique, il reconnut, dans la communication d'un conférencier, ses propres idées qu'il croyait avoir tenues secrètes jusqu'alors. Il se fâcha si bien qu'il voulait se battre en duel²⁴ !

22. Élisabeth Roudinesco, *La bataille de cent ans. Histoire de la psychanalyse en France*, 2, Paris, Seuil, 1986, p. 124.

23. J. Garrabé, préface, *op. cit.*, p. 23.

24. E. Renard, *Le docteur... op. cit.*, p. 62.

Les idées secrètes, en tant que non publiées, laissent supposer un curieux statut de l'enseignement « verbal » ; quant au duel (qui aurait placé les deux héros face à face), il confirme notre parti pris de lecture. Cette version ne contredit pas le récit transmis à É. Roudinesco. Ce geste de lancer est celui cinglant d'une gifle. On peut entendre maintenant qu'Henri Ey pense à Lacan lorsqu'il parle de

... certains de [ses] amis et grands admirateurs du maître, qui eurent parfois à souffrir des reproches qu'il leur adressait parce que, épousant ses idées, il les accusait de le plagier²⁵.

Est-ce du plagiat ? Quiconque se positionnait comme élève de G. G. de Clérambault pouvait-il éviter de tomber sous le coup de cette accusation de plagiat ? Lacan, en tout cas, publiant cet article, n'ignorait pas le risque encouru. Dans une note sidérante, il s'y engouffre manifestement, sous nos yeux, en tentant une conjuration qui provoque sur lui les foudres mêmes que le contenu de la note était censé prudemment éviter.

Cette image est empruntée à l'enseignement verbal de notre maître, M. G. de Clérambault, auquel nous devons tant en matière et en méthode, qu'il nous faudrait pour ne point risquer d'être plagiaire, lui faire hommage de chacun de nos termes²⁶.

Une annélide, non un vertébré

« Matière », « méthode », « termes », de quoi s'agit-il ? Nous avons affaire à plusieurs questions complexes entremêlées qu'il va falloir desserrer. En effet, l'appel de note commente l'image suivante :

C'est là, a-t-on dit, « un annélide, non un vertébré²⁷ ».

Cette image « empruntée » est à étudier pour elle-même ; nous laissons donc en suspens sans même encore en avoir pris connaissance le problème, ou disons la question, que l'image est censée illustrer. Notons que les guillemets entourent cette image seulement, l'emprunt porterait-il sur une pure question de forme²⁸ ?

25. Henri Ey, *op. cit.*, p. 200.

26. J. Lacan, « Structure... » *op. cit.*, p. 440, note 1 (10, note 6).

27. *Ibid.*

28. L'attention que nous sommes obligés d'apporter à ce qui pourrait être considéré comme une pure question de forme n'est pas sans évoquer « la fidélité à l'enveloppe formelle du symptôme », expression par laquelle Lacan précisera en 1966 (*Écrits* p. 66), sa reconnaissance de dette envers Clérambault.

Considérons l'opposition ici constituée entre une annélide (il faut dire une annélide, au féminin) et un vertébré. Il s'agit de deux « embranchements » du règne animal. La légère imprécision du genre suffit à indiquer que ni G. G. de Clérambault ni Lacan qui le cite ne sont des spécialistes des qualités en zoologie. L'annélide a la caractéristique d'être constituée d'anneaux, soit d'une série de segments sans pattes, ayant tous la même constitution. Le vertébré, en revanche, est pourvu d'une colonne vertébrale et de deux paires de membres. Autrement dit, un cas est celui d'une structure d'éléments équivalents, l'autre d'une structure où l'organisation des éléments entre eux est hiérarchisée.

Une autre image naturaliste, est développée par Lacan, dès le début de la thèse, empruntée cette fois à la botanique.

Le problème qui se pose ici est le même que celui qui s'est posé à chacune des sciences naturelles à son début et se présente encore à elle à tout instant. C'est le problème de la hiérarchie des caractères, à savoir : distinguer le caractère déterminant pour la structure, de ceux qui ne correspondent qu'à une variation sans retentissement sur l'ensemble. Mais, plus encore, c'est le problème de l'identification du caractère : ce qu'on prend d'abord en effet pour une identité de caractère peut n'être qu'une homologie formelle entre des aspects voisins qui traduisent une structure toute différente : tels en botanique les rayons des fleurs composées qui peuvent représenter, selon les cas, les pétales de la fleur simple ou ses feuilles d'enveloppe. Un même caractère structural au contraire peut se présenter, c'est toute l'étude de la morphologie qui le montre, sous des aspects fort différents²⁹.

Autrement dit, ce qui a l'air d'être une feuille peut n'être qu'un rameau élargi (exemple : le fragon, petit houx), inversement, ce qui a l'air d'être une tige peut n'être qu'une feuille réduite à une vrille ; ce qui a l'air d'être une fleur peut n'être qu'un regroupement de fleurs – cas des fleurs composées qu'ici Lacan cite, la marguerite, par exemple, est ainsi composée d'une centaine de fleurs jaunes et de fleurs blanches (ligulées), à corolle déformée (cas propice à illustrer la première remarque de mise en garde de la citation en épigraphe : « Le complexe a été pris pour l'unité »). L'étude de la morphologie ne peut se contenter d'une description, il faut aller voir les tissus eux-mêmes. Lacan a consulté un livre de botanique³⁰ (il le cite), science par excellence de la classification.

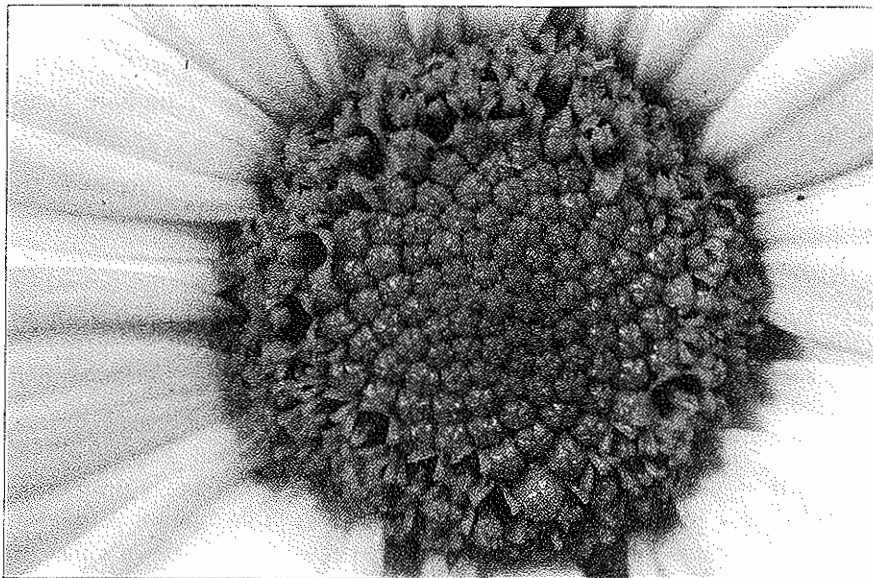
29. T., p. 50-51.

30. T., p. 51, note 43 ; il s'agit de Troll, *Organisation und Gestalt in Bereich der Blüte*, Berlin, Springer, 1928.



Flleurs composées : marguerites
A regarder de plus près, on n'y trouve pas les éléments d'une fleur.
Il s'agit en fait d'un capitule





**composé de plus de cent fleurs élémentaires : fleurs blanches ligulées
et fleurs jaunes à corolle en tube. (Photographies : Jean-Claude Arnoux).**



Critique de la doctrine des constitutions

Or, si nous lisons les deux lignes qui suivent cette métaphore botanique :

C'est ce problème que prétend en somme résoudre en psychopathologie la doctrine des constitutions³¹.

Et Lacan annonce nettement la couleur de son projet :

Déterminer d'une part dans quelle mesure les psychoses paranoïaques dans leur évolution et leur sémiologie mettent en jeu la personnalité, rapporter d'autre part la psychose paranoïaque à une prédisposition constitutionnelle caractérollogiquement définissable, ce sont là deux problèmes différents³².

Dès le début de la thèse Lacan réfute la valeur d'une « prétendue constitution » paranoïaque, comme il va dès lors la désigner³³. L'idée de constitution est descriptive d'un état de psychose avéré, elle n'a pas de valeur discriminative. L'interlocuteur est ici Henri Ey en qui Lacan dit avoir trouvé « le meilleur appui et le meilleur contrôle d'une pensée qui se cherche : quelqu'un "à qui parler"³⁴ ». N'oublions pas que le même Henri Ey est celui qui, alors en 1932, avait écrit « l'exposé le plus cohérent des objections majeures contre la doctrine » des constitutions³⁵. D'emblée donc, la question de la constitution est présentée comme une difficulté, Lacan parle d'un « hiatus » entre la constitution et le délire, « tout l'ouvrage de M. Génil-Perrin ne parvient pas à combler cet hiatus³⁶ ». Parmi les psychiatres français, Montassut est un de ceux dont Lacan présente et critique les thèses de la façon la plus détaillée, quatre caractères aboutissant selon cet auteur à la *psychorigidité*³⁷.

Cette conception, malgré son apparente rigueur, laisse cliniquement à désirer³⁸.

31. T., p. 51.

32. T., p. 53.

33. T., dès la p. 26, 76, etc.

34. T., p. 45, note 32.

35. T., p. 52, note 46.

36. T., p. 25.

37. T., p. 73-74.

38. T., p. 74.

Chacun de ces caractères est en effet étudié au regard du cas, de son cas *princeps* de Marguerite Anzieu, or :

Rien ne nous permet de parler chez cette malade d'une disposition congénitale, ni même acquise, qui s'exprimerait dans les traits définis de la constitution paranoïaque.

Pour l'admettre, en effet, il faudrait confondre systématiquement entre elles deux séries de symptômes toutes différentes³⁹.

Et, à propos de ces traits, Lacan renvoie en note les citant sur le même plan, à Montassut, Génil-Perrin et... à son article « Structure des psychoses paranoïaques » (cette mention est exceptionnelle). Mais l'erreur de cette théorie est dans sa méthode même, confondant les phénomènes (de plus apparus secondairement), et la structure.

Tous les *traits* qui, chez notre malade, pourraient se rapprocher des caractères attribués à la constitution dite *paranoïaque*... n'apparaissent chez elle que *secondairement à l'éclosion délirante*⁴⁰.

Les doctrines de la *constitution* psychopathique achoppent⁴¹.

Ce n'est pas seulement la clinique qui réfute la notion de constitution. A la fin, même un usage vulgaire du terme paranoïaque semble à Lacan,

infiniment plus valable que la définition officielle de la *constitution* paranoïaque. L'impossibilité d'en rencontrer jamais une application clinique rigoureuse doit en effet tenir à quelque vice radical de cette conception et nous la fait considérer, disons-le à la fin de cet ouvrage, comme absolument mythique⁴².

Concernant « les qualités scolastiques de la *constitution*⁴³ », le maître G. G. de Clérambault n'est, au reste, pas attaqué directement, car cette doctrine a bien d'autres tenants dans l'école française. Osons encore, non sans quelque effronterie, rappeler que l'année précédente, dans le fameux article « Structure des psychoses paranoïaques », la « constitution paranoïaque », certes déjà pourvue de guillemets⁴⁴, avait été située

39. T., p. 241.

40. T., p. 243.

41. T., p. 312.

42. T., p. 333.

43. T., p. 310.

44. Accordons qu'il manifestait ainsi le signe d'une certaine réserve à adopter pleinement cette thèse.

par Lacan comme le premier des trois types de psychoses paranoïaques. Il semblait alors possible à Lacan de parler de « surestimation pathologique de soi, méfiance, fausseté du jugement, inadaptabilité sociale⁴⁵... ». En 1932, cet article est épinglé, un peu péjorativement, de « vulgarisation » dès sa première mention dans la thèse⁴⁶. Plus avant, Lacan le cite, sans en mentionner le titre, concernant ce qui, à propos du délire d'interprétation, dans cet écrit, lui semble cependant bel et bien avoir gardé de son vif : « Le délire d'interprétation, avons-nous écrit ailleurs, est un délire du palier, de la rue, du forum⁴⁷. »

Après la « constitution », le délire d'interprétation est le deuxième type décrit par Lacan dans cet article « Structure des psychoses paranoïaques ». Il est grand temps d'aborder plus précisément le contenu de ce texte. Tout particulièrement ici, en abordant la question du délire d'interprétation, nous revoici exactement au point que nous avons provisoirement laissé en suspens : Quel était donc le texte écrit par l'élève Lacan en amont de la note litigieuse ?

Phénomène élémentaire et délire

Le point essentiel de la structure délirante nous paraît être celui-ci : l'interprétation est faite d'une série de *données primaires* quasi intuitives, quasi obsessionnelles, que n'ordonne primitivement, ni par sélection, ni par groupement, aucune organisation raisonnante. C'est là, a-t-on dit, « un annélide, non un vertébré⁴⁸ ».

La structure de l'annélide s'applique donc ici à la définition des *données primaires* (les italiques sont dans le texte). Ni sélection, ni groupement, ni organisation raisonnante, nous pouvons reconnaître qu'il s'agit dans cette description de l'approche clérambaultienne du « *Fait Primordial qui est l'Automatisme Mental*⁴⁹ ». Pour G. G. de Clérambault, le trouble initial est un processus autonome, « anidéique⁵⁰ », sans organisation thématique ; il a pour cause « un processus histologique irrita-

45. J. Lacan, « Structure... », *op. cit.*, p. 438-439 (7-8).

46. T., p. 26.

47. T., p. 212, cet « ailleurs » n'est autre que l'article « Structure... » *op. cit.*, p. 440 (10).

48. J. Lacan, « Structure... », *op. cit.*, p. 440 (10).

49. G. G. de Clérambault, *L'automatisme mental*, *op. cit.*, p. 35 ; O. P., p. 464.

50. *Ibid.*, p. 63 et suivantes, anidésisme sensitif et sensoriel, anidésismes divers, anidésisme et interférence, etc. ; O. P., p. 545 et suivantes.

tif, à progression en quelque sorte serpentineuse⁵¹... », et, « une psychose de persécution complète... est une symbiose de deux processus différents⁵²... ». Le noyau est dans l'automatisme, il s'y greffe une idéation secondaire, « *la Construction Intellectuelle Secondaire* qui seule mérite le nom de Délire de Persécution⁵³ ».

Dans l'article « Structure des psychoses paranoïaques », après la fameuse note d'hommage de celui qui déjà se sent tomber sous le coup de l'accusation de plagiat, le texte se poursuit en effet ainsi.

C'est à partir de ces spécifiques « *données immédiates* » que force est à la faculté dialectique d'entrer en jeu. Si propice aux déviations logiques que la structure paranoïaque la suppose, ce n'est point sans peine qu'elle organise ce délire et il semble bien qu'elle le subisse bien plus qu'elle ne le construise⁵⁴...

... ces menaces qui deviennent la trame même de la vie du sujet ont un caractère *purement démonstratif*, elles ne passent point à l'acte⁵⁵...

... Il semble qu'il s'agisse souvent d'une *construction justificative*, d'un minimum de rationalisation sans lequel le malade ne saurait exposer ses certitudes primaires⁵⁶.

Cette conception du délire est bien celle du maître.

Or, à partir de 1932, Lacan change de cap et combat vigoureusement cette théorisation.

Il est un fait clinique d'observation ordinaire qu'à la suite d'un constat d'erreur, l'on (*i.e.* celui qui vient d'ouvrir, croit-il, les yeux) dénonce avec d'autant plus de virulence la thèse à laquelle on avait d'abord, soi-même souscrit – jusqu'à l'outrance. L'excès d'une telle position se signale par son incapacité à discriminer, pour le maintenir, ce qui, dans le choix initial, a été fondé et peut avoir gardé une intacte

51. *Ibid.*, p. 47 ; O. P., p. 486.

52. *Ibid.*, p. 53 ; O. P., p. 529.

53. *Ibid.*, p. 35 ; O. P., p. 464 et notamment p. 532 : « L'idée délirante est la réaction d'un intellect et d'une affectivité, l'un et l'autre restés sains (sauf réserves conciliables avec notre théorie), aux troubles de l'automatisme surgis spontanément et surprenant le malade, dans la plupart des cas, en pleine période de neutralité affective et de quiétude intellectuelle. »

54. J. Lacan, « Structure... », *op. cit.*, p. 440 (10).

55. *Ibid.*

56. *Ibid.*, p. 440-441 (11).

justesse. Les armes non plus ne sont pas toujours choisies, il arrive dans une telle conjoncture que l'on fasse flèche de tout bois. Ainsi, comme le dit É. Roudinesco, Lacan en 1932 rejette-t-il « le bébé avec l'eau du bain⁵⁷ », soit « les qualités scolastiques de la constitution » avec « les agents mythiques de l'automatisme mental⁵⁸ » et le patron de l'Infirmierie spéciale. Ainsi allons-nous être obligés de constater quelques coups portés assez bas dans la thèse de Lacan.

Dans le geste de rejet doctrinal inaugural, quelle est la part qui revient à ce que nous avons qualifié, faute de mieux, de scène héroïque ? Cette scène aura-t-elle été nécessaire ou contingente ? Il faut d'abord examiner la critique, portée par Lacan en plusieurs endroits de sa thèse, sur la notion même de l'automatisme mental puis de son rapport au délire. Nous allons choisir quelques citations, comme nous l'avons déjà fait pour mettre en évidence la critique de la doctrine des constitutions.

Et d'abord une récusation presque de principe, disons, d'ordre général, pour une « juste position du problème des psychoses paranoïaques⁵⁹ »... la justesse est sans équivoque,

Dans ces psychoses, en effet, ne s'offre aucun phénomène élémentaire...

Aucune facilité, donc, pour faire de ce délire une réaction à un tel phénomène dit « nucléaire ou basal », qu'on gratifierait lui-même d'un mécanisme organique⁶⁰.

Puis une récusation plus catégorique dès lors que la notion de personnalité a pris consistance, « aucune théorie neuronique⁶¹ » ne peut expliquer les phénomènes élémentaires, quant aux

théories prétendues neurologiques, qui se réclament du titre d'automatisme mental, elles restent *a fortiori* étrangères à notre sujet⁶².

A cet endroit un appel de note place G. G. de Clérambault devant une contradiction dans ses propres termes, là où, dans une observation que Lacan cite, il fait appel à la notion d'un *sentiment de méfiance* ancien, mettant en jeu un mécanisme psychogénique, « la critique bleu-

57. É. Roudinesco, *La bataille... op. cit.*, p. 127.

58. T., p. 310.

59. T., p. 55.

60. T., p. 55.

61. T., p. 130.

62. T., p. 130.

lerienne a répondu à l'avance (voir p. 78) à de telles affirmations⁶³. » Rappelons que ce terme de « méfiance » avait été employé par Lacan dans l'article « Structure des psychoses paranoïaques⁶⁴ », mais ici seule compte pour lui, semble-t-il, l'analyse serrée de ce concept par Bleuler qui en a fait « un certain état perceptif indéterminé⁶⁵ ».

Puis le coup le plus subtil, encore porté dans une note, arrive à un tournant décisif. Lacan vient tout juste d'abandonner la notion de processus⁶⁶. Il est en mesure de décrire la structure conceptuelle du délire avec de nouveaux critères – c'est-à-dire rien de moins qu'envisager une nouvelle possibilité de classification qui mettrait en jeu l'étude de la variation de ces traits conceptuels selon chaque type de psychose.

Ces formes qui imposent sa structure conceptuelle au système du délire, sont les mêmes qui, en dernière analyse, transforment la *perception*⁶⁷. Ici la note 58 :

Cette identité structurale frappante entre les phénomènes élémentaires du délire et son organisation générale impose la référence analogique au type de morphogenèse matérialisée par la plante. Assurément, cette image est plus valable que la comparaison avec l'annélide que nous avons empruntée, dans une publication antérieure, aux approximations hasardeuses d'un enseignement tout verbal⁶⁸.

Or, Lacan n'est pas en train de rejeter avec l'annélide, comme il le dit, une image zoologique (clérambaultienne, ce qu'il ne dit pas), pour y substituer une sienne image botanique plus valable. Il rejette une théo-

63. T., p. 130, note 78 ; quant au renvoi à la réponse « à l'avance » de la critique bleulérienne, elle a été déjà longuement présentée ; tout spécialement la méfiance qui serait le fondement d'un état affectif basal de nature pathologique, « n'a rien d'un état affectif vrai » (T., p. 79).

64. J. Lacan, « Structure... » *op. cit.*, p. 438 (7).

65. T., p. 78.

66. Le virage par lequel Lacan abandonne la notion de processus est clairement articulé à la p. 295 de la thèse ; pour une étude détaillée de cette question, cf. également Jean Allouch, « Sur la toute toute première bascule doctrinale de Jacques Lacan qui est aussi celle où il rompt avec le discours psychiatrique le plus en pointe », *Littoral, Exercices du désir*, n° 27-28, Toulouse, Erès, 1989.

67. T., p. 297.

68. T., p. 297, note 58. On aura évidemment reconnu la « publication antérieure », « Structure... » et on commence à comprendre que la scène qui a suivi la référence à l'annélide est encore active, que Lacan n'a pas fini d'y répondre, qu'il n'a peut-être pas encore trouvé une réponse satisfaisante, qu'il grince.

rie à laquelle nous avons vu qu'il avait d'abord souscrit et dont l'annélide est en quelque sorte la métonymie (appelant la note conjuratoire, déclenchant l'accusation, etc.), pour y substituer une nouvelle conception des rapports des « phénomènes élémentaires » au délire ; là n'est pas la seule subtilité, car dire qu'il y a entre les deux (phénomène élémentaire et délire) identité structurale est déjà remettre en jeu, du même coup, le phénomène élémentaire, c'est-à-dire l'automatisme mental (Lacan plus tard dira que le nom « phénomène élémentaire » lui vient de l'enseignement de Clérambault). Il n'y a pas le phénomène élémentaire (l'automatisme mental), comme un noyau, un point base sur lequel le délire construit une réaction fibreuse, un enkystement. Non, le délire est lui-même en quelque sorte un phénomène élémentaire ou bien le phénomène, disons l'élément, contient tous les caractères de la structure elle-même. Cette identité structurale sera encore exposée avec précisions et, qui plus est, illustrée d'une nouvelle métaphore botanique, dans le séminaire *les structures freudiennes dans les psychoses*, séance du 23 novembre 1955 :

... Le phénomène n'est pas plus élémentaire que ce qui est sous-jacent à l'ensemble de la construction d'un délire ; dès cette époque (il s'agit de celle de la thèse de 1932) je n'ai pas souligné avec moins de fermeté le fait que le phénomène n'est pas plus élémentaire que n'est par rapport à une plante, la feuille où se verra un certain détail de la façon dont s'imbriquent et s'insèrent les nervures ; il y a quelque chose de commun à toute la plante, qui se reproduit ou se masque dans certaines des formes qui composent sa totalité⁶⁹.

Nous sommes évidemment un peu soufflés par « les approximations hasardeuses d'un enseignement tout verbal⁷⁰ », nous n'y retrouvons pas aisément « notre » Lacan, celui que nous avons connu au séminaire, même polémique. Est-ce là le dernier mot de la querelle ?

69. J. Lacan, séminaire 1955-1956, *op. cit.*, séance du 23 novembre 1955. Nous citons d'après la version de la sténotypie (une approximation hasardeuse de cette citation peut être trouvée à la p. 28 de l'édition du Seuil, *op. cit.*, Nous avons affaire là au paradoxe d'un enseignement « tout verbal » qui plus il se veut écrit, d'autant plus devient approximatif). En revanche, bien évidemment, nous soupçonnons que la citation d'image que Lacan empruntait était littérale, tout verbal que fût l'enseignement, mais il allait plus vite que le maître (dont les œuvres n'existent pas, nous rappelle J. Garrabé, préface, *op. cit.*, p. 16) pour décider de l'écrire et de la publier.

70. C'est écrit ! On peut le relire, T., p. 297, note 58.

Eh bien non. Si ce coup était, nous l'avons dit, le plus subtil, il n'est pas pour autant le plus rude. A cet endroit de la thèse il reste encore à peaufiner la nouvelle doctrine, avant de donner l'estocade finale, le coup ultime, direct cette fois.

Revendication n'est pas passion

L'estocade va être donnée à partir d'un troisième point de divergence doctrinale. Cette différence-là était déjà largement amorcée dès 1931, dans l'article « Structure des psychoses paranoïaques ». On aurait même pu imaginer que la colère du maître eût porté plutôt sur la déviance du disciple que sur sa trop collante fidélité⁷¹. Dans cet article, Lacan propose un regroupement des délires passionnels à l'intérieur du cadre plus général de la paranoïa alors que Clérambault mettait grand soin à les isoler. Lacan alors maintient en partie le cadre du maître en sous-groupant, dans les délires passionnels, revendication, érotomanie éponyme (délire érotomaniaque de Clérambault), jalousie.

En 1932 en revanche, dès le début de la thèse il qualifie d'étrange le regroupement de la revendication dans les délires passionnels⁷². Il présente néanmoins avec précision la conception de l'érotomanie, déduction dont il a lui-même « exposé le plan... tel qu'il est donné par son auteur⁷³ », on voit que l'intéresse la notion de « postulat », sur laquelle Clérambault fait reposer la construction du délirant érotomane ; il va même jusqu'à donner la référence aristotélicienne de cette notion⁷⁴. A la fin de la thèse Lacan discutera la question du postulat du point de vue de l'enjeu doctrinal qu'il soutient lui-même :

C'est le postulat qui crée la science, et la doctrine le fait. Ce qui fait la valeur de notre science, c'est la loi d'économie qu'elle s'impose dans les postulats qui la fondent. C'est sur ce plan que nous prétendons défendre notre thèse⁷⁵.

71. Cette hypothèse de lecture est envisagée par J. Garrabé, préface, *L'automatisme...*, *op. cit.*, « peut-être s'agissait-il même de déviationnisme puisque Lacan englobait les délires passionnels dans le cadre général de la paranoïa... », p. 22.

72. T., p. 24.

73. T., p. 72-73.

74. T., p. 72, note 56.

75. T., p. 308, note 1 pour la citation ; voir également T., p. 314 où se poursuit la discussion sur la notion de postulat.

Notons qu'il éprouvera la nécessité de faire remarquer l'usage distinct de ce terme selon qu'il s'agit de sa démarche (scientifique) ou de l'emploi qu'on (Clérambault) en fait dans l'analyse des délires⁷⁶. Mais dans les délires ainsi organisés (déduction à partir d'un postulat, etc.) Lacan souligne le polymorphisme auquel Clérambault lui-même doit bien se résoudre :

ce polymorphisme des délires oblige à les ranger de nouveau dans la grande unité constitutionnelle de la paranoïa⁷⁷...

Le coup de grâce vient comme un clou qu'il fallait finir d'enfoncer. Il fallait en effet revenir sur la classification du délire de revendication. Lacan ressort le dossier d'une « revendicatrice typique » :

Le certificat d'internement a été rédigé par l'expert psychiatre qui, du fait de l'intérêt qu'il a su provoquer autour de la conception du délire passionnel, peut être considéré comme le spécialiste de la question⁷⁸.

Telle est la circonlocution qui sert à Lacan pour ne pas nommer Clérambault. Il compte le nombre de mots du certificat pour persifler sur le style, alors qu'on sait que Clérambault était admiré pour l'extrême concision du sien⁷⁹ ; « dans une telle description à portée évidemment doctrinale⁸⁰ », il ne manque que deux choses... Mais essentielles évidemment pour la compréhension de la psychose, ce sont les points qui font sa « structure spécifique », alors que ce certificat ne nous fait grâce d'aucun des détails matériel du conflit..., puis cette note :

Nous épargnerons ce texte à nos lecteurs. Au reste, toutes les productions de son auteur, fût-ce les plus publiques, sont placées sous la sauvegarde d'une exclusivité à laquelle nous nous garderons d'attenter désormais⁸¹.

Avec cette note qui, bien que greffée sur un débat théorique, rappelle « la scène » de la façon la plus précise (et qu'à ce titre nous pouvons mettre en série avec celle qui évoquait l'annélide⁸²), la rupture est consommée, rendue effective.

76. T., p. 331, note 17.

77. T., p. 73.

78. T., p. 329

79. « Ce certificat ne comporte pas moins de 390 mots, nombre qui prend sa valeur de l'extrême densité du style. » T., p. 330.

80. T., p. 330.

81. T., p. 330, note 16.

82. Répétons-le, T., p. 297, note 58.

Cette note en même temps dit : « Suivez mon regard » à ceux qui peuvent comprendre, les Henri Ey et compagnie, les intimes, le public choisi des témoins. Quant au lecteur plus anonyme de la thèse, Lacan à ce point-là peut considérer l'avoir mis de son côté.

Si j'avais pris le parti de faire de la psychologie, j'aurais pu ici débiter : orgueil, dépit, rancune, soit dans l'ordre même de succession décrit par leur auteur (et qui, au reste avait été cité quasi tel quel dans l'article « Structure des psychoses paranoïaques » par Lacan), les différentes phases caractérisant l'érotomanie clérambaultienne⁸³, voilà ce qu'il serait arrivé de parcourir à un Lacan humilié, blessé, vengeur. Ce ne serait pas faux, la preuve en est largement faite à la lecture de ces notes que j'ai déjà désignées de coups bas. Mais là n'est pas l'essentiel. Une autre lecture me semble plus susceptible de rendre compte aussi bien du ton passionné des notes visant la scène que de la critique doctrinale portée à la théorisation clérambaultienne. Quelque chose s'est dévoilé à Lacan, peut-être seulement au moment de ce dernier coup de pied de l'âne, comme réinterprétation de la scène de colère du maître de cérémonie de l'Infirmerie spéciale : Gaëtan Gatian de Clérambault est un collectionneur jaloux⁸⁴. Qu'est-ce à dire ? Pour étayer cette thèse, il est nécessaire de brosser quelques traits choisis du magnifique Gaëtan, Henri, Alfred, Édouard, Léon, Marie (tels sont ses prénoms) Gatian de Clérambault.

Un coup d'œil d'aigle

En 1931, Lacan a trente ans, Clérambault qui en a cinquante-neuf (presque le double) est déjà un personnage de légende. L'Infirmerie spéciale où il officie est séparée du « Dépôt » par une simple porte, ce lieu carcéral « misérable et sombre réduit » voit défiler par an deux à

83. Cf. J. Lacan, « Structure... », *op. cit.*, p. 442 (13) ; T., p. 72, note 59 ; G. G. de Clérambault, O. P., p. 337 et suivantes.

84. Cf. sur cette question un article lumineux de Janine Germond, « *La règle du jeu et l'objet a* », dans *stécriture*, n° 3, avril 1984, bulletin de l'association Après, interdit ; J. Germond étudie et développe une référence de Lacan, en 1958 et en 1961, sur « la passion pour l'objet, du collectionneur » à un point d'émergence du concept d'objet a. Elle présente l'exemple clinique d'un collectionneur plaçant son visiteur devant une fascinante vitrine en le priant de ne pas regarder.

trois mille malades⁸⁵. C'est dire qu'il s'y opère un travail d'observation et de diagnostic rapides pour lesquels le maître a acquis une réputation telle qu'avoir été son interne est devenu un caractère discriminant pour la carrière des jeunes psychiatres de l'entre-deux-guerres⁸⁶.

Une mort voyante

Il aimait à s'entourer de mystère et la spectaculaire mise en scène de son suicide le 17 novembre 1934, allait en rajouter. Le fauteuil calé face au miroir, Clérambault presque aveugle (à la suite d'une double cataracte), souffrant d'arthrite, se tire un coup de revolver dans la bouche. La veille, la salle de conférence de sa première leçon clinique était presque vide, on avait oublié de poser les affiches à la Faculté annonçant la reprise des cours⁸⁷. Ce suicide fait « partie de la ligne de vie qu'il s'était tracée » constate avec justesse Elizabeth Renard⁸⁸ ; « il ne s'est pas raté, ça ne m'étonne pas... Cela ressemble à la phrase de Néron : Quel artiste je suis⁸⁹... », aura dit Lacan. Tout ce que l'on peut dire aujourd'hui de la vie et de l'œuvre de Clérambault comporte cet acte, doit tenir compte de sa logique. *A fortiori* cette phrase sur laquelle tous les commentateurs restent pantois et qui clôt le curieux texte autobiographique, publié après sa mort, « Souvenirs d'un médecin opéré de la cataracte⁹⁰ » :

85. Cf. P. Guiraud dans sa préface à l'O.P., p. VI, VII, IX ; S. Tisseron, *album photographique, op. cit.*, p. 8 ; H. Ey, *op. cit.*, p. 199 ; J. Garrabé, *préface, op. cit.*, p. 12 et 13 ; pour ne citer que quelques références parmi ceux qui font soit un historique, soit un commentaire au sujet de ce lieu avec lequel Clérambault semble avoir fait corps, car tous les auteurs en tiennent, à juste titre le plus grand compte.

86. Indiqué par J. Garrabé, *préface, op. cit.*, p. 14 ; Y. Edet, *Passion..., postface, op. cit.*, p. 124.

87. E. Renard, *Le docteur..., op. cit.*, p. 78.

88. *Ibid.*, p. 74.

89. É. Roudinesco, *La bataille..., op. cit.*, p. 123. Cette phrase, si elle n'avait comporté que sa première partie, aurait pu être celle d'un hommage, mais à la citer jusqu'au bout, on s'aperçoit qu'elle n'est guère élogieuse.

90. G. G. de Clérambault, *Souvenirs d'un médecin opéré de la cataracte*, publié sous forme de plaquette par les éditions Hippocrate, Paris, 1935 ; O. P., sous l'en-tête *in memoriam* qui en fait une sorte de tombeau littéraire, p. 821 ; extraits dans Yolande Papetti, Bernard de Fréminville, Françoise Valier, Serge Tisseron, *La passion des étoffes chez un neuropsychiatre*, Paris, Solin, 1981 ; républié, *op. cit.*, Ces multiples publications me semblent témoigner de l'aspect particulièrement fascinant de ce texte.

Nous tenons nos yeux à la disposition de tout confrère qui voudrait les examiner⁹¹.

Yeux opérés de la cataracte ou yeux d'artiste ?

De sa mort « artiste » témoigne encore la pierre tombale d'Islam qu'il s'était fait graver au Maroc et qui a trouvé sa place sur sa tombe en 1989 seulement après un long séjour dans les sous-sols du musée de l'Homme.

... souvenez-vous de l'assaut de la mort⁹²...

Une passion de notoriété publique

Il est plus étonnant toutefois de constater (faisons-en cas), que la légende continue tout autant à se développer dans le temps même où des travaux biographiques sérieux et précis mettent au jour documents et réflexions argumentées. Particulièrement l'ouvrage collectif de 1981 a donné lieu à invention d'interprétations des plus fantaisistes⁹³ alors que les recherches de Serge Tisseron avaient abouti à l'exhumation de l'œuvre ethnographique en 1981, puis à la restauration, l'exposition et la publication des photographies en 1990⁹⁴. On sait que Clérambault fit un cours aux Beaux-Arts sur le drapé méditerranéen, « le rendu exact du pli⁹⁵ », de 1923 à 1926, drainant à l'École une grande affluence (les appariteurs devaient prévenir qu'ils fermaient les portes⁹⁶), tous les frais étant à sa charge, sans subvention⁹⁷, des conférences à la société d'ethnographie, où il utilisa pour ses démonstrations des maquettes en bois, des figurines articulées de trente centimètres qu'il avait habillées lui-même avec des drapés différents⁹⁸. Il est patent que sa passion du voile

91. *Souvenirs...*, *op. cit.*, p. 49 ; O. P., p. 838.

92. *La passion des étoffes*, *op. cit.*, p. 107 avec la première publication de la photographie de la stèle qui se trouvait alors au musée de l'Homme ; cf. également S. Tisseron, *album...*, *op. cit.*, p. 61-62.

93. Cf. S. Tisseron, préface à E. Renard, *op. cit.*, p. 13 à 17.

94. Et les découvertes continuent, huit cartons de recherches sur le drapé, correspondances, coupures d'article, notes, clichés négatifs, carnets d'adresse, conférence, cours dactylographiés à l'École des Beaux-Arts, dessins de sa main... S. Tisseron, *ibid.* p. 19-20.

95. Lettre au directeur des Beaux-Arts, dans E. Renard, *Le docteur...*, *op. cit.*, p. 91.

96. G. G. de Clérambault le rappelle dans la lettre au directeur, p. 91 et E. Renard, *ibid.* p. 90.

97. *Ibid.*, p. 91 et 92.

98. *Ibid.*, notamment p. 89 et 90 ; également deux textes initialement publiés dans le bulletin de la société d'ethnographie de Paris (et que l'on ne trouve

n'était pas totalement tenue secrète. Son cours fut suspendu en 1926, E. Renard publie dans sa thèse quelques extraits de la lettre qu'alors Clérambault écrivit au directeur : il se refuse à l'idée que son cours soit fait dans un autre lieu,

Tant que ma doctrine est inédite, j'ai intérêt à la tenir dissimulée, et je faisais un sacrifice en m'exposant, pour le seul profit des élèves, à me voir déposséder par quelque imitateur, de tout ou partie de mes idées. D'autre part, jusqu'à ce que mes livres et articles concernant le drapé aient paru, j'ai intérêt à consacrer exclusivement au soin de leur préparation le peu de loisir que me laissent mes travaux scientifiques⁹⁹.

Or, en avril 1931, il publie un article dans le Bulletin de la Société d'ethnographie de Paris « Recherches technologiques sur le drapé » où il étudie, commente « un équivalent non décrit de la Fibule : Noyau Inclus Ligaturé¹⁰⁰ », « moyen de coaptation des étoffes... qu'on pourrait appeler nodule ligaturé, nodule inclus, ou inclusion ligaturée, ou faux bouton...¹⁰¹ ». Ce dispositif, jamais signalé avant Clérambault, « reconnaissable sur des photographies banales... doit prendre place dans la liste des trouvailles de l'esprit humain¹⁰² ». Ce « reconnaissable sur des photographies banales » attire l'attention car les photographies du Maroc dont le nombre a fait l'objet de légendes n'ont jamais été présentées en public par Clérambault. Chez un voisin de Clérambault, Serge Tisseron dit qu'a été retrouvé un album de cartes postales, lui ayant appartenu (type de la photographie banale¹⁰³). Mais les séries (les photographies étaient organisées en séquences, voire en scénarios), où l'on peut repérer en effet parfois comme la démonstration de telle sorte de dispositif de « faux bouton » en train d'être confectionné, sont restées cependant d'usage strictement privé même si leur existence pouvait être connue de quelques intimes. La deuxième partie de l'article qui pré-

évidemment pas dans les O.P.) dont de larges extraits sont republiés dans *La passion des étoffes...*, *op. cit.*, p. 49 à 57 ; la date de publication, 15 avril 1931, trois jours avant l'attentat de Marguerite Anzieu contre Huguette ex-Duflos (18 avril 1931, qui est une date centrale pour la thèse de Lacan) est une date vive pour Lacan aussi bien que pour Clérambault ; le premier de ces articles est une *Classification des costumes drapés* écrite dans le plus pur style scientifique clérambaltien (une gageure !).

99. E. Renard, *Le docteur...*, *op. cit.*, p. 92.

100. *La passion des étoffes...*, *op. cit.*, p. 52.

101. *Ibid.*, p. 54-55.

102. *Ibid.*.

103. S. Tisseron, préface à E. Renard, *op. cit.*, p. 18 et 19.

sente « L'Ourlet Festonné dans la Draperie Grecque¹⁰⁴ » n'est pas moins intéressante et là encore l'insistance de l'auteur en conclusion porte sur sa priorité de présentateur.

Pour la première fois depuis l'Antiquité, une figuration du peplos était intégralement exacte et rendait son effet complet¹⁰⁵.

Une esthétique de la présentation

Ce sont exactement les mêmes traits que souligne, chez le maître de l'Infirmierie spéciale, son élève Léon Michaux quand il écrit :

Il ne consent pas à ce que ses malades aient été vus par un interne avant son premier abord ; il « les veut vierges ». Il guette leur entrée dans la salle de consultation. Il saisit comme au vol telles attitudes, comme telles affectations. « Recherche de la distinction », articule-t-il à mi-voix devant une démarche compassée, des propos choisis et minaudés. « D'autres fois, il cède à la tentation de manifester son érudition face à un malade originaire des Colonies et vêtu de façon traditionnelle. Alors démontrant le passage de la chlamyde à la toge, puis au burnous des Arabes, il évoque les lois du drapé. » Enfin, il n'hésite jamais à recourir à la provocation pour faire surgir le symptôme¹⁰⁶.

La virginité exigée de l'objet de son observation manifeste une même préoccupation de « première fois » du maître découvreur ; la saisie fulgurante de l'image caractéristique est celle du regard exercé du photographe. La passion érudite du drapé n'est pas reléguée ailleurs, le sens aigu de l'esthétique à l'œuvre est de la même qualité dans l'exercice du présentateur de malade que dans celui de présentateur d'étoffes, la même élégance d'un critique spécialisé :

Coquetterie rendue manifeste non seulement par ses multiples rubans, mais encore par les retouches qu'elle a fait subir à la robe réglementaire : fronces serrées sur le devant et les côtés, à dispositions divergentes et rayonnantes, avec nœuds de tarlatane au centre des rayonnements¹⁰⁷.

104. *La passion des étoffes...*, *op. cit.*, p. 55.

105. *Ibid.*, p. 57.

106. Cité par S. Tisseron, *album, op. cit.*, p. 8-9.

107. O. P., p. 352 ; voir un heureux commentaire de cette même citation par R. Dadoun, posant la question : « S'agit-il d'une présentation de malade ou d'un défilé *up-to-date* ? » R. Dadoun, *op. cit.*, p. 65.

Un fétichisme spécifiquement féminin

Aussi n'a-t-on pas à s'étonner dans la « capture diagnostique¹⁰⁸ » de la « Passion érotique des étoffes chez la femme¹⁰⁹ » de lire des passages flamboyants qui font de ce texte un petit morceau de bravoure :

Nous aimons à promener la main sur la fourrure ; nous voudrions que la soie glissât d'elle-même le long du dos de notre main. La fourrure appelle une caresse active sur son modelé ; la soie caresse avec suavité uniforme un épiderme qui se sent surtout devenir passif ; puis elle révèle pour ainsi dire un nervosisme dans ses brisures et dans ses cris¹¹⁰.

L'homme fétichiste recherche dans la « matière vestimentaire la mollesse surtout » tandis que les femmes qui aiment le cri et le cassant de l'étoffe de soie recherchent la raideur... « élément par nous jusqu'ici mal isolé¹¹¹ ? ». S'agit-il de fétichisme féminin ? Les fétichistes « classiques » à l'aune desquels Clérambault va discuter ces cas sont des observations de Krafft Ebing. Cependant, il va de soi que « pour désigner cette recherche spéciale d'un contact doué d'une vertu aphrodisiaque » Clérambault doit inventer les mots aptes à remplir une lacune du vocabulaire actuel ; ainsi propose-t-il : hyphéphilie, aptophilie érotique¹¹². A une société médicale où on lui fit un jour la remarque que tel mot employé dans une publication n'était pas dans le Littré : « Qu'à cela ne tienne, le Littré ! je le prolonge¹¹³. » aurait-il dit... Il s'agit de différencier avec une exacte précision ce « dilettantisme du contact¹¹⁴ » de la texture du fétichisme (mâle), le « fétichisme vrai » qui « reste un hommage au sexe adverse¹¹⁵ » alors que les trois femmes observées « se masturbent avec la soie, sans plus de rêverie qu'un gourmet solitaire savourant un vin délicat¹¹⁶ ». La dominante est ici tactile...

... certaines qualités généralement demandées au fétiche ne sont pas demandées à l'étoffe ; ainsi d'avoir été portée, d'offrir une forme vesti-

108. Terme choisi par Y. Edel dans sa préface à *Passion érotique des étoffes chez la femme*, rééd., *op. cit.*, p. 10.

109. *Passion...*, *op. cit.*, O. P., p. 683 à 720.

110. *Passion...*, *op. cit.*, p. 91 ; O. P., p. 713.

111. *Passion...*, *op. cit.*, p. 110-111 ; O. P., p. 719.

112. Hyphéphilie de υφη étoffe ; aptophilie de απτω je touche ; *Passion...*, *op. cit.*, p. 63 ; O. P., p. 700.

113. E. Renard, *Le docteur...*, *op. cit.*, p. 99.

114. *Passion...*, *op. cit.*, p. 61 ; O. P., p. 700.

115. *Passion...*, *op. cit.*, p. 58 ; O. P., p. 698.

116. *Passion...*, *op. cit.*, p. 59 ; O. P., p. 699.

mentaire ou une odeur physiologique ; ces marques d'usage lui ôteraient bien plutôt de sa valeur, car, parmi les qualités intrinsèques de l'étoffe l'uniforme fraîcheur due à la nouveauté semble être spécialement appréciée (du moins dans la soie) et des marques de froissement la déprécieraient. Que dans cette nouveauté figure un symbole de virginité nous ne le croyons pas¹¹⁷.

Cette dernière remarque est étonnamment formulée comme une dénégation. Mais quelle minutie dans l'étude comparative ! Ces « cas d'apto-pholie féminine » finissent par être classés, comme étant intermédiaires entre le fétichisme masculin complet et le fétichisme asexualisé où l'objet excitant répond à la désignation d'un simple talisman, soit

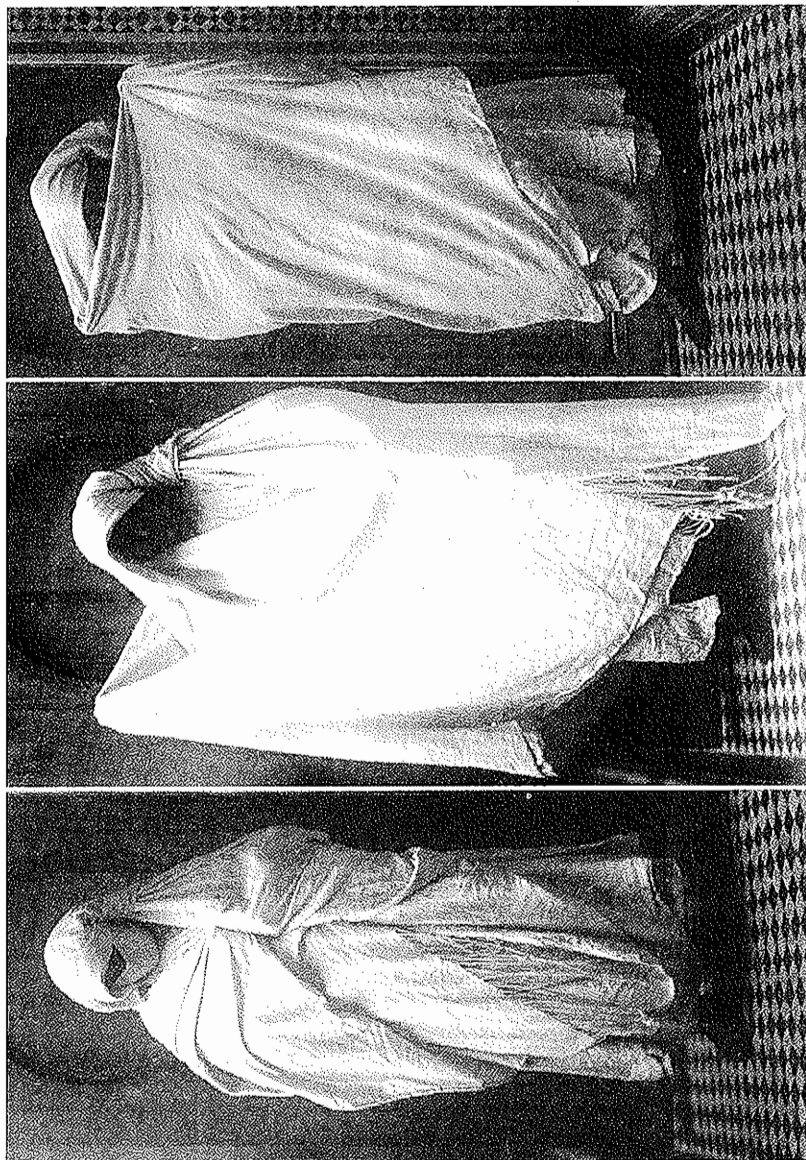
... un, objet qui tient son pouvoir d'une incantation étrangère et contingente, garde ainsi une force empruntée et, loin d'être aimé pour lui-même, oriente vers un deuxième objet¹¹⁸.

A quels objets Clérambault donnait-il valeur de talisman ? Dans le contexte de cette définition du talisman et plus encore de ce qu'en dit le dictionnaire (objet, image préparés rituellement pour leur conférer une action magique ou protectrice), plusieurs évocations se présentent. Je retiendrai seulement celle, dans sa petite villa de Montrouge, du « Dieu mystérieux, qui s'avancait à travers le feuillage dans le souple frémissement de son rouge peplum... Clérambault, ce représentant atardé d'un culte oublié¹¹⁹... » ; dans son emphatique dévotion, Elizabeth Renard laisse imaginer à son lecteur quelque scénario érotique digne du *Balcon* de Genet, mis en scène à l'instar des photographies et comme ces dernières tenu secret. Mais quel secret ?

117. *Passion...*, *op. cit.*, p. 60-61 ; O. P., p. 699.

118. *Passion...*, *op. cit.*, p. 92 ; O. P., p. 713.

119. E. Renard, *Le docteur...*, *op. cit.*, p. 56.



Gaétan Gatian de Clérambault, psychiatre et photographe,
Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 1990

Une collection de photographies

Les séries plutôt répétitives de photographies de drapés lourds et blancs comme des linceuls ne s'offrent pas à l'imagination d'un dévoilement. Et pourtant, ces voiles empesés servent parfois à contenir près du corps, dans un espace énigmatiquement habillé, un objet, amphore ou enfant, dont la forme va ensuite rester comme une « boursouflure délirante¹²⁰ » dans l'architecture mystérieuse d'un pli quand l'image, peut-être, ne contiendra plus à cet endroit que du vide. Les regards retranchés derrière une fente noire ont une troublante présence au point qu'on peut se demander s'ils ne sont pas le sujet même de la photographie. Je souscris à la remarque qu'à ce sujet écrit Roger Dadoun :

Dans la mince lucarne obscure du regard dérobé, la photo désigne une « profondeur » ; mais comme il ne s'agit ici que de surfaces, d'enrobements, cette « profondeur » ne se révèle être que dérobadé, néant ; peut-être n'y a-t-il rien d'autre à voir sur la photo ; peut-être la photo donnerait-elle *tout* à voir – et telle serait la raison de son inquiétante familiarité¹²¹.

J'y ajouterai volontiers une autre notation sur les surfaces, empruntée à Philippe Pignarre :

Les surfaces s'expliquent en elles-mêmes. Ce qu'elles montrent à voir suffit. Il n'y a pas d'au-delà du pli¹²².

Cependant il se trouve que cette dernière phrase, dans le contexte où elle vient, n'est pas dite à propos des photographies, ni non plus à propos du drapé. Il s'agit pour P. Pignarre d'une discussion sur l'organicisme de la théorie de l'Automatisme Mental de Clérambault (ce dernier ayant fait valoir son usage au sens figuré des termes de basal et de nucléaire). Le terme qu'il propose joliment est celui de « trompe l'œil » et il cite cette phrase exemplaire :

Ces métaphores qui se superposent si exactement aux faits psychiques pourraient bien être l'exact énoncé des faits psychiques¹²³.

L'étanchéité des différents exercices n'est qu'apparente. Leur cloisonnement ne peut procéder que d'un artifice. L'aliéniste est un photo-

120. Cf. S. Tisseron, *album, op. cit.*, p. 34.

121. R. Dadoun, *op. cit.*, p. 75-76.

122. P. Pignarre, postface dans E. Renard, *op. cit.*, p. 193.

123. *Ibid.*, p. 191 et 192. O. P., p. 571.

graphe, le spécialiste du drapé est un scientifique, le présentateur de malade a le talent de la mise en scène, le regard est toujours celui d'un esthète raffiné ; et aucune de ces qualités n'échappe aux contemporains, Henri Ey témoigne de son admiration :

dans ses exercices de style de grand clinicien, de grand « manœuvrier », de grand « drapeur » de celui que, le présentant, il montrait dans ses traits, dans sa morphologie clinique¹²⁴.

« Le coup d'œil d'aigle » pour saisir le tableau clinique, les fameux certificats « qui photographiaient la chose psychiatrique¹²⁵ » sont sous la plume d'Henri Ey les termes d'un hommage au génie de Clérambault. Cette comparaison des certificats à des instantanés photographiques précède largement la publication des photographies du Maroc. Paul Guiraud emploie le même « véritables photographies des sujets observés¹²⁶ » dès la première page de sa préface à l'Œuvre. L'évocation de clichés instantanés à propos de la clinique de Clérambault, à force d'être répétée en est presque devenue triviale. Il me semble devoir davantage insister sur un fait qui a été moins remarqué.

Une passion de la classification

Ce génie de l'observation, dans tous les sens (y compris psychiatrique) du terme, est au service d'une mise en évidence des mécanismes caractéristiques de l'espèce observée, c'est-à-dire d'une mise à découvert de la structure, et disons-le, d'une passion de la classification.

Quelques citations pour argumenter cette thèse, toutes centrées sur une invention revendiquée comme telle : les délires passionnels.

C'était la première fois, à ma connaissance, que le Mécanisme Passionnel était donné comme le générateur commun de psychoses diverses, que l'épithète de Passionnel apparaissait comme terme classificateur, et que les trois délires susdits étaient groupés¹²⁷.

Les trois délires sont érotomanie, revendication, jalousie. Pour Clérambault, il n'y a aucun doute sur le fait que les érotomanes, par exem-

124. H. Ey, *op. cit.*, p. 200.

125. *Ibid.*, p. 199-200.

126. O. P., p. V ; il s'agit pour Guiraud, dans cette comparaison, de faire valoir l'objectivité scientifique, les « reflets indéformés » que sont censées être des photographies ; évidemment une telle conception de la photographie méconnaît que derrière « l'objectif », il y a le regard du photographe.

127. O. P., p. 425.

ple, développement des conceptions systématiques, encore faut-il pouvoir les repérer, malgré la « réticence » qui fait justement partie du tableau :

Les conceptions de l'Érotomane se développent systématiquement et il convient de leur appliquer un mode d'enquête systématique, moyennant quoi on obtiendra des réactions systématiques. Ainsi le médecin organisera un scénario où le deuxième rôle sera inconsciemment passif, et dont toutes les phases seront prévues. Grâce au nombre de cas qui ont passé à l'Infirmerie spéciale, j'espère pouvoir donner un jour ce questionnaire et ce scénario¹²⁸.

Surtout, comme critérium de classement discriminer les caractères incertains, instables, accessoires des éléments fondamentaux, générateurs :

Le Platonisme... ne peut être qu'accessoire... Le Postulat est Générateur des raisonnements, des chimères, des actes qui en dérivent, et de l'évolution ultérieure ; c'est donc à lui de fournir le qualificatif de tout l'ensemble et de nous indiquer où le classer¹²⁹.

Faire apparaître les éléments d'une structure (tout particulièrement l'élément « Espoir » très difficile à mettre en évidence), relève d'une stratégie :

En interrogeant de tels malades, il ne suffit pas de les questionner, il faut encore les *actionner*. Il faut, en particulier, penser à faire jouer l'élément Espoir du syndrome érotomaniaque. Faute de cette manœuvre, nombre d'érotomanes restent classées parmi les persécutées-persécutrices, alors qu'elles devraient être classées parmi les persécutrices amoureuses¹³⁰.

La recommandation de manœuvrer de tels malades (délires passionnels) est répétée de multiple façon, pour cela « les émouvoir¹³¹ », ou bien « les agiter. Il peut même être bon parfois de les irriter¹³² ».

Et quand il s'agit de distinguer le délire érotomaniaque (syndrome passionnel) du délire interprétatif (qui a pour base le caractère paranoïaque), Clérambault consacre de nombreuses lignes à des distinctions subtiles à propos desquelles le terme d'analyse structurale que nous

128. O. P., p. 331.

129. O. P., p. 334.

130. O. P., p. 338.

131. O. P., p. 369.

132. O. P., p. 410.

avons trouvé sous la plume de Lacan lorsqu'il lui rendra son hommage tardif ne me semble pas mal employé. Clérambault décrit une structure en empruntant ses qualificatifs aux mathématiques. Il l'étudie en faisant varier méthodiquement un élément qui s'avère dès lors fondamental ou secondaire selon la façon dont sa variation aura affecté la structure. Pour l'interprétatif, le développement des conceptions délirantes est circulaire (en réseau), et pour le passionnel, le développement se fonde sur un postulat primaire, fondamental, générateur (en secteur – dont l'angle d'ouverture ne change pas). Ainsi, Clérambault pousse-t-il la méthode jusqu'à énoncer :

Supprimez du délire d'un interprétatif telle conception qui vous semble la plus importante, supprimez-en même un grand nombre, nous aurez percé un réseau, vous n'aurez pas rompu les chaînes... Supprimez au contraire, dans le délire du passionnel cette seule idée que j'ai appelée le postulat, tout le délire tombe¹³³.

Sont remis ici en jeu exactement les mêmes critères de discrimination de deux structures que ceux qui séparent l'annélide du vertébré (où il s'agissait du rapport du phénomène élémentaire au délire). Le ver de terre coupé en deux donne deux vers, égaux et complets... *a fortiori* l'ensemble amputé se régénère-t-il et, plus encore, une capacité morphogénétique de multiplication est-elle repérable avec certaines plantes « mais avec le corps de l'homme, aux organes plus intégrés... cessent les reliquats de ce végétatif¹³⁴... ». La comparaison n'est pas reprise ici comme telle par Clérambault (et du reste – faut-il le répéter – elle n'était apparue que dans son enseignement verbal) mais la préoccupation est la même.

Nous revoici au point où j'avais annoncé ce qui, à ce propos, se dévoile à Lacan de son maître Clérambault, un collectionneur jaloux.

Yves Edel, écrit lui aussi que G. G. de Clérambault

explorait avec la minutie d'un collectionneur d'espèces rares les phénomènes élémentaires des psychoses et les autres mécanismes psychiques de ce que l'on appelait les dégénérescences et l'aliénation mentale¹³⁵.

133. O. P., p. 343.

134. François Dagognet, *Le corps multiple et un*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 1992, p. 92.

135. Y. Edel, postface, dans *Passion...*, *op. cit.*, p. 117.

Il souligne également que Clérambault avait été un fondateur de la Société clinique de médecine mentale qui était

un groupement médical, d'ordre exclusivement clinique, ayant pour objet la présentation des malades « rares », l'examen des pièces anatomiques, la description d'appareils ou d'instruments nouveaux et l'exposé des méthodes relatives à l'étude de la pathologie mentale¹³⁶.

Qu'il collecte et étudie les drapés, les photographies de costumes ou les essences morbides, Clérambault se voue avec une aussi géniale passion à l'invention scientifique d'une méthode de classification : chaque nouvelle pièce d'une série doit pouvoir y prendre place et si une pièce s'avère hors série, il peut donner la pleine mesure de son originalité en ouvrant pour la répertorier, sur mesures¹³⁷, un casier inédit.

Une clinique « spéciale »

On comprend que ce maître, « c'était un Seigneur¹³⁸ », ait tant aimé l'Infirmierie spéciale, comme en témoigne Paul Guiraud dans sa préface à *l'Œuvre*, y ajoutant avec admiration que dans ce milieu si varié, si neuf, unique au monde, il a pu émerveiller l'étudiant, faire surgir des vocations.

Pendant des dizaines d'années voir défiler au rythme d'une quinzaine par jour tous les psychopathes sur qui l'intensité de la vie parisienne a vite fait d'attirer l'attention de la police, profiter des renseignements des dossiers de la préfecture, observer le malade frais non déformé par l'hôpital ou l'investigation des autres, quel riche matériel mais seulement pour un savant capable d'en profiter¹³⁹.

Ce poste privilégié d'observation est aussi un lieu de décision rapide, le tout venant qui échoue là le temps d'une garde à vue obtenant un certificat médico légal où son destin se scelle, la plupart du temps par un placement à l'asile. La collection des treize mille certificats de Clé-

136. Y. Edcl, postface, dans *Passion...*, *op. cit.*, p. 122-123.

137. O. P., préface, p. IX, cette belle expression de « certificats sur mesures » a fait fortune, à rapprocher de celles qu'on trouvera en 1966 sous la plume de Lacan dans la reconnaissance de dette de ses « antécédents » : « ses prises du texte subjectif », ou « enveloppe formelle du symptôme », *Écrits*, p. 65 et 66.

138. O. P., préface, p. VI.

139. *Ibid.*

rambault est considérée par Guiraud comme « presque... une école littéraire ». Il fait l'éloge de

Imperatoria brevitatis, le laconisme du chef. Un certificat est une énumération et une classification de symptômes ; les sujets et les verbes n'y figurent que comme explétifs alourdissants. Il les élaguait sans pitié, mais de quelle richesse de substantifs il usait, épousant sans lacune et sans défaut la personnalité du malade ; il ne reculait pas devant le néologisme qui était toujours de filiation authentique¹⁴⁰.

La particularité de cette clinique de l'Infirmierie spéciale n'est pas seulement d'offrir au chercheur les phénomènes *in statu nascendi*, c'est aussi d'avoir à les fixer dans l'instant. Il s'ensuit quelques conséquences repérables. Le souci de Clérambault est plus diagnostique que pronostique, la préoccupation thérapeutique semble quasi absente de sa clinique¹⁴¹, les critères évolutifs ne sont pas non plus tellement pris en compte.

Les leçons cliniques et la présentation de malade offrent au metteur en scène et au scénariste le public dont il a besoin pour déployer son art. Quelque chose, certes, est montré et sans doute qui n'avait jamais été vu ainsi auparavant, mais il s'agit de ne pas chercher à y voir autre chose ou à le voir autrement que ce n'est présenté, emballé, drapé. Telle est la règle. Il s'agit d'admirer sans y toucher sous peine de commettre un impardonnable attentat. C'est là ce qui se dévoile à Lacan mais tout à la fin de sa thèse et après qu'il eût fait l'expérience d'y toucher, de n'avoir pas joué le jeu de cette règle.

Différencier l'annélide du vertébré était, pour Clérambault, l'exercice en même temps de sa passion et de son génie au point qu'il en ait fait un but en soi, là, porte l'exclusivité. Si le résultat, l'épinglage des espèces, peut et doit être montré grâce à une mise en scène appropriée, en revanche, le repérage de la structure lui appartient comme étant, en amont, le laboratoire privé d'une jouissance intime. De par sa référence

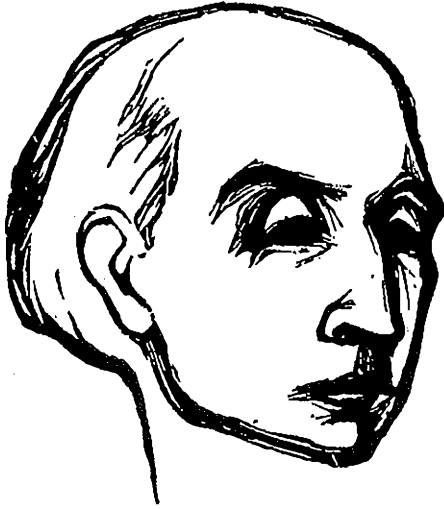
140. O. P., préface, p. IX.

141. Une exception qui vient confirmer cette remarque : un article original de 1929, « Du tissage comme mode de travail pour les malades », mais où il s'agit de préconiser plus un moyen de distraction et de travail qu'une thérapeutique ; il conclut : « La nature de notre service ne se prêtant pas à des essais, nous serions curieux de voir nos confrères instituer dans leur service des expériences et publier leurs compte-rendus (que nous les prions de nous envoyer). Nous nous tenons à leur disposition pour leur fournir des directives quant aux moyens d'exécution. » O. P., p. 819-820.

naïve à l'annélide et au vertébré, croyant alors pouvoir se saisir d'une méthode, Lacan, dans « Structure des psychoses paranoïaques » a surpris le maître dans cet exercice privé, personnel, intime du classement qui ne pouvait être transmis... sans « attenter à... la sauvegarde d'une exclusivité », déchiffre-t-il ici, réinterprétant la scène après avoir lui-même accompli le parcours de sa thèse. Sans doute la naïveté n'était-elle pas totale, comme l'indique la note d'hommage provocatrice¹⁴². Savait-il pour autant qu'il exerçait une telle violence, dont la violence de la colère en retour donne une petite idée ? L'objet que Lacan a touché a perdu pour le maître sa valeur, le geste par lequel Clérambault lui envoie au visage « des exemplaires dédicacés de ses œuvres » signifierait : « Tiens donc violeur d'images, voilà où je te mets l'objet de ta convoitise ! » N'y aurait-il pas là ce que Lacan, beaucoup plus tard, désignera comme étant un fait... de structure ? Le confirme le fait que le même geste, mais pacifié cette fois, est réitéré par Clérambault quinze jours avant son suicide, il offre à ses élèves des tirés à part de ses œuvres, dédicacés, émouvants cadeaux testamentaires¹⁴³. Présent à cette séance, Lacan fit-il alors également partie de ces destinataires ?

142. Plus précisément « attenter à... La sauvegarde d'une exclusivité » (T., p. 330, note 16) est une lecture qui donne son éclairage après coup à cette note de fausse (?) précaution imprudemment (?) risquée dans « Structure... » (p. 440 (10), note 6) ; cette colère aurait été une réponse obligée, quasi mécaniquement provoquée par la « manœuvre » de Lacan.

143. Cet événement est rapporté par J. Garrabé dans sa préface à *L'automatisme mental*, *op. cit.*, p. 23, le fait est cité également par J. Fréchet, qui indique dans une note : « ce texte a sa place ici, conformément à l'indication du maître. Il était le huitième et dernier dans l'enveloppe contenant les tirages à part des *Psychoses passionnelles*, que le maître remit avant de mourir à chacun de ses élèves. » O. P., p 444.



Cambaroque

Portrait de Joë Bousquet – gravure sur bois

Apostille

La lettre au corps

A propos de Joë Bousquet

Entretien Francine Beddock – Alain Freixe¹

JOË BOUSQUET est né le 19 mars 1897 à Narbonne. Son « adolescence de dingos » où se mêlent l'attrait des femmes, des drogues, de la violence, le mène à devancer l'appel en 1916. Engagé dans un corps d'attaque, il recevra tous les honneurs militaires avant d'être blessé le 27 mai 1918 à Vailly. Paralysé à vie, il acceptera, dans les premiers temps, quelques sorties : raids en voiture avec son ami James Ducellier, vacances à la campagne à Villalier avant de s'enfermer définitivement dans sa chambre éclairée des plus belles toiles surréalistes : Ernst, Dalí, Magritte... Il mourra en 1950 dans la nuit du 27 au 28 septembre. Son œuvre est immense, diverse, inclassable².

Francine Beddock – *La fin de la Première Guerre mondiale et le début de la Seconde inscrivent dans l'histoire aussi bien corporelle que psychique de Joë Bousquet, un mouvement de naissance et de mort...*

1. Au moment où la *Revue du Littoral* retrouvait l'article « Aimée par Joë Bousquet » dans *14, rue du Dragon* (cf. *Revue du Littoral* n° 33, nov. 1991, p. 129 à 149), Alain Freixe venait de réunir textes et documents pour consacrer un numéro spécial de *La Sape* à Joë Bousquet : *La Sape*, n°s 25-26, « Spécial Joë Bousquet », Résidence de la forêt, 10, allée de la Quintinie, app. 1. 1012, 91230 Montgeron.

2. Elle est publiée pour l'essentiel chez Albin Michel (Œuvres romanesques complètes, IV tomes ; le *Cahier noir*), chez Gallimard (*Traduit du silence, Mystique, le Méditant par bonté, la Connaissance du soir...*), chez Rougerie (*Langage entier, Notes d'inconnaissance...*), chez Verdier (*Papillon de neige, D'un regard l'autre*). A ce jour, une partie de sa correspondance est publiée chez Gallimard (*Lettres à Marthe, Lettres à Poisson d'or, Correspondance*), chez Albin Michel (*Lettres à Ginette, Lettres à J. et S. Mitsler*), chez Verdier (*Lettres à Fanny*).

Alain Freixe – Vous avez raison de souligner que le temps où la vie et l'œuvre de Joë Bousquet vont trouver à se rythmer est le temps chiffré des deux guerres mondiales. Il fallut deux guerres, des ruisseaux de sang, des sables de souffrance, mais aussi des rives aux amitiés fidèles – outre le « groupe » de Carcassonne : Nelli, Alquié, Sire..., tout ce que ces années comptèrent de plus grand : Valéry, Gide, les surréalistes : Eluard, Breton, Aragon, Ernst, Magritte, Bellmer... – et quelques hauts ciels où rayonna l'amour : Ginette, Fanny, Poisson d'or, enfin, une écriture en crue, mêlant styles et genres, inclassable, pour faire du veilleur immobile de Carcassonne un homme « debout sur les heures ».

F. B. – *Comment la blessure de Joë Bousquet qui le conduisit à une interrogation saisissante sur sa naissance – naissance blessée – serait-elle pour lui la métaphore d'un champ de bataille ? d'une scène primitive déchirante ?*

A. F. – Imaginez, sous l'orage de fer qui étoilait les vallons autour de Vailly ce 27 mai 1918, un jeune officier de 21 ans, alourdi de décorations – déjà un héros – se jetant à la tête de ses hommes dans l'impossible mission de tenir tête, coûte que coûte, à l'avance de soldats allemands « quarante fois plus nombreux ». Imaginez-le « debout », comprenant finalement que « c'était fini ». Il n'attendit pas longtemps. Une balle le foudroya. Il s'abattit : poumons traversés, corps vertébral atteint, jambes paralysées. La vieille au fichu noir qui traînait dans les vignes de son enfance, vers qui sa jeunesse « folle », « dévoyée », « perdue », son « adolescence de dingo », de « voyou » agitait les bras, à laquelle il avait comme donné rendez-vous en s'engageant volontairement dans un corps d'attaque dès 1916 parce qu'il ne trouvait aucune « autre issue à une situation morale qui [lui] semblait chaque jour plus étouffante », venait enfin de le trouver. Tout se passe comme si ayant à interpréter cela même qui faisait que la mort lui était apparue comme la seule possibilité de son existence – Rappelons sa naissance à l'imparfait quand la fée paternelle s'écria : « Quel dommage c'était un garçon ! », la typhoïde qui faillit l'emporter à l'âge de 2 ans... – Joë Bousquet ait choisi de le faire en acte, dans un face à face irrémédiable. Alors les obus, les balles qui frappèrent durant son engagement tout à côté de lui peuvent être envisagés comme autant de réponses de la mort puisque, finalement c'est à elle qu'il s'adresse, c'est un dialogue avec elle qu'il entend soutenir. Son ultime adresse le jettera en son royaume, mais vivant, ce qui était une façon de le manquer. Ce qui l'abattait, le faisait triompher. Oxymore qui, au-delà de la rhétorique, est la contra-

diction incarnée : « La vie m'avait été retirée, il ne restait de moi que son amour pour elle. » La mort n'avait trouvé qu'un corps à emporter. Celui qui « habitait sa faim » ne pouvait être atteint. Dès lors, c'était comme s'il venait de blesser la mort même. Désormais Joë Bousquet avait la mort derrière lui, sa blessure ne l'avait arraché qu'à la vie blessée par la mort. Libéré des enfantillages, des mensonges de la vie sociale, de toute cette morale convenue qui l'attendait sur les chemins du bonheur et de la santé, il lui restait à « réaliser dans son cœur, cette liberté dont la vie ne veut pas ».

Devenu hors-là, libéré des maîtres, il lui restait à obéir au nouveau maître qui était né en lui : « Celui que nous voulons devenir », tant il est vrai que la question de Joë Bousquet ne fut jamais celle d'un « qui suis-je ? », fascinée par l'origine, mais bien un « qui serais-je ? », tant les sources étaient pour lui aval et non en un amont garant de fermeture.

Joë Bousquet est l'être tombé, celui qui perdit le lieu. Son seul recours fut celui de la Lettre. Relevons ce qu'a d'unique dans le monde des Lettres son aventure : un infirme, un invalide que tout unit à l'abjection de la guerre – « un âne malade qui se couvre de mouches » – y prend la responsabilité d'une œuvre : « une œuvre, bonne ou mauvaise mais longue, sans personnage, sans emprunt, sans inspiration collective, sans impulsion physique, personne ne peut savoir ce que c'est. On dit talent, on dit salut par la poésie, ce sont des mots vides », dira-t-il dans ses « Lettres à Ginette ».

F. B. – *En écrivant, Joë Bousquet donnerait-il un corps, une limite à sa blessure ? Plus que jamais il convertirait le cri de sa souffrance en un écrit dans ce qu'il nous donne à lire...*

A. F. – Si l'on peut dire qu'il y a là un effet de la blessure, il ne me paraît pas, toutefois, premier. Loin de venir donner des limites à la blessure, l'écriture viendrait plutôt illimiter celle-ci, du moins après 1940.

Le premier effet de la blessure fut de donner des limites à l'activité humaine de Joë Bousquet. Elle l'aidera à éliminer tous ces facteurs qui légitimement en apparence l'envie de réussir, d'être quelqu'un : « Je voulais... avoir le plus de réalité possible sous les espèces d'un être que nul ne pourrait définir. Je voulais être une épave. » On l'a dit, son enfance et sa jeunesse témoignent d'un être qui agissait constamment ses pensées, d'un homme impossible donc. Or, à la guerre, la limite c'est la mort, d'où ce dialogue dont je viens de vous parler. La blessure, incorporant la mort, incorpore la limite. Elle en est comme la marque.

Ainsi se trouve légitimée l'idée que pour Joë Bousquet la blessure était là, tapie en lui depuis toujours sous la forme d'un « il faut qu'il y ait des limites », n'attendant que l'occasion de se révéler, cette tyché comme « rencontre du réel » selon la traduction de Lacan.

Ajoutons à cela que le corrélat de sa blessure ce sera les murs de sa chambre de la rue de Verdun, limites à partir desquelles la parole et la pensée pouvaient s'élever sans risque.

F. B. – *Ce qui est saisissant, c'est que Joë Bousquet fait de sa blessure sur son corps un lieu à partir duquel son désir d'écrire s'articule. En écoutant son corps, il est frappant de sentir combien il entend son inconscient, combien il est saisi. Sa blessure n'est-elle pas un supposé savoir qui lui permet d'interroger le « comment vivre » ?*

A. F. – Vous semblez dire qu'il y aurait un amour névrotique de Joë Bousquet pour sa blessure, qu'il y aurait donc entre lui et sa blessure le même rapport qu'entre l'analysant et l'analyste lorsqu'il pose, dans son désir de savoir, ce dernier comme « sujet supposé savoir ». Eh bien, vous n'avez qu'en partie raison. Effectivement, tant que Joë Bousquet ne vécut et n'écrivit qu'à partir d'un rapport névrotique à sa blessure, révolte contre son sort où il s'efforçait de jouer à « l'homme de type courant, dit homme-à-pattes », s'employant à oublier son mal et à le faire oublier aux autres, on peut le comparer au névrosé qui de la cure n'attend que d'être débarrassé de son symptôme afin d'accéder à un monde qu'il suppose plus pur. Ce fut, selon le mot de René Nelli, ses « années lucifériennes » caractérisées dans son œuvre par le goût des mancies poétiques, des significations fatales, des systèmes de coïncidences : œuvres de compensation, de consolation au cours desquelles pourtant il apprend peu à peu qu'il est malade, qu'il faut toujours accepter, « Mon mal, dira-t-il, est né de ma révolte contre mon sort ». Cette acceptation prendra alors la forme d'une tentative de « naturaliser l'accident dont [sa] jeunesse a été la victime ». A ce stade, cette volonté restera toute organique ne prenant en considération que les données matérielles de la blessure. Réduisant la blessure à son versant accidentel, effondrant les plaies sur elles-mêmes, elle ne fera qu'évanouir la blessure en une abstraction alors que parallèlement, il jouait à l'écrivain, produisait une œuvre dont l'idéalisme consolateur, comme il le dira plus tard, empoisonnait jusqu'au langage.

C'est donc au moment où il était en train d'oublier sa blessure que l'histoire va faire irruption dans sa vie, une deuxième fois, le ramenant aux portes de la mort. Qu'avoue-t-il à Lucien Becker ainsi qu'à de nom-

breux correspondants ? ceci : « Mon début de guerre a été hideux. Ce qui s'est passé, on le sait maintenant, ma moelle a de nouveau saigné. Une balle invisible a touché au même endroit la plaie guérie, et je vois recommencer ma vie. »

Avec cette nouvelle blessure qui s'incarne là même où l'ancienne s'était refermée, Joë Bousquet va comprendre que pour que se soit produite une telle répétition, il fallait que quelque chose ne se soit pas déployé, que quelque chose étant en même temps A et non-A (blessure mais plaie guérie) opère comme un blocage logique suspendant le déploiement temporel. Or, si la logique est loi formelle, le corps, lui, est loi vivante, et Bousquet qui déclarait qu'« on ne saurait montrer de façon neuve que ce dont notre corps saurait être la genèse », le savait.

Le corps reste ainsi seul garant de la continuité des processus de pensée.

Alors, de même que le réel revient toujours à la même place, de même revient la blessure qu'il avait crue classée, et finalement oubliée. Rouvertes, les plaies livraient à nouveau passage à la mort – Et cette crise de septembre 1939 fut terrible ! – mais rétablissant la continuité, elles étaient messagères de vie, laissant affleurer à leurs lèvres le souffle du possible.

Reste à noter ce qu'il y a de plus étonnant dans cette répétition, à savoir son caractère de fulguration. Fulguration de l'éclair dont la lumière, d'une part, renvoie à la blessure du 27 mai 1918 comme à son tracé de nuit – car c'est ainsi que fonctionne physiquement la foudre – et, d'autre part, éclaire Bousquet lui-même car tout se passe comme s'il comprenait tout à coup qu'il n'y avait pas à dire la vérité de sa blessure comme pour s'en débarrasser mais qu'au contraire, à partir d'elle, à partir des yeux qu'elle lui donne, il y avait à voir la vie comme ce qui nous fait et non comme ce que nous faisons. Il y a là comme un virage. Quittant le monde où la blessure a un sens pour celui où elle est sens, le rapport névrotique à la blessure cesse. On passe d'un savoir de la blessure à la blessure comme savoir, un savoir qui est là, même s'il ne se sait pas, et qui ne manque de rien.

Telle est la tourne qu'effectue Joë Bousquet dans l'après-coup de septembre 1939 : la blessure n'est plus un « supposé savoir », c'est désormais à lui à se comporter comme s'il savait ce dont il s'agit.

Cette tourne, j'aimerais la dire autrement car dans le langage de Joë Bousquet, elle concernera la volonté. D'« organique », n'ayant à faire à ce qui arrive que comme fait brut, s'efforçant dès lors de l'oublier, elle

vire en une « volonté spirituelle » qui de l'accident dégage « la part de l'événement que son accomplissement ne peut réaliser » selon l'expression de Maurice Blanchot. Cela sera vouloir sa blessure, c'est-à-dire y porter son amour : « Il faut que l'homme ajoute foi aux événements qui sont passés sur lui et qu'il les personnifie en adhérant à eux pour toujours », dira Bousquet. Que cette fulguration soit liée à un rêve, y a-t-il là de quoi vous étonner ?

Le « savoir qui se supporte du signifiant comme tel » selon Lacan non seulement engagera Joë Bousquet dans cette tourne dont je vous parlais mais aussi le jettera dans une guérison aussi incompréhensible que brutale. Rendant compte de ce rêve de la mort de Lorca, Joë Bousquet dira à Jean Cassou : « Je me suis dressé sur mon lit, étonné d'en avoir la force... j'ai entendu un nocturne de Chopin et j'ai éclaté en sanglots, avec un sentiment de délivrance inouï, unique. »

F. B. — *Joë Bousquet part à la guerre en 1916 et revient avec une blessure irréparable. Définitivement immobilisé, ses jambes ne répondent plus. Il commence à écrire dites-vous pour « oublier sa blessure ». Entre la blessure de 1918 et sa réouverture en 1939 vous notez l'importance d'un rêve qui ouvre Bousquet à un autre avenir. Ne reconnaît-il pas des fondements du rêve articulé par Freud, la vertu de l'apaisement et celle du changement ?*

A. F. — A partir de la fulguration de septembre 1939, Joë Bousquet s'engage dans « l'entreprise difficile de faire avec [son] cœur le cœur de la vie, de ne plus distinguer de [sa] volonté [son] destin ». Si sublimation il y a, elle se joue dans ce « vouloir l'événement » qui lui fait d'abord ouvrir le fait divers. Rendant compte de cela, notons qu'il reprend les termes mêmes qu'utilise Freud à propos du rêve : « Nous ne lisons dans un fait que son contenu manifeste, nous méconnaissions qu'il est la conscience d'une vie où nous sommes à peine des ombres. » C'est à ce contenu latent, pourrions-nous dire, qu'il va donner son consentement. Ce sera cela vouloir la blessure comme événement, vouloir dans ce que le corps a reçu un jour, dans le malheur, la part immaculée, cette vérité en un sens éternelle, qui est là à attendre et où il reconnaît que « [sa] destinée se lit au grand jour ».

La blessure fut comme une écriture qui scella son destin, disons plutôt un fragment d'écriture dans le sens où Nietzsche dit : « Tout ce qui fut n'est que fragment, énigme et horrible hasard jusqu'au jour où le vouloir créateur déclare : "Mais c'est ainsi que je le veux". » C'est ce fragment d'écriture qui va appeler le sujet à écrire, à accomplir la

trace. Cet accomplissement n'engage pas dans un processus de maîtrise mais au contraire dans un mouvement de dessaisie qui ouvre un devenir : « Notre être authentique, dira Joë Bousquet, est toujours à venir car présent avec nous, nous n'avons jamais été lui pleinement. »

Tel est le destin : confrontant l'homme à l'impossible, au réel dont Lacan dit de sa rencontre qu'elle « est essentiellement la rencontre manquée », il n'ouvre que sur le vide où Joë Bousquet invente le nom de « blessure » pour là où se produit la faille du réel.

Notons combien ce mot de « blessure » ne renvoie pas à ce qu'a de statique, d'impuissance le mot « paralysie » par exemple. Le mot « blessure » qu'il choisit renvoie au regard qu'il portait sur sa déchéance, il évoque plutôt les idées de béance, faille, abîme. Par là, sa paralysie se trouve ramenée du côté d'une fuite vertigineuse, de l'absence, du silence.

F. B. – *Vous écrivez : « Renaître c'est éprouver que la vie n'est pas seulement rendue, cela ne serait que guérir, c'est-à-dire retourner tel quel à un état précédent, la guérison n'est finalement qu'une réparation. Ainsi reprend-on sa vie, mais c'est toujours la même vie – rien ne diffère vraiment³. » Joë Bousquet fait de sa blessure un « événement » au sens où Lacan dit qu'il participe d'une rencontre avec le réel à partir de laquelle rien n'est plus comme avant. Cette écriture est-elle le signe d'un processus de sublimation à l'œuvre dans le sens où il fait de sa blessure l'écriture de sa vie ?*

A. F. – Comme je viens de vous le dire, vouloir l'événement détermine l'entrée effective dans une autre structure, celle où Joë Bousquet se montre à la hauteur de son acte puisque pour lui, désormais, la blessure « est un signifiant qui se répète » : « Je vivrai jusqu'à ma dernière heure l'instant de ma blessure, ou plutôt l'instant où j'acceptai ma blessure. » Pour tout cela, je pense qu'on peut dire qu'il y a sublimation.

Il y a, dans l'œuvre de Joë Bousquet, constamment réaffirmée, l'idée que l'homme est le drame de sa naissance avant d'être celui qu'il est. C'est à cela que nous nous devons selon lui, à cela qui « était contenu dans l'instant de notre naissance ». Dans un écrit consacré au « Vagadu » de Pierre-Jean Jouve en 1932, il lie explicitement naissance et blessure : « Au prix de quelle blessure nous avons obtenu l'existence. »

3. Alain Freixe, « Septembre 1939 : quand fulgura la blessure. », Revue *La Sape*, *op. cit.*

Sa naissance fut dramatique. « Entré dans le monde en lui montrant le derrière », asphyxié, « inerte comme une savate dans la cuvette où on l'avait posé », sa mère, endormie, ne l'a pas vue naître. Son père, médecin, le crut mort et se serait alors exclamé : « Quel dommage, c'était un garçon ! : » Fils de cet imparfait, Joë Bousquet notera au sujet de sa naissance : « Il n'est pas né de sa mère et fut arraché à la mort par un torrent de claques. »

La blessure apparaît dès lors comme une remise au berceau : naissance ratée dans l'après 1918 et finalement réussie dans l'après 1939 : « Retiens, dira-t-il début 1940 à Jean Ballard, directeur de la revue *Les Cahiers du Sud*, qu'il n'y a plus rien de moi dans mon passé d'homme. Je suis né d'hier et j'en suis heureux. »

Naître c'est N'être au profit de devenir. Ce décentrement se lit dans cette affirmation : « Tu es une blessure et tu n'es pas un blessé. » Je ne suis pas blessé dit Joë Bousquet – homme dont l'attribut est la blessure – mais je suis la blessure – blessure dont l'attribut est l'homme que je suis. L'attribut n'est plus rapporté au sujet mais c'est le sujet qui se trouve rapporté à l'attribut alors « mon mal devient mon être et j'en suis l'accident ». Ainsi l'événement n'arrive jamais au sujet, l'homme est l'objet de ce qui lui advient, mais voulant l'événement, il sait quel objet il est, c'est alors qu'il redevient sujet engagé dans un devenir-blessure qui est le salut même de la blessure et l'entrée de la mort dans la mort, le triomphe de la vie, l'apothéose de la volonté.

Vouloir l'événement, inventer la blessure comme « signifiant qui se répète » c'est non seulement libérer l'événement des douleurs de l'accident, de l'engluement dans l'effectuation, ce qui le rend disponible au retour mais surtout cela est poésie comme « accueil qu'un homme fait à sa vie » selon Joë Bousquet. Poésie qui seule, rappelons-le, permettait l'interprétation selon Lacan qui se plaignait de n'être pas « pouatassez ».

F. B. – *Dans cet acharnement à renaître, à devenir le corps de la mère qui l'a mis au monde ne trouve-t-il pas un essai de réponse à la répétition inéluctable d'un verdict maternel qui ne supporte pas que le corps de son fils soit blessé.*

Sur un point Joë Bousquet me fait penser au cas Aimée qui fut l'objet de la thèse de Jacques Lacan en 1932 sur la paranoïa. Il semblerait que l'acte d'écrire soit pour elle le moyen de symboliser à des moments privilégiés le deuil non fait par la mère. L'écriture viendrait suppléer, soulager en tentant désespérément de réécrire l'histoire d'une naissance dont l'in-

scription symbolique a manqué d'une façon ravageante. Qu'en pensez-vous ?

A. F. – De la blessure, fait qu'apporta la vie, Joë Bousquet sut faire un événement qui apporte la vie. C'est en cela qu'il y a naissance non plus à partir de la mère, du roman familial mais de la vie. Ce devenir-blessure fait de lui le fils de l'événement et non plus de sa naissance au point qu'il pourra dire : « Ma mère ne me reconnaîtra plus, maintenant que ma blessure est entrée dans mon cœur. »

A propos d'Aimée rappelons ce qui dit Lacan dans ses « propos sur la causalité psychique » en 1946 : « Cette malade m'avait retenu par la signification brûlante de ses productions écrites, dont la valeur littéraire a frappé beaucoup d'écrivains de Fargue et du cher Crevel qui les ont lus avant tous, à Joë Bousquet qui les a aussitôt et admirablement commentées, à Eluard qui en a recueilli plus récemment la poésie involontaire. » Effectivement Bousquet aimait les « pages émouvantes » d'Aimée, cette « espèces d'Ophélie », dira-t-il à Stéphane Mitsler en 1933.

J'ai essayé de montrer comment l'écriture qui fait suite à la blessure tendait en fait à oublier celle-ci en consommant une énorme part de rêve, menaçant Joë Bousquet de devenir un de ces « êtres abstraits », idéalistes abhorrés, qui aurait produit une œuvre « qui n'aurait été qu'une sorte de songe poursuivie au-dessus de [son] lit d'infirme », écriture qu'il considéra dans l'après-coup de septembre 1939 comme une « méprise », une « faute ». C'est qu'alors il n'écrit plus pour devenir écrivain – il dira même : « Je suis né pour condamner la Littérature » – mais « pour agrandir son âme, c'est-à-dire la rendre plus présente », l'acte d'écrire lui apparaissant comme « une révélation que l'on se fait à soi-même », une révélation métamorphosante. Joë Bousquet ne va pas de l'homme à l'écrivain mais, au contraire, de l'écrivain à l'homme, cherchant à se « délivrer de l'éccœurement », à « briser cette nef de mirages qui à toutes nos paroles renvoie un écho de néant ».

Joë Bousquet écrit pour faire œuvre de vie, pour donner naissance – comme on donne chance – à cet « être aîné », qu'en voulant la blessure comme événement, il rencontre dans la vie de son « cœur majeur », « être de toujours » qui « nous fait et s'égale à ces événements qui nous épouvantent par trop nous ressembler », être authentique qui « né avec nous » est toujours à venir car nous n'avons jamais été pleinement lui et qui nous attend au terme de la vie, traversée jamais achevée.

F. B. – *Quel est le sens de l'inscription des deux guerres dans sa constellation familiale, ou si vous voulez quelle serait la relation entre l'histoire du sujet – Bousquet et le sujet de l'histoire qu'il incarne ?*

A. F. – Si je vous ai parlé des rapports qu'on pouvait établir entre le jeune homme qui devançant l'appel, s'engage dans un corps d'attaque en 1916 et le héros qu'il ne cessera d'être jusqu'à sa blessure du 27 mai 1918 – rapports résumés ainsi par Joë Bousquet : « Avec une mine d'officier fêté, je portais sous ma vareuse le cœur d'un interdit de séjour » – par contre je ne vous ai encore rien dit de ceux que l'on peut tenter d'établir entre le veilleur immobile de Carcassonne et les événements de la Seconde Guerre mondiale.

Joë Bousquet savait la guerre car il la portait « enfoncée très avant, comme un clou » selon Simone Weil, qui ajoutait, dans sa lettre, cette parole terrible : « C'est pourquoi vous êtes infiniment privilégié, car vous avez la guerre logée à demeure dans votre corps, qui depuis des années attend fidèlement que vous soyez mûr par la connaître. »

Rendons hommage à Aragon pour, dans son article de 1942 consacré à *Traduit du silence*, avoir dit que : « Le mal du siècle, notre mal du siècle... il faut lui reconnaître un seul visage et un seul nom : la guerre... c'est un mal à l'échelle de notre connaissance du monde, et des machines toutes puissantes qui le peuplent, et de la grande inversion sociale qui nous courbe, c'est une peste ancienne qui s'est fardée aux couleurs d'aujourd'hui, la guerre. Et cela est si vrai qu'on a beau n'y parler d'elle nulle part, elle est partout présente dans *Traduit du silence*, elle domine ce livre, elle en est la lumière de cruauté. » C'est à cette lumière qu'il faut lire l'œuvre de Joë Bousquet. Si l'histoire n'y est pas le thème apparent, peut-être en dit-il bien plus que ces ouvrages qui ont celle-ci pour thème, c'est que « le savoir, selon Lacan, vaut juste autant qu'il coûte beau-côût, de ce qu'il faille y mettre de sa peau ». Joë Bousquet savait cela, c'est pourquoi il n'écrira pas pendant ces temps de ténèbres de ces textes puisant leur inspiration dans les faits accomplis, paraphrasant l'histoire, « poésie-écho » qui fleurissait alors dans les multiples revues interdites que courageusement des hommes éditaient et diffusaient. En ce sens, il dira durement à Jean Ballard le 30 mars 1943 : « Tant pis pour les poètes qui se laissent absorber par l'événement. Même collectif, un malheur demeure indigne de retenir l'attention du poète s'il n'a pas transformé sa vie, lui retirant comme l'amour, le boire et le manger. » Cela ne l'empêchera pas de résister, à

sa mesure, sa chambre étant devenue « un des points géométriques de la résistance active », comme il l'avouera à René Renne en 1945.

En poète, Joë Bousquet n'acceptait pas que le langage vienne soit de la vie toute-faite, soit du langage lui-même, il entendait qu'il vienne de la vie, de la vie qui se fait, lumière close qui sera la vie de demain.

En ces temps d'ombres menaçantes, Joë Bousquet entendait « répondre à la vérité enfouie des faits », par là, libérer d'eux la vie qui vient, donc engager de l'humain, de l'humain en formation.

Avoir le génie de la vie fut sa tendance constante.

Lecture

Guy Le Gaufey *L'incomplétude du symbolique* De René Descartes à Jacques Lacan*

Moustafa Safouan

GUY LE GAUFEY nous donne un ouvrage substantiel et, ce qui ne gêne rien, écrit d'une plume allègre. Le sous-titre indique assez le chemin qu'il entend parcourir.

Débarrassé de la lourdeur imaginaire de l'analogie, le symbolique, à en croire l'auteur, émerge chez Descartes sous la forme de la *mathesis universalis* qui tire son unité du sujet ramené à la seule dimension de la pensée. Qu'elle reçoive, sous la main d'un Frege, un caractère représentatif (auquel cas l'existence prouverait la non-contradiction) ou qu'elle revienne, avec Hilbert, à son indépendance cartésienne par rapport à toute affirmation concernant la réalité de l'objet, la *mathesis* poursuit deux objectifs :

- celui de la correspondance unique entre le signe et le sens, le sens qu'il reçoit de ses relations axiomatisées avec d'autres signes, sinon entre le signe et son référent ;
- celui de la clôture ou de la complétude, selon lequel la *mathesis* tirerait d'elle-même sa propre consistance.

Ces deux objectifs, dont le second ne représente aux yeux de l'auteur que le moment où culmine le premier, s'avèrent inatteignables. L'espoir de Frege, fait que l'ensemble de tous les concepts existe indépendamment des concepts qui peuplent son domaine, se solde par les paradoxes de Russell ; quant au rêve de Hilbert, prouver l'existence d'un ensemble de signes tels qu'ils ne souffrent ni ne développent d'eux-mêmes la moindre contradiction, il donne lieu au théorème de Gödel où se dé-

* Paris, E.P.E.L., 1991.

montre que c'est plutôt dans la décomplétude, dans l'impossibilité de l'unification, que réside l'élément de structure propre à la rationalité.

Le lecteur demandera sans doute ici : que vient faire la psychanalyse dans cette galère ?

Dès le début de la troisième partie de son livre *Le symbolique troué*, Le Gaufey précise qu'il ne songe même pas à établir un lien de filiation entre les élaborations précédentes concernant la consistance du lien logique, et les tentatives théoriques de Freud et de Lacan. La mise en série de ces travaux fondamentalement différents se justifie de leur *convergence*, et non d'une supposée *généalogie*. Ce qui pose pour le lecteur cette question : quel est le foyer de cette convergence ?

De la présentation que Le Gaufey nous donne de l'œuvre de Freud, deux moments méritent d'être soulignés :

– La ténacité avec laquelle Freud, partageant le *Hypothesis non fingo* newtonien, affirme la non-clôture de la réalité psychique comme lieu où se fabriquent les formations de l'inconscient : « quelque chose » reste en dehors d'elle, qui ne se situe pas sur le même plan qu'elle et qui ne lui appartient pas. Avec ce reste, ou cet inintégré, nous approchons de ce qui pourrait s'appeler « l'objet freudien », dont l'exemple clef est l'objet de la première satisfaction. C'est *parce que* il y a eu cet objet, dont la scène est dès lors le monde, qu'il y a le désir comme mouvement regrédient.

– La problématique générale de la représentation telle qu'elle s'enclenche à partir de cette perte initiale. L'on sait avec quelle ténacité Freud soutient également l'existence des « représentations inconscientes ». Ce qui cloche dans cette détermination, c'est que sans un sujet, il n'y a plus de représentation qui représente. Une telle détermination est rigoureusement incompréhensible si on s'ingénie, à l'instar de tel phénoménologue particulièrement obtus, à rater la dimension littérale des dites « représentations » pour se cantonner dans l'ordre classique de la représentation dans lequel baigne Freud, mais qu'il cherche aussi à subvertir en faisant valoir le côté *Repräsentanz* de toute *Vorstellung*.

Mais une tension existe chez Freud entre celui qui lit, à *travers la trace*, l'histoire de son empreinte, et celui qui la lie à d'autres traces et ce faisant, la lit hors tout renvoi référentiel dont s'assure à l'ordinaire la rigueur des langages formels en quête d'univocité. Ce passage du langage formel le plus rigoureux aux langues naturelles ne doit pas nous cacher que c'est toujours le procès de la symbolisation qui est questionné. Il y a là un aspect voilé de l'œuvre de Freud dans la mesure où ce

dernier reste plongé dans l'épistèmè classique. Ce n'est qu'à travers la lecture de Freud par Lacan que cet aspect vient au premier plan.

L'exposé de la doctrine lacanienne commence par l'évocation de la subversion, voire le renversement que Lacan aurait fait subir à Saussure en interprétant la barre entre signifiant et signifié comme barre de séparation et non pas de soudure. Mais alors, comment situer le sujet, puisqu'il n'est plus l'agent de leur raccord, et, d'abord, où trouver un signifiant « séparé » ?

Pour y répondre, Le Gaufey s'arrête longuement sur la première séance du séminaire sur *L'identification*, celle du 15 novembre 1961. On se rappelle que Lacan y évoque une visite au musée archéologique de Saint-Germain pour s'attarder sur ce que j'appellerai, pour être bref, les « encoches sur l'os ». Ces encoches sont des traces qui subsistent alors que s'est effacé ce dont elles étaient la trace : nombre d'animaux tués ou de lunaisons. De par cette effacement, le signe est devenu un signifiant séparé de toute signification ; et là où il y a un tel « effaçon », nous sommes sûrs de l'existence d'un sujet.

Le Gaufey présente ce séminaire comme un « tournant ». En fait, il s'agit plutôt d'un apologue qui recouvre une thématique qui remonte au moins au séminaire de 1958-1959, sur *le désir et son interprétation*, et qui rend, si je peux dire, tangible ce à quoi nous avons typiquement affaire dans l'expérience psychanalytique : au retour du refoulé, c'est-à-dire à un signifiant énigmatique et, du coup, à un sujet effacé comme sujet sachant ce dont il s'agit. Cette remarque ne veut pas dire que Le Gaufey s'attarde indûment sur ce même séminaire : puisque c'est à partir de cet « apologue » que Lacan va procéder, coup sur coup, à lancer sa définition inédite du signifiant comme ce qui représente le sujet pour un autre signifiant, à remettre la pente presque irrésistiblement idéaliste dans toute définition du sujet sur le compte de la fonction idéalisante, dont le nerf réside dans l'identification avec le trait *unaire* (par opposition à *l'unien*), et à remettre la limitation de la pensée à la conscience, comme on le fait dans les interprétations phénoménologistes du *Cogito*, sur le compte de l'illusion enfin épinglée sous la dénomination de « sujet supposé savoir ».

Le fait de débusquer ce préjugé structural, qui seul rend impensables et l'autonomie du signifiant et celle du savoir, retentit forcément tant sur la théorie du sujet que sur celle de l'Autre, lesquelles iront dans le sens d'une desubjectivation (Le Gaufey écrit « impersonnellation ») croissante.

L'Autre, « lieu de la parole », disait Lacan. Cette définition reçoit maintenant sa portée exacte : cela veut dire ce « qu'il n'est rien d'autre que le lieu où l'assertion se pose comme véridique ».

L'Autre, « trésor du signifiant », disait-il encore, non sans préciser le manque qui lui est inhérent. Ce manque Lacan le mettait, bien que Le Gaufey ne le dise pas, sur le compte de la discrétion du signifiant. Maintenant, c'est une tout autre propriété de ce dernier qui vient au premier plan : sa non-identité avec lui-même, propriété qui définit justement l'ensemble vide. Il n'en devient que plus évident que le manque n'est plus à entendre comme « tous moins un », mais, *via* l'introduction de la fonction de la paire ordonnée, comme le manque mis en œuvre sous la forme de la classe vide à chaque articulation du signifiant. Mieux : l'Autre désigne proprement l'altérité du signifiant à lui-même.

Quant au sujet, à le mettre en jeu dans la seule succession littérale, comme ce qui fait lien dans le jeu de la plus simple différence (+,-), sa refente n'en ressort que mieux comme étant une refente (Le Gaufey parle de « dualité fondamentale ») non pas en profondeur (du signe vers son référent), mais en surface (du signe « effacé » vers un autre signe tout autant « effacé »). D'où le recours à la topologie : puisque le décisif est de remarquer que cette surface possède des propriétés singulières.

Je laisserai ici au lecteur le soin de lire lui-même la conclusion que l'auteur tire au terme de ce parcours. Mais il est clair qu'un ouvrage si riche dans ses aperçus – ce dont j'espère avoir donné une idée, même pâle – ne saurait laisser le lecteur indifférent. Aussi terminerai-je par quelques remarques.

On peut estimer intempestives ou pas suffisamment étayées certaines assertions de l'auteur, telle son affirmation que *Ego est un nom de trou* (p. 44).

On peut même contredire certaines de ses thèses, comme celle concernant la « subversion » ou le « détournement », comme s'expriment. P. Lacoue-Labarthe et J.-L. Nancy, que Lacan aurait fait subir à Sausure. Pour ma part, je soutiendrai qu'il ne le subvertit pas, pas plus qu'il ne subvertit Freud : il va jusqu'au bout de la pensée de l'un comme de l'autre.

Mais il y a une remarque qui me paraît plus importante. S'appuyant sur le geste hilbertien qui rompt avec « toute *nécessité* de liaison à un référent » (p. 220), Le Gaufey assimile ce geste à une « mise en jeu d'éléments hors sens » et le rapproche de « l'effaçon » lacanien.

Or, en faisant cette assimilation, Le Gaufey se montre, *volens nolens*, assez fregien : puisque pour Frege le sens ne vaut que comme mode de la référence. Mieux, il s'aligne sur la position de Russell qui, dans son célèbre article sur *La dénotation*, récuse la distinction de Frege pour ne laisser comme « sens » que la seule dénotation ; ce qui lui permet de dire que le vaste ensemble de lettres qui constitue les *Principia* ne signifie rien : il n'en est que plus rigoureusement soumis à la syntaxe logique qui seule décide de la recevabilité des agencements entre les lettres.

Pour ce qui est du rapprochement avec « l'effaçon » lacanien, le moins qu'on puisse dire est qu'il est inexact de prétendre que ce que dès 1953 Lacan « désignait par le terme de symbolique était à entendre comme peuplé de signifiants, c'est-à-dire d'éléments hors sens, ne produisant des significations que dans leur liaison à du non-symbolique : du réel (p. 220) ». Au contraire, il y a là une thèse que Lacan réfute expressément dès les premières pages de *L'instance de la lettre* pour affirmer que le signifiant détermine le signifié grâce à ses liens, métonymiques et métaphoriques, avec d'autres signifiants – deux articulations dont Le Gaufey ne dit pas un mot, alors qu'elles constituent ce qu'on peut appeler la syntaxe autonome et sauvage, inhérente à la structure même du signifiant. C'est dire que « l'effaçon » lacanien non seulement n'est pas un élément hors-sens, encore moins insensé, mais plutôt un élément qui produit, nuance, un effet de non-sens.

Que ce signifiant soit aussi matériel que la lettre où il se localise, qui ne l'admettra ? Mais en quoi consiste cette matérialité ? Ici s'impose une deuxième remarque non moins importante concernant la thèse que Le Gaufey soutient à ce propos.

Soucieux sans doute de dissiper le spectre de l'imaginaire que l'opposition traîne dans son sillage, Le Gaufey, faisant état de la différence entre inclusion et appartenance, tient à définir le signifiant comme pure différence à l'exclusion de toute vue qui en ferait un ensemble de traits ou qui y donnerait abri à quelque qualité que ce soit. « Étrange considération » (p. 234), en effet : car où localiser dès lors cette pure différence. Où prend corps ce « simple » qui « se noue à un corps pour donner suite ? » Ne serait-il pas encore plus simple de soutenir que c'est justement le signifiant qui projette sa structure dans le champ des significations ?

Ces remarques, si elles témoignent d'une certaine réserve, n'en attestent pas moins le sérieux d'un livre qui mérite la plus grande audience

et qui constitue un modèle de ce qu'on doit attendre de tout analyste exercé à la pensée de Lacan. Il y va de l'avenir de la psychanalyse.

Galilée

Sidereus nuncius

*Le messenger des étoiles**

Lucien Favard

J'AI DÉJÀ EU l'occasion, ici-même¹, de m'intéresser aux écrits de Galilée, à un moment tournant de son existence : lorsqu'il décide de répondre *démasqué* à son détracteur par la publication, dans la hâte, du *Saggiatore*² (en français, *l'Essayeur*). Sans réserve, Galilée y argumente et réfute point par point les objections et les critiques du jésuite Sarsi, son rival, qui l'avait, par disciple et pseudonyme interposés, violemment attaqué.

J'avais alors pu mettre en valeur comment, dans l'âpre polémique de cette affaire d'*alter ego*, il avait été nécessaire que soit abandonnée la position de l'honnête dissimulation, pourtant essentielle à l'époque et qui, jusqu'alors, avait prévalu pour le prudent et respectueux serviteur Galilée. Il apparaissait même que l'abandon de cette position était en quelque sorte corrélatif de la position épistémologique nouvelle sur laquelle Galilée escomptait asseoir désormais la connaissance pour en faire un savoir transmissible.

La publication récente, en français, du premier ouvrage de Galilée, *Le Messenger des étoiles*³, apporte rétrospectivement une confirmation de

* Traduction de Fernand Hallyn, Paris, Seuil, coll. « Sources du savoir », 1992

1. Cf. *La Revue du Littoral*, n° 31-32, *La connaissance paranoïaque*, L. Favard, « Hérésies », Paris, E.P.E.L., 1991.

2. Galilée, *Il Saggiatore*, trad. de Christiane Chauviré, Paris, Les Belles-Lettres, Annales littéraires de l'université de Besançon, 1980.

3. Galilée, *Le messenger des étoiles*, *op. cit.* A noter également la publication simultanée, chez le même éditeur du *Dialogo* de Galilée, *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde*, ainsi que de l'ouvrage introuvable du « Koyré » italien : Ludovico Geymonat, *Galilée*, coll. « Points Sciences », et enfin, de William Shea, *La Révolution galiléenne*, coll. « Science ouverte ». Enfin, l'éditeur Les Belles-Lettres vient de publier lui aussi, *Le messenger des étoiles* en version bilingue...

ce changement de cap, du bouleversement subjectif qui s'est opéré quand s'est abandonnée, dans et par le discours rivalitaire, la position si longtemps et soigneusement préservée de l'honnête dissimulation qui est, dans ce XVII^e siècle, le souci partagé non seulement par tout secrétaire digne de ce nom mais par quiconque s'aventure à rendre publiques ses idées ou ses découvertes.

L'édition française de cet écrit *princeps*, jusqu'à aujourd'hui accessible seulement en latin et en italien, nous permet de mesurer sur pièces, dans le texte même de Galilée, l'importance de cette dimension.

Il faut ici leur rendre hommage, les auteurs de cette publication proposent leur traduction avec un sérieux tout à fait remarquable. Ils n'ont pas hésité, en effet, à présenter cette traduction par une longue introduction (de plus de 100 pages) en situant le contexte (historique et scientifique), en développant un commentaire éclairé de ce qu'avance Galilée, commentaire épistémologique, stylistique, philosophique, accompagné d'une bibliographie très consistante.

Bien que ce ne soit pas directement le propos de Fernand Hallyn, le traducteur/commentateur, son travail met particulièrement bien en valeur cette dimension de l'honnête dissimulation, même si – pourquoi donc ? – il ne la nomme jamais comme telle.

Pourtant, à la lecture de ce message céleste, comment ne pas penser aux préceptes et aux sentences de Torquato Accetto⁴ !

Comment ne pas songer, en lisant l'épître dédicatoire au prince Côme II, à cette *bienséance violente*⁵ qu'évoque à demi-mot Accetto, cette violence que s'inflige celui qui a choisi de se méfier de son *penchant effréné à dire le vrai* ?

Il ne paraît pas exorbitant d'inviter des psychanalystes à méditer sur ce penchant un peu trop humain et à la façon dont il peut être souhaitable, côté fauteuil aussi bien que côté divan, de savoir concéder quelque repos au vrai, quitte à le montrer à son heure.

Quel est donc l'enjeu de ce texte ?

Galilée vient de découvrir quelque chose de tout à fait extraordinaire, quelque chose d'inouï et dont l'importance est telle que ne peut être

4. Torquato Accetto, *De L'honnête dissimulation*, Paris, Verdier, 1990.

5. *Op. cit.*, p. 42 : [...] car dissimuler n'est rien d'autre que jeter un voile fait de ténèbres honnêtes et de bienséances violentes, ce qui n'engendre pas le faux, mais qui concède quelque repos au vrai, que l'on pourra montrer à son heure ; [...] ; et p. 32 : [...] j'ai souvenance du préjudice qu'eût pu me causer mon penchant effréné à dire le vrai [...]

négligée la façon dont va pouvoir se faire savoir cette découverte. Là où nul n'avait jamais rien vu, grâce à cette lunette récemment inventée, Galilée observe des étoiles inconnues qui semblent tourner autour de Jupiter. Une autre *Fixe*, une autre planète que la Terre, voit tourner autour d'elle des étoiles : Galilée tient là un signe tangible du bien-fondé de la théorie héliocentrique de Copernic, certes, mais la confirmation sensible, expérimentale, majeure est tellement éclatante qu'elle en devient embarrassante.

Comment rendre crédible une nouvelle « scientifique » de cette importance ? Comment la dire pour qu'elle ait une petite chance d'être examinée et accueillie, alors qu'elle ruine une théorie séculaire intouchable, le géocentrisme aristotélicien ? Comment ne pas être suspecté et immédiatement accusé d'avoir fabriqué de toutes pièces des preuves expérimentales d'une théorie récusée d'avance ? Il va de soi que Galilée n'a pas trouvé ces étoiles tout à fait au hasard, la théorie copernicienne guidait son œil et lui a fait trouver dans le ciel ce qu'il y cherchait. Les ennemis de Copernic le savent et Galilée sait qu'ils le savent. Pourtant, s'il le sait bien, il ne peut pas le dire car au-delà de la vérité astronomique, déplacer le centre du monde, c'est bouleverser les fondements de la Création⁶.

Comment dire, donc ?

A l'endroit de cette difficulté, la *vulgate* ne manque jamais de dresser un tableau aussi manichéen que faux : d'un côté le bon savant éclairé, progressiste, et, de l'autre, une méchante Église rétrograde et ignare⁷ ; puisque les autorités ecclésiastiques sont dangereuses, il faut être prudent, et, du même pas, on trouve là la raison dernière d'une rhétorique qui ne serait que l'habile moyen d'une prudence où Galilée excelle : rien ne saurait être trop péremptoirement – donc dangereusement – affirmé.

6. Cf. A. Koyré, *Du monde clos à l'univers infini*, Paris, Gallimard, 1973, p. 64-65 : on a souvent – très justement – souligné que la destruction du Cosmos et la perte par la Terre de sa situation centrale, et par là même unique (bien que nullement privilégiée), amenèrent inévitablement l'homme à perdre sa position unique et privilégiée dans le drame théo-cosmique de la Création dans lequel il avait été jusque-là à la fois la figure centrale et la scène.

7. Pour se faire une idée de ce cliché, il suffit de lire ce qui s'est écrit en ce mois de novembre 1992 dans la presse à propos de la révision du procès de Galilée qui vient de trouver son épilogue. Notons au passage qu'après treize années d'instruction de la commission pontificale et cinq cent trente-neuf ans après le verdict du Saint-Office, Galilée a été réhabilité et que l'Église lui demande pardon.

Il va de soi que, dix ans à peine après l'exécution de Giordano Bruno sur le bûcher, avec la menace permanente de la mise à l'Index de Copernic, Galilée n'aurait su afficher ouvertement des idées coperniciennes, mais il ne va pas de soi qu'il ait su, qu'il soit parvenu à ce point, avec une telle efficacité, à faire passer ce par quoi il était mû, ce par quoi il était si manifestement bouleversé et emporté : cela même qu'il réussit à ne pas dire.

On méconnaît sûrement qu'il y va, aussi, pour Galilée, d'une prudence de méthode, d'une prudence qui est le fruit d'un mode discursif aujourd'hui oublié et qui ne saurait être réduit à l'aimable préciosité d'une langue devenue désuète. Dans la rhétorique baroque dissimuler n'est pas mentir, dissimuler n'est pas nécessairement tromper l'autre, dissimuler n'est pas seulement le moyen quelque peu fourbe d'aboutir hypocritement à ses fins.

Il est remarquable de voir comment cette prudence discursive, loin d'être un carcan, est au contraire affine à la méthode que Galilée inaugure dans le domaine de la science. F. Hallyn insiste à juste titre sur la forme de cette publication de 1610, elle a tous les caractères d'un *paper* scientifique moderne : résumé, introduction, matériaux et méthodes, résultat, discussion. Nous sommes là bien loin de l'incroyable violence prophétique d'un Giordano Bruno clamant à travers le monde ses certitudes visionnaires et assénant ses vérités.

Dans un monde – y compris, celui du microcosme psychanalytique – où l'opinion fait de plus en plus la loi, la lecture de ce Galilée baroque qui s'efforce de ne pas trop fatiguer la vérité, repose ; comme peut reposer la lecture de Jacques Lacan qui, contrairement à ce qui s'en dit parfois bêtement, sait lui aussi avoir la prudence, humaine, trop humaine peut-être, de ne pas trop fatiguer la vérité⁸.

Quelle que soit la vérité qui vient de lui apparaître, Galilée sait freiner son penchant à dire le vrai, il sait mettre en position seconde la force de ses certitudes afin d'emporter par d'autres moyens que sa propre opinion, la conviction de son lecteur.

8. On pourra, à ce propos, se référer à ce que dit J. Lacan tâchant de défendre sa proposition sur la passe au congrès de l'ÉFP, à la Grande-Motte, en 1973, publié dans *les Lettres de l'école freudienne*, n° 15, Bulletin intérieur de l'ÉFP, juin 1975, p. 185 : « Le mode sous lequel je l'ai produite, cette expérience de la Passe, c'est la proposition. La proposition est marquée d'une prudence, d'une prudence peut-être humaine, trop humaine, mais je ne vois absolument pas en quoi j'aurais pu faire une proposition plus prudente ».

Les commentateurs « modernes » de Galilée éprouvent, semble-t-il, quelque difficulté à comprendre ce rapport particulier à la vérité, quand, par exemple, ils ne parviennent pas à se mettre d'accord pour savoir si oui ou non, Galilée dans ce *Messenger des étoiles*, est d'ores et déjà un copernicien convaincu puisqu'il ne le dit pas – ne l'avoue pas – ouvertement⁹. Ils ne parviennent pas à prendre au sérieux, ils ne font pas confiance à ce qui est pourtant si manifeste : c'est que « ça passe » avec une évidence incontestable, dans les cicatrices mêmes que l'effort de dissimulation a laissées derrière lui dans son texte.

Attardons nous un instant sur deux points de lecture particulièrement exemplaires de ces cicatrices.

Depuis sa parution, le titre de l'ouvrage de Galilée pose problème. En effet, *Sidereus nuncius* peut se traduire de deux façons : soit *le messenger des étoiles*, soit *le message céleste*. Très rapidement, les premiers lecteurs ne retinrent que le premier sens et la traduction/interprétation de *nuncius* qui s'imposa fût celle de messenger. Pourtant, dans une note de 1616, Galilée révèle que le sens qu'il donnait à *nuncius*, avait toujours été pour lui celui de message ; en italien, *ambasciata* et non *ambasciadore*.

Fernand Hallyn, bien que quelque peu embarrassé, ne prend pas vraiment au sérieux cette rectification de Galilée, son caractère par trop tardif lui paraît peu recevable. Mais, en même temps, il nous apporte une importante précision dont il néglige de tirer les conséquences : les premières épreuves de l'ouvrage portaient comme titre, *Astronomicus nuncius*, titre qui s'est trouvé changé pour celui que nous connaissons de *Sidereus nuncius*. Et, F. Hallyn de souligner qu'il y a eu passage délibéré de l'univoque à l'ambigu. Pourquoi donc, après l'avoir épinglée, laisser ainsi tomber ce qu'aurait bien pu être l'intention de Galilée dans cette substitution ? Comment la comprendre ?

Le passage de l'univoque à l'ambigu soustrait *astronomicus* et maintient *nuncius*. Galilée aurait-il craint que *nuncius*, le message, à être qualifié d'astronomique, *astronomicus*, ne fût perçu comme cherchant à rivaliser avec le seul message qui compte, celui de la parole de Dieu ? Auquel cas, quand le message devient plus modestement celui des

9. Une telle attente de l'aveu est, somme toute, assez proche de la position de l'inquisiteur qui n'attend pas tant que surgisse la vérité que l'aveu d'une vérité d'ores et déjà établie ; une position qui n'est pas non plus très éloignée de celle du psychiatre qui attend du délirant avéré qu'il critique enfin son délire.

étoiles – *sidereus nuncius* – plutôt que celui d'une science, est laissé à Dieu ce qui lui revient. Mais se présente alors une autre difficulté : si le message vient des étoiles, ne va-t-on pas penser que celui qui s'en fait l'écho aurait quelques accointances avec une conception animiste du monde. Giordano Bruno n'allait-il pas jusqu'à attribuer aux planètes, des intentions, une pensée, une conscience de leur état, voire même une stratégie de leur devenir ?

C'est là que l'ambiguïté sémantique de ce *nuncius* latin vient au secours de Galilée ; l'équivoque, à elle seule, permet ce flottement de sens sans avoir besoin de recourir à une quelconque explicitation. Même si l'on se trompe quant aux intentions de l'auteur, il suffit que celui-ci sache laisser dire. Qu'importe qu'on fasse de lui le messager d'un message qui n'est pas né de lui, il en restera toujours qu'il l'aura porté, que la gloire peut ainsi lui en revenir en même temps qu'il restera seul à porter la charge de l'avoir fait savoir au monde, sans vouloir porter atteinte à la toute puissance divine. Cette équivoque est une trouvaille, elle ne peut rester efficace qu'à n'être point éclairée.

On pourra lire aussi l'édifiante histoire de la nomination de ces étoiles.

Au moment de rendre publique sa découverte, Galilée prend la précaution d'obtenir l'appui officiel et l'abri d'un puissant de ce monde, duquel par ailleurs il attend une amélioration de sa situation matérielle. Il décide donc d'offrir sa découverte au prince Côme II, un Médicis ; plus même, il lui dédie ces quatre étoiles, satellites de Jupiter, et les nomme *Cosmica sidera*.

Comme le remarquera Kepler, celui qui dédie sa découverte à de si puissants princes ne saurait les compromettre dans une affaire douteuse et se jouer d'eux par ses propres fictions. Leur dédier cette découverte, c'est donc implicitement et immédiatement conférer à ladite découverte un statut de sérieux qui s'adresse au monde dans son entier.

En latin, *Cosmica*, veut dire *du monde*, mais il se trouve que c'est aussi une façon de clin d'œil au nom même de son protecteur : *cosmicus* est dérivé de *cosmus*, forme latine de *Cosimo*. Pourtant, *in extremis*, la veille de la sortie de l'ouvrage, le secrétaire particulier du prince, Belisario Vinta, demande expressément à Galilée de changer ce nom, pour celui de *Medicea, Medicea sidera*, donc, qui apparaîtra sur une bande de papier collé à la place de *Cosmica*.

La dissimulation de Côme, dans *cosmos* eût-elle été assez peu honnête ? Ou pire, la dissimulation de *cosmos* dans Côme, risquait-elle de

compromettre plus qu'il n'était souhaitable un prince soucieux de préserver quelque opacité quant à la teneur de ses opinions ? Le cadeau, trop gros, eût-il été finalement encombrant, d'être par trop voyant ?

Peut-on prendre la mesure, aujourd'hui, de l'in vraisemblable difficulté que peut rencontrer celui qui doit faire savoir ce qu'il tient pour vrai et qui doit, en même temps, tenir le plus grand compte de cette sentence d'un Torquato Accetto : *La dissimulation est une industrie qui consiste à ne pas faire voir les choses telles qu'elles sont*¹⁰ ?

Sans doute les peintres ou les poètes savent-ils ce qu'une telle phrase peut vouloir dire. Et les psychanalystes ? Me concèdera-t-on que peut se repérer dans le mouvement, dans l'effort discursif contraint de Galilée quelque chose qui n'est pas sans rapport avec l'effort et les contraintes où se trouve le passant dans la passe, cela même avec quoi l'analyste peut tenir sa position ?

Voilà qui, à mon sens, n'est pas le moindre intérêt de l'exhumation de tels textes, certes sources du savoir et fondateurs de la science, mais qui restent aussi comme les témoignages immémoriaux de ce à quoi tout un chacun peut avoir affaire quand il s'agit de bien dire.

10. *De l'honnête dissimulation, op. cit., p. 51.*

Kurt R. Eissler

*Freud sur le front des névroses de guerre**

Christian Simatos

EN MATIÈRE de littérature analytique, le livre de K. R. Eissler fait exception au genre. Il nous laisse sous le charme du dépaysement, tout en soulevant à partir de faits anciens des questions qui continuent à nous interroger. Qualités auxquelles n'enlèvent rien une belle présentation et l'excellence de la traduction. Ce n'est pas pour rien que l'auteur est le créateur des Archives Freud, il a fait ici un travail d'archiviste très méticuleux, qui s'emploie à reconstituer le puzzle d'un épisode de l'histoire des premiers psychanalystes. Ce n'est assurément qu'un épisode ponctuel, d'une signification assez mince en soi, mais il donne lieu à une enquête passionnante. Au cours de celle-ci on assiste à une fabrique de cas : le nommé Kauders, victime du traitement par faradisation mis en cause dans cette enquête, est-il l'hystérique que Freud affirme ou le simulateur qu'il s'était montré aux mains des psychiatres ? Et peut-on exclure absolument qu'il s'agisse de psychose ? La sobre présentation des faits est telle que le lecteur se sent invité à s'immiscer dans l'enquête et à se faire une opinion. Pendant ce temps l'auteur, documents en main, ferraille en vrai champion de la psychanalyse, et l'on ne peut s'empêcher de l'applaudir lorsqu'il porte une contradiction têtue à ses adversaires, alors même que ceux-ci, après tout, pourraient bien n'être que des moulins à vent. Qui sont-ils en effet ces médecins impliqués dans une plainte en forfaiture et qui voient Freud se mêler de façon bien inattendue de leurs affaires ?

* *Freud und Wagner-Jauregg vor der Kommission zur Erhebung militärischer Pflichtverletzungen Wien*, Löcker Verlag 1979, traduit de l'allemand par Madeleine Drouin en collaboration avec Anne Porge, Erik Porge, Anne-Marie Vindras. Préface d'Erik Porge, Paris, PUF, 1992.

En découvrant le phénomène d'induction électromagnétique, Faraday ne se doutait certainement pas que son nom pourrait être un jour associé à une technique de nettoyage du symptôme hystérique n'ayant rien à envier, au moins dans le principe, aux aimables méthodes de l'Inquisition. La faradisation médicale consistait en effet – nous sommes à l'époque de la Première Guerre mondiale – en une technique d'intimidation du malade, qu'on soumettait à de pénibles décharges électriques, dans l'intention benoîte de le faire renoncer à ses symptômes et regagner sa place au plus vite. Concrètement, cela signifiait son retour aux tranchées, sous la mitraille. Prestige de l'électricité mis à part, on trouvera surprenant et inquiétant que des médecins éminents aient misé sur l'efficacité d'une telle pratique, sans tenir compte de son caractère peu conciliable avec le devoir d'assistance auquel aurait dû les rappeler leur vocation première. Après le bouleversement – c'est ainsi qu'on nommait à Vienne la défaite et la chute du régime impérial – poussées par la nouvelle presse libertaire, quelques-unes des victimes de ces cruautés osèrent demander des comptes. Une commission *ad hoc* fut réunie pour instruire leurs plaintes et c'est auprès d'elle que Freud fut appelé à donner son avis sur les méthodes électriques. Il exposa un point de vue modéré sur la question, mais ne put s'empêcher de vanter sa propre méthode, ce qui ouvrit, du coup, un champ à la contradiction ou plutôt à la dispute. Ceux qui se voyaient reprocher d'avoir un peu forcé sur les électrodes ne furent pas mécontents de pouvoir se délester de leur culpabilité en tapant sur la psychanalyse.

On connaissait la traduction française de ce rapport d'expertise, publiée dans *Résultats, Idées Problèmes I*, mais il est restitué ici dans son contexte et complété par la sténographie d'un débat, au cours duquel il semble que Freud se soit laissé quelque peu dépasser. C'est en tout cas l'un des points les plus intéressants de cette enquête.

Le débat porte apparemment sur la position à adopter devant les névroses dites de guerre. Les partisans de la faradisation arguent pour leur défense qu'ils avaient à distinguer, dans un contexte où le devoir patriotique était prioritaire, entre les malades et les simulateurs. Mais en réalité c'est le prolongement d'un vieux débat, ouvert à l'époque de Charcot, et relancé par l'école de la Salpêtrière, lorsque Babinski invente le pithiatisme, ce qui revenait à verser l'hystérie, et la névrose elle-même, du côté de la suggestion et de la simulation. Qu'on se reporte à ce sujet à *La bataille de cent ans*, É. Roudinesco y insiste sur l'importance de ce débat dans la greffe de la psychanalyse en France. Si

bien que, pour certains à l'époque, névrose de guerre n'est pas éloignée de signifier « simulation ». L'appareil de Faraday n'est donc pas vraiment l'instrument de son dépistage. On n'en a nul besoin pour établir un diagnostic, mais puisqu'il est acquis que les malades sont des simulateurs, il faut absolument les démasquer par l'intimidation. Les raisons patriotiques ne sont pas aussi déterminantes qu'il y paraît, s'il est vrai que, dans la relation jalouse qu'il entretient avec son objet, rien n'est plus insupportable au médecin que la simulation. Il y voit mépris pour sa fonction, tromperie, offense méritant une juste rétorsion. D'où l'ironie de la situation : moins sérieuse est la maladie, plus musclée est l'intervention du médecin. Cela donne à penser que la magie de l'électricité, quand elle s'exerce sur la médecine, loin d'éclairer les esprits, les subvertit profondément. Engagé sur cette voie, un médecin n'est pas en mesure d'admettre, ni simplement d'envisager, que la simulation puisse avoir valeur de signe à lui adressé, signe qui de lui-même ne ment pas et qui en appelle à sa fonction, comme à sa charge, d'assistance. De là à l'hystérie il n'est pas difficile d'extrapoler et, de fait, les partisans de la faradisation, loin de s'en tenir aux névroses de guerre, appliquaient depuis longtemps leur méthode à la cure de l'hystérie, non sans se féliciter de parvenir à faire marcher les paralytiques ! (p. 52)

Freud, dans cette affaire, n'est pas à son aise. Il doit ménager des confrères. Il le fait en témoignant de leurs qualités professionnelle et humaine, en détournant ses flèches sur les Allemands (« ... tendance caractéristique des Allemands à faire passer leurs intentions sans ménagement » ! p. 25) et en s'abstenant d'en remettre sur les torts physiques causés aux plaignants. Mais les torts sont d'un autre ordre et il le dit : « Tous les névrosés sont des simulateurs, ils simulent sans le savoir et c'est leur maladie » (p. 46). Autrement dit vos simulateurs sont d'authentiques névrosés, si vous refusez leur message vous allez à contresens de ce qui est attendu du médecin, c'est une faute. On voulait bien entendre que la névrose était simulation, mais certainement pas l'inverse. Si bien que, devant ce mur d'incompréhension et de « bonne foi », le lecteur a l'impression d'assister à la mise en scène réglée d'un malentendu, pour ne pas dire d'un impossible. Les relations de la psychanalyse avec la médecine n'auront pas cessé de jouer sur ce registre. Ne le retrouve-t-on pas maintenu, et peut-être même renforcé, à notre époque de neurosciences, grosse à n'en pas douter d'une nouvelle machine à détecter le mensonge ?

Si, par moment, Freud semble s'être laissé prendre dans des contradictions, c'est qu'il tient passionnément à faire reconnaître sa méthode. Sans doute est-elle déjà largement répandue, mais elle ne connaît pas la faveur des milieux de l'Université, représentés par un Wagner von Jauregg, futur Nobel, grand mandarin incarnant la psychiatrie viennoise et ses valeurs scientistes. Or c'est lui l'accusé dans l'affaire où Freud est chargé d'un rôle d'expert. Le voilà donc en posture de dénoncer les fautes d'un condisciple qui est un rival. Comment parvenir à ne pas commettre l'indélicatesse de charger un confrère, et néanmoins ne rien trahir de ses propres convictions ? Position inconfortable. Aussi va-t-il sinon s'embrouiller du moins brouiller les cartes : il se présente comme celui « qui a donné naissance à l'école dite psychanalytique de psychiatrie », il discute le diagnostic, il évoque une probable organicité à partir du seul dossier sans avoir examiné le plaignant, c'est-à-dire en se plaçant peu adroitement sur le terrain de ses détracteurs. Son propos vise, au-delà de la Commission, à persuader le public savant que le terrain leur est commun, qu'une discussion est possible, qu'il y a place pour une psychiatrie psychanalytique, et que la psychanalyse est une alternative valable, y compris pour ce qui touche à la pathologie de guerre. On croit même déceler l'ombre d'un regret que la fin des hostilités soit venue prématurément ôter aux analystes une opportunité décisive de faire leurs preuves et d'être admis à part entière dans le service de santé des armées (p. 25). Au prix de quelques sacrifices ? Rien ne permet de l'affirmer car en regard de son désir de reconnaissance Freud ne cède pas sur l'essentiel. C'est sans doute ce qui a pu faire dire qu'il était ambigu lorsqu'il s'adressait à son élève Simmel pour le féliciter de ses résultats et l'encourager dans ses efforts de promotion d'une psychanalyse de guerre, tout en ne lui cachant pas que sa technique ne méritait pas vraiment le nom d'analyse (p. XVIII).

Il semble que tout en travaillant à promouvoir la psychanalyse, Freud ait toujours eu à cœur de la protéger de son succès. Malgré des hésitations tactiques, il n'est pas dupe, il n'ignore pas que faire valoir l'analyse c'est aussi la mettre en posture délicate, si bien qu'il est amené à effectuer sa démarche de biais :

– D'une part, ces enjeux de reconnaissance sont défendus sur la place publique – un colloque avait déjà eu lieu en 1918 à Budapest sur la question des névroses de guerre en présence de hauts responsables du service de Santé. Là, les freudiens empruntent arguments et outils conceptuels à un modèle théorique systématique qui se prête mal à une

réflexion originale sur cette pathologie du traumatisme. En fait, ils ont tendance à rabattre le sens de la névrose post-traumatique sur celui d'un conflit préexistant. Autrement dit, c'est la névrose de paix qui impose son modèle à la névrose de guerre.

– D'autre part c'est le moment précis où Freud élabore les concepts de pulsion de mort et d'automatisme de répétition issus, sur fond de névroses de guerre, d'une appréhension différente et originale du traumatisme. De sorte que la théorie freudienne, au moment où elle s'expose au public dans ce miniprocès, est déjà en train de subir un profond remaniement de la part de son auteur. Cet aspect des choses est rappelé et souligné par Erik Porge dans sa préface, mais ce n'est pas le propos d'Eissler qui, quant à lui, ne soulève pas ce genre de questions bien que son livre les suscite. C'est d'ailleurs ce qui fait son mérite singulier. En nous entraînant dans un débat qui n'est pas le nôtre, il nous amène à entrevoir à partir d'un point de vue inattendu des questions qui nous sont propres.

Si la simulation a perdu la signification qui la rattachait aux enjeux d'une époque pour nous révolue, ce livre nous fait comprendre que ces enjeux-là n'étaient pas ceux de Freud, du moins pas directement. Ce n'est que très incidemment qu'il y prenait une part, comme il eut à le faire devant la Commission d'enquête. Sa volonté opiniâtre s'appliquait ailleurs, à travailler les terres laissées en fait à la marge des controverses de son temps. Il n'en était pas moins attaché aux valeurs de ses rivaux, d'où parfois l'illusion qu'il parviendrait à s'en faire entendre, mais en fin de compte la psychanalyse s'est construite à l'abri de débats auxquels elle ne participait pas vraiment, même quand elle était appelée à les nourrir.



Élisabeth Bascou

Berbiguier de Terre Neuve du Thym *Les Farfadets ou Tous les démons ne sont pas de l'autre monde**

Georges Zimra

DANS L'EXPÉRIENCE des « fous littéraires », l'écriture s'impose comme la nécessité de faire savoir publiquement, ce qui se joue, se trame, contre l'auteur. Elle est aussi, une tentative d'exorciser les malheurs de l'auteur, en une adresse au lecteur dont il est espéré une adhésion à sa cause, à son récit ; l'écriture traduit à la fois la nécessité d'un faire savoir et l'exigence d'un faire croire.

Telle est tout au moins la tentative de Berbiguier¹ de faire du lecteur, son interlocuteur muet, un homme préservé de la longue liste des persécuteurs, puisque acquis à sa cause.

Voici donc un ouvrage de plus de six cents pages, écrit manifestement par un homme persécuté, qui relate les mille et une violences, outrages, humiliations qu'il subit de la part de ces êtres invisibles que sont les farfadets. Il forgera à partir de ce mot, ceux de Farfaderiser, farfadéen, farfadérisme, farfadette, comme autant de manières de décliner à la fois leurs manifestations et leurs persécutions.

Il se décide à écrire pour démasquer, enrayer et débarrasser le monde des nuisances et de la puissance occulte des farfadets². Il invite le

* Préface de Claude Louis-Combet, Grenoble, Jérôme Millon, 1990.

1. Berbiguier de Terre Neuve du Thym, *op. cit.*

2. « Je ne me suis décidé à rompre le silence que lorsque mes ennemis ont poussé leurs travaux à leur comble. C'est lorsqu'ils ont troublé le repos public par leurs visites nocturnes... détruit toutes nos récoltes, suscité des tempêtes et les orages, fait agir l'influence des planètes, fait tomber la grêle, interverti l'ordre des saisons, suborné nombre de femmes et de filles, mis la destruction dans les ménages, procuré les morts secrètes... J'ai donc mis en ordre toutes ces notes, j'en ai joint un corps d'ouvrage que je dédie aujourd'hui à tous les empereurs, rois, princes, souverains, des quatre parties du monde. » (p. 25)

lecteur au récit de ses malheurs, parce que « tant d'autres écrivent l'histoire de leur jouissance³ ».

Il lui demande de ne pas perdre une syllabe de son récit et de le suivre dans son cheminement, de s'unir à sa cause. Car ce qu'il redoute par-dessus tout c'est « l'incrédulité » de ses semblables, et il n'est pas de fléau plus terrible pour un malheureux, que de penser qu'on n'ajoute pas foi à sa souffrance⁴ ».

Aussi lui demande-t-il de ne pas l'accuser de folie, mais de l'écouter attentivement, d'examiner les preuves qu'il apporte, de suivre le fil de son récit, puis enfin alors « oser le contredire⁵ ».

Pour mieux illustrer son propos, lui donner une dimension réelle, il fait graver à ses frais neuf lithographies le représentant tantôt avec ses persécuteurs, la Valette, la Janeton, la Mançot, Pinel, Moreau, Chaix, Étienne, Prieur, tantôt, avec Rhatamago chef des farfadets, venu avec une troupe considérable, lui demander d'entrer dans « l'exécrable compagnie ».

D'autres lithographies le représentent occupé à préparer des remèdes anti farfadéens, une autre encore illustre un bouc émissaire farfadéen... peau de bouc gonflée par un démon à l'aide d'un soufflet infernal.

Enfin, il place son portrait au rang des autres lithographies et ajoute à son nom propre le qualificatif de « Fléau des Farfadets ». Au quatre coins de cette lithographie les emblèmes et les remèdes antifarfadéens. En bas un écureuil est représenté : coco son fidèle ami, qui connut le funeste sort d'être exécuté par les farfadets, quoiqu'une lettre du comité invisible le conteste fortement⁶.

Son ouvrage achevé, il se pourvoit auprès du garde des sceaux pour ajouter à son nom celui de Terre Neuve du Thym. Il achète à cet effet une terre, sur laquelle il cultive la plante aromatique, dont on connaît les vertus pour lutter contre les farfadets. Ainsi Berbiguier de Terre Neuve du Thym, sera le seul du Nom, ne pouvant être confondu avec aucun autre Berbiguier, étant ainsi à l'origine d'une généalogie nouvelle.

3. *Ibid.* p. 29.

4. *Ibid.* p. 29.

5. *Ibid.* p. 29.

6. Farfaderico-parafarapine : Féliciadoïisca jeune fille, « voulait te procurer le plaisir de nous appartenir... un vieux Rodrigue comme toi qu'une fille de seize ans voulut amener avec elle. Y a-t-il de quoi crier au secours ? Ils ne reconnaissent alors que d'avoir coupé seulement la queue de l'écureuil mais ils ajoutent à l'adresse de Berbiguier que c'est pour la tienne que Felicia-doïisca, aussitôt guerrie doit partir pour nous l'apporter sur une assiette ».

Il fait relier son ouvrage en veau plein, rehaussé d'or et signe tous les exemplaires, en déclarant comme contrefaits ceux qui ne seraient pas revêtus de sa signature⁷. Il publie cet ouvrage à compte... d'auteur, ce qui achève de le ruiner, puis sitôt après sa publication, le retire du commerce pour le détruire.

Quelle a été donc la fonction de l'écriture pour Berbiguier, en quoi nous intéresse-t-elle ? L'ouvrage de Berbiguier peut être distingué en deux parties : le corps de l'ouvrage, puis la correspondance. La première partie qui est l'essentiel de ce récit est la liste des persécutions dont l'auteur est accablé ; elle relate ses rencontres, ses tourments, ses luttes, ses espoirs. La seconde partie se réduit aux quelques pages à la fin de l'ouvrage consacrées à la correspondance avec les différents persécuteurs, et aux preuves qu'il apporte au lecteur de leurs persécutions. Ce partage trace deux modes de narration qui organisent et orientent différemment le délire. La correspondance fait sortir le lecteur du récit, par la mise en jeu d'un interlocuteur, d'une adresse, qui mobilise un espace fictif et dramatique d'une autre scène. La correspondance apparaît comme le lieu véridique où se déploie l'actualité du délire, sa dynamique.

Que sait-on de la vie d'Alexis, Vincent, Charles Berbiguier né en 1764 à Carpentras ? Peu de choses, si ce n'est, écrit entre 1818 et 1820, le récit de ses persécutions qui se déroule au jour le jour durant les deux années qui ont nécessité la rédaction de son ouvrage, peu de souvenirs d'enfance y sont relatés. Un seul retient notre attention : à sa naissance il avait été confié par sa mère à une nourrice, dont elle louait « le sein mercenaire ». Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'elle retire son enfant, le sevrage terminé, de le retrouver estropié. Il demeura ainsi, grabataire jusqu'à l'âge de neuf ans. Deux ans après sa naissance, naquit un jeune frère qui combla ses parents d'aise et de bonheur et les consola de l'infirmité du premier. Très tôt, les médecins avaient décrété que notre auteur était irrécupérable, qu'on pouvait le considérer comme perdu, lui préparer son suaire⁸. Par conséquent ils conseillaient « de ne rien lui refuser », mais aussi « de ne pas compter » sur lui. Or il advint que ce fut le jeune frère qui mourut à l'âge de sept ans. Ce jour-là, Berbiguier se rétablit comme par miracle, se dressa sur son lit, s'habilla seul, et s'en alla parcourir la ville. Tout le monde parut étonné en le voyant, certains pensaient qu'il s'agissait d'un autre.

7. *Ibid.* p. 11.

8. *Ibid.* p. 215.

Le délire éclate à l'âge de trente-deux ans lorsque deux femmes, la Valette et la Mançot lui tirent les cartes. Il devient alors la proie des farfadets, et consultera médecins, guérisseurs, exorcistes, qui loin d'atténuer son mal, le feront au contraire redoubler de violence.

C'est là que s'impose pour lui l'exigence d'écrire pour dénoncer, divulguer, diffuser les pratiques occultes dont il est l'objet, et qui menacent tout le genre humain. Il prescrit les remèdes pour lutter contre les farfadets, pour les anéantir, et avertit du danger qui guette le monde.

Ses persécutions subissent ici une première rotation. Certes il est toujours menacé par les farfadets, mais il l'est du fait qu'il écrit, qu'il dénonce leurs méfaits, qu'il avertit le public de leurs pratiques. L'écriture est à la fois une nécessité qui le pousse à dénoncer le mal dont il est l'objet, en même temps qu'elle alimente les persécutions du fait même qu'il les dénonce.

La menace dorénavant qui pèse sur lui, est celle de voir son ouvrage interrompu par les farfadets. Chaque page écrite apaise et relance les persécutions. « Ennemis de mon repos ne vous réjouissez pas, demain je serai encore à l'imprimeur⁹. »

Le premier volume n'est pas encore achevé, que les menaces pèsent sur le second. L'archange Michel sous les traits d'un vieillard, le supplie d'arrêter son entreprise. « Cessez, cessez, au nom de Dieu cet ouvrage chimérique qui va vous exposer aux persiflages les plus cuisants... Vos ennemis auront les rieurs pour eux et qui peut faire rire remporte la victoire... » Ce n'est pas une telle victoire qu'il recherche car ajoute-t-il : « Le ciel a protégé le commencement, il protégera la fin¹⁰. »

Loin de le dissuader, ces propos le confirment au contraire dans sa mission de sauver le genre humain. L'écriture devient ainsi l'enjeu réel et dramatique où se régénèrent les persécutions auxquelles il ne peut se soustraire, puisqu'il ne peut cesser d'écrire.

Ceci d'autant que sa lutte contre les farfadets s'intensifie, et que ses remèdes s'avèrent de plus en plus efficaces : épingles, poinçons, lardons, thym, vinaigre, tabac, exterminent par milliers les farfadets.

Le 19 août 1821¹¹, sur le point de conclure son ouvrage, il reçoit une lettre du chef des farfadets qui lui demande une dernière fois de renoncer à son projet de publication. L'ouvrage est en effet jugé diffamant et

9. *Ibid.* p. 222.

10. *Ibid.* p. 225.

11. *Ibid.* p. 514.

insultant pour les farfadets, car s'il venait à être apprécié par le public, il leur ferait courir les plus grandes menaces.

Aussi lui écrit-on que s'il persiste dans son projet de publication « un poignard ou un pistolet nous aura bientôt rendu justice¹² ».

Nullement troublé par cette première lettre qui l'invite au contraire à persévérer, il en reçoit une seconde datée du 3 août dans laquelle il est fait mention des propositions avantageuses qui lui ont été faites en vain « pour qu'il rejoigne la troupe infernale¹³ », et par conséquent un jugement le condamne à mort. Berbiguier ayant contrevenu aux dispositions de l'article 25, 789, 432 du règlement des farfadets est condamné à la peine de mort, celle-ci sera infligée par Carnifax, Bourreau de la confrérie. Il est ajouté dans cette lettre que Berbiguier pourra former opposition dans un délai de 8 jours. Jugement fait à la faculté de médecine le 2 août 1821. Signé : Romnicouf. Président¹⁴.

Ainsi, si Berbiguier ne voulait pas être pendu à un réverbère, il lui était fortement conseillé de se rallier à la confrérie, sans quoi Carnifax ferait de « son cœur un repas », et « son crâne lui servirait de verre ».

Le 4 août 1821 Berbiguier adresse une courte missive au chef des farfadets pour lui demander s'il a réellement signé de son nom les deux précédentes lettres qu'il avait reçues.

Berbiguier avertit le lecteur qu'il a scrupuleusement et rigoureusement recopié les lettres qui lui ont été adressées sans omettre une seule syllabe. Or il masquera le nom propre du chef des farfadets sous trois astérisques, alors que tout au long de son ouvrage il n'hésite pas à donner l'identité de ses multiples persécuteurs. Une troisième lettre du 6 août, en réponse à la sienne, lui confirme effectivement que les deux lettres reçues auparavant sont parfaitement authentiques et que sa condamnation à mort est bien réelle. Berbiguier entreprend alors de démontrer que les trois lettres reçues sont l'œuvre d'un faussaire, de quelque « carabin piqué ». Il ajoute que si le rôle de délateur ne l'avait pas toujours répugné, il aurait envoyé aux assises ces faussaires. Il donne pour preuves que les lettres reçues sont fausses, le fait qu'il avait

12. *Ibid.* p. 514.

13. « La persécution s'est-elle ralentie depuis que le meurtre est devenu votre unique passion ? La moitié du genre humain se soulève contre vous, et vous osez concevoir l'espérance de l'anéantir ! Insensé vous attaquez les enfers et vous ne savez pas qu'un farfadet détruit donne naissance à cent autres plus obstinés et plus redoutables que le premier. » (p. 514)

14. *Ibid.* p. 515.

reçu réponse à sa courte missive avant que celle-ci ne fût postée. Si nous reprenons la chronologie de cette correspondance, nous voyons que la première lettre est datée du 1^{er} août, la seconde du 3 août, Berbiguier adresse son billet le 4 août, le 6 août il reçoit la réponse authentifiant la signature. La réponse par conséquent, nous le voyons, lui parvient non pas avant qu'il postât le billet mais après qu'il l'eût posté. Se doutant d'une faille dans le déroulement de la chronologie Berbiguier avance à l'adresse de ses contradicteurs qu'il s'était ouvert à un méchant, avant d'écrire son billet, la réponse anticipée du chef des farfadets révéla alors la perfidie. Berbiguier ainsi rétablit la situation par le fait que le chef des farfadets avait eu vent de son billet, avant qu'il ne le rédigeât.

Il y a ainsi pour Berbiguier un savoir qui précède l'écrit, mais c'est l'écrit en dernier ressort qui tranche pour lui, le vrai du faux. Le faux s'établit comme réponse, non à un écrit, mais à un dire qui n'est pas homogène à l'écrit. « Il est ce qu'il dit », serait la formule de cette homogénéité. Le faux par conséquent pour Berbiguier ne porte pas sur le contenu de la lettre, mais sur l'inadéquation entre un dire et un écrit. C'est cela qu'il désigne comme faux. L'écriture met en jeu chez Berbiguier, un écart entre dire et écrire (Notons qu'il occupe la place d'être à la fois l'émetteur et le récepteur, l'expéditeur et le destinataire de sa correspondance ; l'hallucination auditive ayant la capacité de produire un dire, un savoir qui est déjà réponse à la question qui n'est pas encore posée. C'est en cela que cette réponse fait question pour Berbiguier). Écrire le dire, et dire l'écrit ne parviennent jamais par conséquent à se recouvrir : cette correspondance réelle avec un interlocuteur fictif le place à la fois comme auteur et lecteur d'un texte qui reste nécessairement infini, remanié, puisque toujours alimenté d'une réponse déjà là, à une question qui exige d'être établie. Ainsi l'ouvrage de Berbiguier, touchant à sa fin, ne trouve pas de ponctuation finale. Comment finir un ouvrage quand la nécessité exige d'écrire encore et toujours ?

Non décidément, dit-il, « jamais, jamais, jamais je ne cesserai d'écrire¹⁵ ». La correspondance donne ainsi une tournure dramatique au texte, une présence réelle des protagonistes. La condamnation à mort surgit dans le récit au moment où il s'apprête à publier son ouvrage. Mais de quel mort s'agit-il ? Comment publier quand la menace d'être un faussaire pèse sur Berbiguier ? On connaît tout le soin qu'il attache

15. *Ibid.* p. 517.

au nom propre, au sien en particulier, puisque sa signature sur tous les ouvrages publiés en assure l'authenticité. La publication vient enfin pour lui garantir qu'il est ce qu'il écrit. Pour cela la fonction du nom propre est essentielle, puisqu'elle solidarise le dire et l'écrit comme émanant d'une seule et même personne qu'on ne peut confondre avec aucune autre, et d'ajouter à son nom le qualificatif de fléau des farfadets.

A l'origine d'une généalogie nouvelle, Berbiguier de Terre Neuve du Thym Fléau des farfadets est né dans l'écriture. Mais alors pourquoi détruire l'ouvrage ? Pourquoi brûler ce qu'il a avec tant de persévérance et d'acharnement établi ? Ce qu'il a défendu contre tous ses persécuteurs ?

Quelle valeur prend un tel acte ? Détruire l'ouvrage est d'abord pour Berbiguier reconnaître le seul lecteur pour lequel il l'a écrit, lui-même. C'est prendre acte que son ouvrage ne peut être terminé, achevé, que dans la mesure où il n'a plus de lecteur. N'ayant plus de lecteur, il devient le seul lecteur de son livre. Le point final véritable de l'écriture c'est n'avoir plus de lecteur. Ainsi Berbiguier ne peut-il terminer son ouvrage, qu'en le détruisant. La publication aura été par conséquent, la publication du nom de Berbiguier, qui fait de lui, le père du nom, au point focal où convergent le nom propre, le nom d'auteur, le nom de symptôme.

Ce nom rendu public, l'ouvrage pouvait être détruit. La dimension de l'acte dans cette destruction est de mettre un point final à son ouvrage, à l'écriture.

Persistent alors les quelques exemplaires rescapés dans les bibliothèques. Lire par conséquent l'ouvrage de Berbiguier, avant sa destruction et après sa destruction ne procède pas de la même lecture. La destruction de l'ouvrage appartenant encore à l'écriture, elle en est le point final. Republier cet ouvrage est certes offrir un exceptionnel témoignage sur la folie de Berbiguier, mais c'est faire du lecteur un co-auteur, par l'ouverture du texte, par l'écart que permet une autre lecture, de sorte que le livre brûlé se reconstitue dans l'expérience du lecteur, de l'auteur. Il n'est pas inintéressant de souligner que 180 ans après sa première parution, l'ouvrage de Berbiguier a intéressé de nombreux psychiatres : Panaphobie délirante de Pierquin de Grembloux (1829), Hallucinations tactiles de Brièrre de Boismont (1845), Hallucinations psycho-sensorielles de Baillarger (1846), Folie surnaturelle de Tissot (1850), Folie systématisée de Griesinger (1865), Folie polythéiste de

Semerie (1867), Délire d'interprétation de Lévy-Valensi (1911), Paranoïa non hallucinatoire de Vinchon (1914), Grand délire hallucinatoire de Ey (1923), Paraphrénie de Lechner¹⁶ (1983).

Comme nous le voyons la liste reste ouverte à qui veut bien inscrire sous son nom, le nom de la folie de Berbiguier. Ainsi la folie du nom, celle qui l'a poussé à écrire, à s'expliquer, à convaincre, n'est plus au fil des années qu'un nom de la folie. Nom variant selon les auteurs qui se succèdent en une liste de noms propres, inapte à saisir la folie de l'auteur. Berbiguier aura ainsi participé à une généalogie des noms propres.

Est-ce une autre folie du nom que laisser le sien attaché au nom d'une folie ? Mais à cette liste de nom de folie et de noms propres pourquoi, pourquoi ne pas ajouter celui de Berbiguier de Terre Neuve du Thym dit le Fléau des farfadets (1992) ?

Le Dictionnaire de Barjavel (1841), relate l'ouvrage de Berbiguier en ces termes : « Les phrénologues ont attribué déjà les trois volumes des farfadets à l'action inévitable d'un organe encéphalique placé aux parties supérieure, latérale et antérieure du front, et limitrophe de la vénération, de l'imitation, de l'imagination ou idéalité, de la gaieté et de la causalité. Cet organe est celui qu'ils appellent merveilleosité, M. Berbiguier le possède d'une manière assez prononcée comme l'offrent les têtes de Moïse, de Bacchus, de Socrate, et de presque tous les personnages à visions ou à inspirations poétiques et à conceptions religieuses¹⁷. »

Gageons que Berbiguier aurait préféré appartenir à cette seconde catégorie de noms propres.

16. *Ibid.* p. 12.

17. *Ibid.*

Penser la folie

Essais sur Michel Foucault*

Bernard Casanova

« POUR PARLER de la folie, il faudrait avoir le talent d'un poète. » C'est ainsi que Michel Foucault avait conclu la présentation de sa thèse. « Mais vous l'avez, Monsieur » lui aurait alors répondu G. Canguilhem, membre du jury auquel il s'adressait¹. Cela se passait le 20 mai 1961. Cette thèse de doctorat ès lettres était cette même année publiée sous le titre *Folie et déraison. Histoire de la folie à l'âge classique*².

Si ce livre a été bien accueilli – quoi qu'en ait dit plus tard M. Foucault lui-même – dans les milieux littéraires et philosophiques, en revanche il semble que les « spécialistes », disons les psychiatres, aient peu ou mal réagi³. « Parmi les médecins et les psychiatres, il y eut des réactions diverses : un certain intérêt manifesté par quelques-uns d'orientation libérale et marxiste, un rejet total en revanche venant d'autres, plus conservateurs⁴. »

* Sous ce titre est publié le IX^e colloque de la Société internationale d'histoire de la psychiatrie et de la psychanalyse : *Histoire de la folie trente ans après*, Paris, Éditions Galilée, 1992, (ce colloque se tint le 3 novembre 1991).

1. Cf. Didier Éribon, *Michel Foucault*, Paris, Champs/Flammarion, 1991.

2. M. Foucault, *Folie et déraison. Histoire de la folie à l'âge classique*. Plon, 1961. réédité sous le simple titre : *Histoire de la folie à l'âge classique* en 1972, aux éditions Gallimard (qui l'avait refusé en 1961), dans la collection « Bibliothèque des histoires » ; et en 1976 dans la collection « Tel ».

3. Par exemple H. Ey qui disait, et à juste titre nous semble-t-il, en 1969 à un colloque à propos de ce livre : « Il s'agit là d'une position psychiatricide si lourde de conséquence pour l'idée même de l'homme... »

4. M. Foucault cité par D. Éribon, *op. cit.* p. 150. Ce même auteur fait remarquer que les premiers psychiatres à réagir favorablement ont été les anti-psychiatres anglais Laing et Cooper qui ont connu le livre de Foucault en 1965 par une traduction d'une édition française abrégée intitulée *Madness and Civilization*. Nouvelle lecture qui a donné au livre une orientation et un engagement contestataires que n'avait peut-être pas prévu son auteur.

Dans une conférence (inédite) faite à de jeunes psychiatres à Sainte-Anne, le 10 novembre 1967, Lacan disait : « La position psychiatrique est parfaitement définissable historiquement. Il y a un monsieur qui s'appelle Michel Foucault et qui a écrit *l'Histoire de la folie*. Il explique, il met en valeur, il démontre magnifiquement la mutation, la mutation essentielle qui résulte du moment où... tous ces fous ont été traités... de la façon qu'on appelle humanitaire à savoir enfermés. Cette opération n'est pas du tout dépourvue d'intérêt du point de vue de l'histoire de l'esprit... car c'est ça précisément qui nous a permis de mettre au moins en question que quelque chose existât qu'on puisse appeler symptômes... Naturellement, ce livre absolument capital de Michel Foucault a eu ce succès, on peut dire vraiment remarquable, qu'il n'y a pas un seul psychiatre qui s'en soit occupé. Je demande qu'on me donne juste un compte-rendu paru dans une revue psychiatrique concernant ce livre... c'est tout à fait frappant, car c'est quelque chose pour la compréhension de la position du psychiatre d'absolument capital ; ça replace les choses dans un contexte qui permet vraiment de voir ce dont il s'agit... »

Au cours de cette conférence, certaines réflexions de Lacan – par exemple quand il souligne que le psychiatre est concerné immédiatement par le fou s'il veut bien n'interposer entre eux deux aucune barrière, et notamment celles de la compréhension et du savoir – ne sont pas très éloignées de ce qu'écrivait M. Foucault dans la préface de son livre⁵, prévenant son lecteur qu'il lui faudra entrer dans « une région incommode. Il faut, pour la parcourir, renoncer au confort des vérités terminales, et ne jamais se laisser guider par ce que nous pouvons savoir de la folie. Aucun des concepts de la psychopathologie ne devra, même et surtout dans le jeu implicite des rétrospections, exercer de rôle organisateur... ». On ne pourrait trouver meilleur préalable à toute clinique psychanalytique !

La Société internationale d'histoire de la psychiatrie et de la psychanalyse a estimé que trente ans était un bon chiffre pour rouvrir ce premier grand texte de M. Foucault au cours de son 9^e colloque, en novembre 1991, intitulé *Histoire de la folie trente ans après* et dont les interventions ont été réunies sous le titre, assez critiquable, de *Penser la folie*⁶.

5. Préface présente seulement dans la première édition.

6. *Penser la folie. Essais sur Michel Foucault, op. cit.*

A lire les différents exposés, on constate combien la thèse de M. Foucault sur l'histoire de l'expulsion de la folie hors du monde raisonnable, reste subversive et scandaleuse, et continue de susciter le trouble dans certains esprits historiens ou psychiatriques ; et on peut alors se demander si l'enjeu d'un tel colloque est bien de rouvrir, trente ans après, ce livre, ou bien, à l'opposé, de le refermer définitivement ; comme le souligne très bien É. Roudinesco dans sa vigoureuse introduction en disant que « la puissance d'intrusion de l'événement foucauldien » peut se mesurer « à la force de résistance qu'il suscita⁷ », rappelant aussi l'accueil fait à ce livre dans les milieux psychiatriques et quelques travaux, dont certains récents⁸, opposés ou même franchement hostiles à la thèse et à la pensée foucauldienne.

Mais des interventions faites et réunies dans ce livre⁹, c'est celle de J. Derrida¹⁰ qui nous a paru la plus remarquable et dont nous voudrions dégager quelques idées.

D'abord il semble que Derrida ait été sollicité – à l'occasion de la commémoration de « ce grand livre de Foucault (qui) fut il y a trente ans un événement¹¹ » – pour revenir sur le désaccord « dramatique » entre Foucault et lui-même à propos de Descartes, du *cogito* et de la folie¹²,

7. *Ibid.* p. 20.

8. Par exemple ceux de G. Swain et M. Gauchet ; ceux aussi de L. Ferry et A. Renault : *La pensée* 68. On peut en rapprocher, quant à la critique contemporaine de l'œuvre foucauldienne, les articles parus dans la revue *Le Débat* n° 66 de 1991, concernant les travaux de Foucault et ses élèves sur le cas P. Rivière.

9. Après l'introduction d'É. Roudinesco, avaient pris la parole ce jour-là : G. Canguilhem, J. Postel et F. Bing, A. Farge, C. Quélet (dont l'exposé avait donné lieu à un débat mouvementé, résumé dans le livre), A. Pirella, R. Major, J. Derrida.

10. Précédée comme inévitablement par R. Major.

11. *Penser la folie, op. cit.* p. 141.

12. On peut rappeler très brièvement : en 1963, J. Derrida faisait une conférence – à laquelle assistait M. Foucault – intitulée « Cogito et Histoire de la folie » (publiée plus tard dans *L'écriture et la différence*, Seuil) dans laquelle il critiquait très fermement l'interprétation, faite par Foucault dans *l'Histoire de la folie*, du « mais quoi, ce sont des fous » de la première *Méditation* cartésienne, interprétation qui faisait reposer en quelque sorte sur Descartes la responsabilité de l'exclusion du fou hors du *cogito*, hors du monde de la raison, en préfigurant ainsi le grand renfermement de 1656. M. Foucault répondit à J. Derrida neuf ans plus tard publiquement et sévèrement dans un texte ajouté à la deuxième édition de son *Histoire de la folie* (texte absent de la collection « Tel ») ; et de nouveau les deux philosophes attendirent neuf années avant de se revoir, en 1981. On peut consulter à ce sujet mon article : « Mais quoi, ce sont des fous », in *Littoral*, Toulouse, Erès, n° 25.

mais qu'il ait refusé de se retrouver avec Foucault sur ce terrain : « J'ai... écarté la suggestion... de revenir sur la discussion qui commença il y a vingt-huit ans... je préfère ne pas le relancer [le débat] aujourd'hui¹³... J'ai dit que je ne rouvrirai pas le débat¹⁴... mais laissons. Je le répète, je n'invoque pas cette difficulté (à propos du malin génie) pour revenir sur une ancienne discussion¹⁵. » Cette insistance à « ne... pas » nous laisse imaginer la dimension et l'enjeu subjectifs du débat d'autrefois.

Derrida va faire porter sa relecture de Foucault en un autre endroit de l'œuvre mais, là encore, en se défendant beaucoup de ce qui pourrait sembler dans ses propos, malveillant ou provocant à l'égard de l'auteur de *l'Histoire de la folie* : « Loin de moi l'idée d'accuser ou de critiquer ici Foucault, de dire par exemple qu'il a tort de... loin de moi aussi, quoiqu'il en paraisse, l'idée de suggérer que Foucault se contredit quand il... » Ces précautions oratoires pour tenter d'écartier ce qui apparaîtrait discourtois, sont bien dans le ton et la veine « d'autrefois ».

Même ton, mais n'est-ce pas aussi même débat ? Un déplacement certes s'est opéré : il s'agit cette fois de la lecture par Derrida de Foucault lisant Freud, mais un Freud concerné par la folie ; « La question sera au fond à peu près la même, quoique posée depuis un autre bord¹⁶. » La « question » qui est « la même » (qu'autrefois) est celle de la folie ; Derrida continue de converser avec Foucault (bien qu'il soit « dans le silence absolu »... « cependant nous restons tournés vers lui »), de le controverser, d'argumenter sur cette question de la folie ; il semble en effet qu'il s'agit bien de « penser la folie », c'est-à-dire d'y mettre des pensées, ou encore de s'en garder en la pensant ; nous qualifions de critiquable le titre de cet ouvrage, mais il convient bien au débat que poursuit Derrida. Quant à l'« autre bord », c'est celui de la psychanalyse, ou plus exactement celui des « pensées » de ces deux philosophes concernant le rapport de la psychanalyse à la folie, et on ne peut s'empêcher de penser (!) qu'elles sont, justement en tant que telles, en marge, à côté précisément de ce rapport. Il n'en reste pas moins que le débat vaut largement d'être suivi.

13. *Op. cit.* p. 143.

14. *Ibid.* p. 157.

15. *Ibid.* p. 158.

16. *Ibid.* p. 143.

Le titre de la communication « Etre juste avec Freud » est une expression de Foucault lui-même et Derrida ajoute en sous-titre « L'Histoire de la folie à l'âge de la psychanalyse ». S'agit-il du livre à l'âge de la psychanalyse ? ou de la folie à ce même âge ? Derrida précise qu'il faudrait mettre des guillemets à l'« Histoire de la folie », l'objectivant donc comme ce livre-là, mais l'ambiguïté, voulue, persiste néanmoins. Derrida fait la remarque, à plusieurs reprises au cours de son exposé, qu'à cet âge-là, à notre âge, il est difficile de parler de la psychanalyse « en général », comme si elle était une et indivisible et que « l'arrivée des noms propres, par exemple Freud ou Lacan » (p. 148) oblige peut-être à dire *des* psychanalyses et *des* psychanalystes : « Le passage au pluriel sera l'enjeu même de cette discussion » (p. 145).

Si Descartes était contraint d'exclure la folie pour poursuivre sa méditation et assurer ainsi son *cogito* – et c'est sur ce point que Derrida critiquait sévèrement la lecture foucauldienne de la première Méditation –, comment Freud, lui, avec sa découverte de l'inconscient sur les bras, s'en arrange-t-il de cette même folie toujours si encombrante ? Quel accueil lui fait-il ? Et quelle lecture Foucault fait-il de Freud sur ce point ? C'est là qu'aujourd'hui porte l'interrogation de Derrida, il s'agit bien de « L'Histoire de la folie à l'âge de la psychanalyse ».

La figure de Descartes était centrale dans la thèse de Foucault ; en revanche, il faut aller chercher la présence de Freud et de la psychanalyse, la débusquer : « Elle n'est évoquée que sur les confins du livre et seulement nommée au plus près de sa fin¹⁷ » ; mais puisque la folie est étudiée par Foucault « à l'âge classique », il est justifié que Freud n'apparaisse que « sur la bordure ».

Derrida tient à souligner l'attitude ambiguë de Foucault vis-à-vis de Freud : « Il veut tantôt créditer, tantôt discréditer Freud, à moins qu'il ne fasse en vérité l'un et l'autre indiscernablement et à la fois¹⁸. » Cette ambiguïté tient-elle à l'interprétation foucauldienne de Freud, ou à « une duplicité structurelle » de la psychanalyse ? Derrida (se) pose la question, mais nous pourrions ajouter que l'ambiguïté qu'il souligne n'est peut-être pas tout à fait indépendante non plus de la lecture derridienne de Foucault. Quoiqu'il en soit, de quelle ambiguïté s'agit-il ? Derrida repère que Foucault inscrit Freud dans deux généalogies différentes, ou deux lignées qu'on pourrait dire opposées ; ou bien, si l'on considère

17. *Ibid.* p. 143.

18. *Ibid.* p. 149.

cette ligne de partage entre raison et folie que l'âge classique avec Descartes – selon la thèse foucauldienne – trace radicalement, que Freud est nommé par Foucault tantôt d'un côté de la ligne, tantôt de l'autre tel « un balancier » ; ou encore, puisque Freud, donc, présenterait cette double face, qu'il serait à la charnière, qu'il serait « la double figure de l'huis ou de l'huissier... c'est pourquoi... Freud appartient et n'appartient pas aux séries dans lesquelles Foucault l'inscrit¹⁹ ».

Une de ces séries ou de ces « familles », est celle de Hölderlin, Nerval, Nietzsche, Van Gogh, Artaud ; de ce côté-là Freud, inventant la psychanalyse, est celui qui redonne la parole à la folie, qui la fait enfin sortir de ce long silence imposé par la raison, qui restitue « la possibilité d'un dialogue avec la déraison » (Foucault) et par là, la psychanalyse, serait comme un retour à un avant l'âge classique. C'est la psychanalyse « du côté de la folie », c'est l'huissier Freud qui ouvre cette porte et qui indique, désigne au psychanalyste le lieu de son habitation et de son acte.

Mais c'est ce même huissier aussi qui va refermer la porte : à la fin du chapitre de *l'Histoire de la folie* intitulé « la naissance de l'asile », et dans le suivant « le cercle anthropologique », Foucault va de nouveau citer Freud, mais cette fois dans une autre filiation, médicale celle-là, et qui prend naissance avec Pinel ; comme si la psychanalyse s'inscrivait dans la tradition de Pinel, de Tuke, d'Esquirol, comme si, dit Derrida, il y avait « continuité de Pinel et de Tuke à la psychanalyse²⁰ », avec, en place de l'enfermement, la figure du « thaumaturge tout puissant », le médecin de la famille, de la morale, de l'ordre. « Le médecin, en tant que figure aliénante, reste la clé de la psychanalyse... la psychanalyse peut dénouer quelques-unes des formes de la folie ; elle demeure étrangère au travail souverain de la déraison », écrit Foucault. Le balancier Freud oscillerait ainsi du côté de Nietzsche ou du côté de Pinel.

Alors « être juste avec Freud » ce serait le situer juste là, pas tout à fait du côté de Nietzsche et pas entièrement du côté de Pinel, soit bon soit malin génie²¹, charnière de l'huis, huissier qui ouvre et qui ferme

19. *Ibid.* p. 150. Cette image de « l'huissier de l'aujourd'hui, le gardien des clés » dont use Derrida pour parler de Freud, peut faire évoquer cette même image utilisée par Freud lui-même du gardien, dans l'antichambre, qui *refoule* dans l'inconscient ce qui veut passer dans le préconscient.

20. *Ibid.* p. 164.

21 « Bon » et « malin » à mettre du côté qu'il vous siéra.

la porte ; et le psychanalyste n'est-il pas encore et toujours celui qui, tout en laissant parler la folie, cherche à la « panser » ?

Derrida, passant par Foucault, ré-interroge la psychanalyse : dans quelle généalogie s'inscrit-elle ? Aurait-elle enfin l'« âge » de se déprendre de « l'héritage psychiatrique » ? Ambiguïté de la psychanalyse face à la folie, mais on sait aussi la position très ambiguë de Foucault lui-même vis-à-vis de la psychanalyse, ouvrant parfois largement la porte, mais la refermant souvent, restant lui aussi comme à la charnière ; ou bien modifiant d'un écrit à l'autre ses formulations, comme dans cette page que rappelle J. Derrida, presque à la fin de *Les mots et les choses*²² ; parlant de « cette folie par excellence que les psychiatres appellent schizophrénie », M. Foucault ajoute que « la psychanalyse s'y reconnaît quand elle est placée devant ces mêmes psychoses auxquelles pourtant... elle n'a guère d'accès : comme si la psychose étalait dans une illumination cruelle et donnait sur un mode non pas trop lointain, mais justement trop proche, ce vers quoi l'analyse doit lentement cheminer ».

22. *Ibid.* p. 183 ; cf. M. Foucault, *Les mots et les choses*, Gallimard, 1966, p. 387.

Présentation du *Thésaurus**

Lire Lacan en passant par la lecture
de quelques autres : citations d'auteurs
et de publications dans l'ensemble de l'œuvre écrite

Denis Lécuru

JACQUES LACAN n'aurait pas construit son œuvre sans l'étayage permanent des auteurs qu'il a lus, recommandés, commentés ou critiqués. A-t-il jamais été seul ?

Mentionnons d'abord (!) Sigmund Freud qu'il se mit à lire en allemand dans les années vingt (quarante-huit fois cité dès la *thèse* de 1932) et dont il fit la traduction d'un article en 1931, mais aussi certains qui ont fait l'objet central d'articles ou de conférences : Jones, Lagache, Gide, Hyppolite, Kant, Sade, Duras, etc.

Il convenait de commencer un rassemblement des citations de ces auteurs afin de proposer un accès repérable à partir du texte même de Jacques Lacan. Il n'était cependant pas encore possible d'en faire l'exhaustion dans la totalité de l'œuvre parlée et écrite, des choix s'imposaient.

Nous nous sommes limités à la consultation de l'ensemble de l'œuvre écrite de 1931 à 1980, concernant la psychanalyse, ensemble qui dépasse largement le recueil des *Écrits* parus au Seuil en 1966 et réunit une centaine de textes. Il fallait impérativement assurer l'unité de ce corpus, même au prix d'en écarter certains textes, enquête ayant montré qu'ils avaient été remaniés par ailleurs. Nous devons être certains que les écrits étaient de la main de Lacan, qu'il s'agisse d'articles ou de transcriptions revues, modifiées ou annotées par lui. Une note ou un simple ajout suffisent à nous assurer que l'auteur a effectivement relu son texte et autorisé sa publication au titre d'écrit.

**Thésaurus* Jacques Lacan, tome 1, prochaine parution aux éditions E.P.E.L..

Exemple : le compte rendu de séance à la Société française de Philosophie intitulé « La psychanalyse et son enseignement » (paru dans le *Bulletin* de ladite société en février 1957) ou encore « Psychanalyse et médecine » (paru dans le numéro 1 des *Lettres de l'École freudienne* en avril 1967).

Nous considérons qu'il y a trois types d'écrits de Lacan : des articles entièrement de sa main (des résumés, des préfaces, des rédactions de leçons de son séminaire, etc.), des transcriptions plus ou moins remaniées et considérées par lui comme des écrits – publiés comme tels, des textes établis par un tiers à sa demande expresse et revus par lui. L'exemple le plus notoire étant l'article « Le mythe individuel du névrosé » dont le texte a été établi en 1979 à partir de la transcription de sa conférence de 1953.

Il nous fallait choisir les textes, le lecteur éclairé sait en effet que certains écrits ont été republiés parfois à deux reprises, par exemple dans les *Écrits* de 1966 et dans le *Livre de poche* de 1970. Nous avons décidé de consulter le texte d'origine quitte à laisser à ce lecteur la surprise de ne pas retrouver dans le texte réédité la citation que nous donnons du texte premier.

Car Jacques Lacan a beaucoup remanié ses textes dans le détail et, sans une étude comparative complète relevant les modifications, nous ne pouvons que les laisser constater. Souvent (mais pas toujours), Lacan en donne l'indication, comme dans « Fonction et champ de la parole et du langage » (page 293 des *Écrits*) où la « maïeutique de Socrate » devient « élastique » (!), ou encore dans « Situation de la psychanalyse en 1956 » (page 487 des *Écrits*) où il précise les deux versions de la dernière partie. Mais comment lire le découpage moebien qui prélève le réel dans le plan du schéma R (« D'une question préliminaire... ») donné pour quadrangle $M \ i \ m \ I$ en 1958 (*La Psychanalyse* n° 4, 1961, page 22), devenu coupure $m\bar{i}$, MI en 1966 (*Écrits*, note, page 553) et $m \ i \ I \ M \ m$ en 1970, formulation définitive qui montre effectivement la constitution d'une bande unilatère (*Collection de poche*, page 69).

Le lecteur pourra s'y retrouver en utilisant les deux paginations que nous donnons, celle du texte original et celle de la publication courante. Il devra faire confiance au *Thésaurus* dans son étonnement éventuel et retourner à la version première avant de penser à une erreur. Il existe même de cocasses remaniements qu'il n'aura pas la surprise de constater. Ainsi dans « Propos sur la causalité psychique » paru en mars 1947, dans *l'Évolution psychiatrique* nous trouvons à la première page

la mention de « Fontenelle ». Mais quand l'article reparait quelques trois mois plus tard, dans un livre chez Desclée de Brouwer (« Le problème de la psychogenèse des psychoses et des névroses »), « Fontenelle » est devenu « le vieux Goethe » avant de réapparaître – tel qu'en lui-même – en 1966 dans les *Écrits* ! Bien que Lacan ait semblé l'oublier en présentant son texte dans ces derniers (page 151).

Il était nécessaire aussi d'unifier la datation des textes. Nous avons résolument pris le parti du lecteur, même si Lacan précise parfois la date de sa rédaction. Nous avons donc opté pour la date de publication. C'est elle qui compose commodément les six premiers caractères du code donné pour chaque écrit. A cette date de publication, tout lecteur de Lacan a pu avoir sans difficulté son texte sous les yeux, et non pas seulement les proches ou les initiés. Nous avons tenté de la déterminer au mieux : avec une bonne approximation quand étaient mentionnés un achevé d'imprimé ou un dépôt légal, sinon en tenant compte des délais d'impression, ou en fixant une probabilité d'édition, en fin d'année par exemple quand nous ne possédions aucune indication. Ainsi le livre d'Anika Lemaire *Jacques Lacan* publié à Bruxelles en 1970 et jugé paru en septembre.

Ce choix pourra là encore produire quelques surprises mais il fallait trancher et rendre la datation homogène. Il y a le cas extrême du « Mythe individuel du névrosé » prévu par Lacan dans ses *Écrits* (en note, page 72) et pas exactement dans les termes de sa présentation dans le numéro 17-18 d'*Ornicar* ? paru en 1979 : Lacan n'écrit pas en 1966 que le texte a été publié sans son accord mais sous une forme ronéotypée non corrigée par lui, il s'agit simplement en 1953 de la publication d'une transcription. Citons également les textes parus dans les *Écrits* indispensables à la connaissance de l'œuvre comme « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », paraissant ainsi en 1966 quoique affirmé avoir été écrit avant septembre 1960 ; de même que « La signification du phallus » ou encore la variante de « Situation de la psychanalyse en 1956 » dont nous n'avons pas retrouvé le « tiré à part » qui l'aurait diffusée à l'époque.

Le lecteur aura donc sous les yeux avec l'indication de l'occurrence de l'auteur cité par Lacan la date du texte d'origine d'où cette mention provient. Il aura aussi l'indication supplémentaire dans le code de sa parution (ou non) dans les *Écrits*, lui rendant aisée sa recherche en tel cas.

Reste la présentation. Nous avons choisi d'employer la citation. Fragmentaire et fragmentée, elle ne peut malheureusement dépasser une ligne pour des raisons de volume total. Son utilisation doit être prudente : elle ne fait que renvoyer à l'ensemble du texte dont elle est extraite et ne peut pas être utilisée telle quelle sans cette précision. Notons en effet que pour des raisons de clarté d'exposition sur une seule ligne – quand c'était possible – il a été opportun d'utiliser les points de suspension. Ceux-ci ne préjugent pas de ce sur quoi porte l'élosion (simple prénom ou proposition entière par exemple). Ils exigent donc le retour au texte source. Cependant avec leur aide le lecteur peut avoir une première idée du contexte et non pas une simple indication de pages. Il peut savoir par exemple s'il s'agit d'une note, d'une référence bibliographique ou d'un propos de l'auteur concerné. Il peut saisir immédiatement l'intérêt de sa recherche.

Le Thésaurus est un instrument de précision pour lire les textes de Jacques Lacan.

Document

Historique du cas de Marguerite : suppléments, corrections, lectures

Jean Allouch
Danielle Arnoux

LA PUBLICATION de l'étude monographique *Marguerite, ou l'aimée de Lacan* a eu notamment pour effet de faire émerger un certain nombre de données du cas que l'on croyait définitivement perdues. Il s'agit principalement de documents liés à la première hospitalisation de Marguerite¹. Les conjectures que nous avons pu faire à ce propos se trouvent confirmées. Cependant, les dates sont maintenant exactement connues, de même certains textes afférents à cette hospitalisation, ce qui permet en particulier d'étudier, comparativement, comment Lacan les présentait. Ce ne fut pas l'une des moindres surprises que de trouver, parmi ces documents, une photo de Marguerite Anzieu, photo d'identité, réglementaire sur une demande de passeport – Marguerite avait l'intention de se rendre en Amérique pour y être romancière. Ce document administratif (cf. p. 175) représente, à vrai dire, un élément effectif du matériel du cas puisqu'il comporte le faux commis par Marguerite à ce moment-là : elle imite la signature de son mari, exigée (à l'époque) sur une telle demande. On pourra comparer ce faux avec la signature de René Anzieu telle qu'elle apparaît sur la lettre par laquelle il réclame l'hospitalisation de sa femme, et apprécier à quel point l'imitation est réussie (cf. p. 184). Sans modifier pour autant, en ses déterminations essentielles, l'interprétation du cas, ce mini-dossier fait valoir que cette première hospitalisation fut déclenchée par la démarche de Marguerite entreprenant de se rendre en Amérique. Famille et médecine interviennent alors en urgence pour lui barrer cette voie. À tort ou à raison, les

1. Adressons ici nos remerciements les plus vifs à Jean-Paul Rondepierre et à Pierre Dessuant qui, loin de limiter son intervention au seul recueil du matériel, nous a aussi aidés à mieux saisir la portée des documents auxquels il nous offrait l'accès.

choses sont ainsi : l'hospitalisation joue ici essentiellement comme contention.

La seconde importante série de documents nouvellement apparus appelle non pas à davantage de précision mais à correction. L'on croyait savoir, y compris dans *Marguerite, ou l' Aimée de Lacan*, que Marguerite était restée hospitalisée à l'asile Sainte-Anne jusqu'en 1941, date où, avec d'autres malades, elle en aurait été chassée, l'asile n'ayant plus les moyens de subvenir à leurs besoins les plus élémentaires. Il y avait là deux erreurs. Toutes deux furent rectifiées par un article de Jacques Chazaud, paru dans *l'Évolution psychiatrique* : « Vestiges du passage à Ville-Évrard d'une aliénée devenue illustre². ». Première erreur, Marguerite n'est pas restée hospitalisée à Sainte-Anne mais fut transférée à Ville-Évrard (un autre haut lieu de l'enfermement) où elle entre le 29 mars 1938. Nous ne savons rien de ce qui a pu provoquer ce déplacement. Qui le demanda ? Comment cette demande était-elle présentée ? Quelle fut alors la position de Marguerite ? Qui en décida ? Comment cette décision était-elle motivée ? La seconde erreur concerne la sortie de l'asile. Loin de n'y avoir été pour rien, loin d'avoir été prise, comme par hasard, dans un mouvement collectif de vidage de l'asile, Marguerite se battit personnellement (mais pas seule : son frère Clovis, sa sœur Clotilde intervinrent également) pour obtenir que le tribunal compétent finisse par prononcer, à sa demande donc, sa mise en liberté. Celle-ci eut lieu le 24 novembre 1943. Jacques Chazaud signale le fait, inscrit sur « le livre de la loi ». On trouvera ici de nouveaux documents sur cette sortie³, non sans regretter qu'aient été détruites les expertises (contradictoires) alors réclamées par le tribunal.

Présentés comme dans l'« Historique du cas de Marguerite » (*Marguerite, ou l' Aimée de Lacan*, p. 143 à 164), le lecteur disposera ci-dessous des suppléments et corrections qui aujourd'hui s'imposent. L'un d'entre nous (Jean Allouch) joint à ce matériel l'étude de deux points qui, du fait de la survenue de ces éléments nouveaux venus, posent problème (un corps d'écriture différent distingue ces études des données simplement historiques).

2. *L'évolution psychiatrique*, T. 55, fasc. 3, Toulouse, Privat, juillet-septembre 1990, p. 633-635.

3. Un grand merci à Georges Zimra ainsi qu'à Gérard Dubret qui surent non sans célérité retrouver ces documents.

23 octobre 1924 (CE) La demande de passeport est transmise avec avis favorable.



Payé

Monsieur le Préfet,



Je soussignée, Madame
 Angélie dite Peyrol Marguerite
 née à Chalons-sur-Cantal le 4 juillet 1872
 âgée de 32 ans - m. aquilins
 taille 1m66 - bouche ovale
 cheveux bruns - menton pointu
 front haut - visage assez
 traits bruns - yeux bruns

Jeun gris
 ai l'honneur de solliciter votre
 bienveillance en passeport pour
 me rendre en Italie et à l'étranger
 et

Vu et transmis
 au service
 le 16/10/24

Recevez

Marguerite Peyrol

Chalons - 23 rue St-Barthélemy

Du pour autorisation

Angélie

Vu:

Le Maire:

Angélie

Dites Peyrols

Lacan avait noté que Marguerite avait envisagé de partir en Amérique :

Là-dessus son mari apprend coup sur coup qu'à son insu elle a envoyé son congé à l'administration qui les emploie, et qu'elle a demandé un passeport pour l'Amérique en faisant usage d'un faux pour présenter l'autorisation maritale requise. Pour elle, elle invoque qu'elle veut aller chercher fortune en Amérique : elle sera romancière. Elle avoue qu'elle eût abandonné son enfant. Actuellement, cet aveu ne provoque en elle qu'un médiocre embarras : c'est pour son enfant qu'elle se fût lancée dans cette entreprise. Sa famille l'adjure de renoncer à ses folles imaginations⁴.

Dans le document ci-dessus reproduit, une chose, imprévisible et inattendue, tout spécialement intrigue : le nom de « Peyrols ». Ou bien, vaut-il mieux dire le surnom ? Marguerite, en effet, s'y présente comme « dite Peyrols ». D'où vient ce nom propre ? Comment expliquer son apparition ici ? Pourquoi ce « dite » ? Et cette survenue ira-t-elle, une fois située, jusqu'à nous contraindre à modifier la version du cas présentée dans Marguerite, ou l' Aimée de Lacan ? Car tel est en effet le statut du détail dans la clinique freudienne qu'il suffit qu'un seul ne soit pas situable dans la version du cas conjecturalement construite pour mettre cette construction en question. Une telle clinique, si particulière, est celle du puzzle, ainsi que Wittgenstein l'avait noté. Or, il est dans la logique du puzzle d'exiger que chacune de ses pièces trouve sa place dans la figure d'ensemble. Quid, donc, de ce « Peyrols » ? Tel se laisse formuler le problème clinique que nous nous proposons ici de traiter.

Plusieurs hypothèses sont possibles.

Marguerite, première hypothèse, aurait emprunté ce nom à quelqu'un. Il n'y eut, à notre connaissance, aucun personnage de son entourage portant ce nom de Peyrols, ceci aussi bien si l'on se réfère au milieu d'où elle vient, un village auvergnat, ou au groupe familial amical et professionnel qui était le sien à Melun au moment où elle écrivait cette lettre. Admettre que ce nom soit le nom de quelqu'un, devrait conduire à rechercher si, parmi les personnages non identifiés mais qui furent cependant mentionnés dans l'étude du cas, il n'y en aurait pas un susceptible de s'être nommé Peyrols. S'agirait-il de la voisine de Jeanne Pantaine, que

4. Jacques Lacan, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, 2^e éd. Paris, Seuil, 1975, p. 160.

celle-ci avait élevée au rang de persécutrice ? La conjecture est un peu grosse... De fait, nul dans le département ne s'appelle aujourd'hui Peyrols et il y a peu de chances que ce fût le cas en ce temps-là. Vérification faite, tel n'était pas le nom de cette voisine ni de personne dans le village ou les villages proches, ni de personne dans la famille qui serait allé habiter ailleurs. Échec donc.

Deuxième hypothèse : Marguerite aurait elle-même inventé ce nom. Que tel ait pu effectivement être le cas, nous aurons certes, faute d'un témoignage direct et explicite de sa part, un certain mal à le démontrer. Tout au plus serons-nous en mesure de faire valoir ici, en étudiant les éléments littéraires de ce nom, que Marguerite, en effet, en usa ailleurs, ce qui rendrait sa composition au moins probable. Ici, l'échec ne s'avère pas si absolu que précédemment. Si en effet, selon une perspective qui fut identifiée comme lacanienne, celle du jeu de mot interprétatif⁵, l'on décompose ainsi ce nom en deux syllabes :

Peyr / rol (s non prononcé)
pierre / roule

Il apparaît, dans le texte même de la folie de Marguerite, qu'à ces deux derniers mots répondent quelques autres mentions et quelques homophones. Son persécuteur principal se prénomme Pierre (Pierre Benoit) et l'on peut même se souvenir, à ce propos, qu'en le vitupérant comme « Robespierre⁶ » elle avait déjà su inscrire en incrustation ce « pierre » dans son nom propre. Ceci constitue, à vrai dire, un assez imposant argument en faveur de cette hypothèse. On aurait même, avec ce « Robespierre », presque l'ensemble des composants littéraires de Peyrols :

PEYR/ ROls
 ↘ ↗
RObes PIERre

(avec inversion E/I, I/E étymologiquement fondée puisque le « pey » de Peyrols équivaut au « piè » de pierre).

« Pierre qui roule n'amasse pas mousse », dit un proverbe dont le sens serait : on ne s'enrichit pas en changeant souvent d'état ou de pays. On retrouve donc ici la liaison (elle sémantique et non plus signifiante) entre l'idée d'un tel départ en un autre pays et la pierre qui roule.

5. On oublie qu'elle fut freudienne avant tout et que le frayage de Lacan ne saurait se résumer à ce qui fut un temps chez lui le « primat du symbolique ».
6. J. Lacan, *De la psychose...*, op. cit., p. 165.

Dans ces textes écrits par Marguerite et publiés par Lacan, se rencontrent quelques mentions non négligeables de la pierre qui roule. Ainsi par exemple dans ce passage du roman *Le détracteur* :

L'amour est comme le torrent, n'essaye pas de l'arrêter au milieu de sa course, de l'anéantir, de le barrer, tu le croiras subjugué et il te noiera.

[...]

Je connais toutes les pierres de mon pays, les bleues, les blanches, les brunes : ce sont mes amies, je leur parle. Que fais-tu là ?

Je sers d'escalier pour pratiquer le bois, si je te gêne, roule-moi, donne-moi de l'élan, de bond en bond, je foulerai tout, le torrent me recevra⁷.

Cette invention métaphorique de l'amour comme quelque chose à quoi nul ne peut résister, pas plus que la pierre qui roule emportée par le torrent ne peut échapper à son destin, appuie, elle aussi, notre seconde hypothèse de lecture.

Mais un nouvel argument littéral vient encore la conforter. Si l'on se demande en effet pourquoi ce choix de l'Amérique au moment où Marguerite signe *Peyrols*, rien ne se présente dans le cas, tout au moins tant que l'on s'en tient au moment précis de cette démarche. Si l'on accepte, en revanche, le fait qu'une explication puisse être donnée bien après l'événement auquel elle se rapporte (ce dont prend acte la théorie freudienne de l'après coup), il deviendra alors possible de faire valoir un texte extrait du second roman⁸ de Marguerite, *Sauf votre respect, un roman qui, d'ailleurs, est le récit d'un départ*. Voici ce texte :

Je pars si vite qu'avec mes semelles en caoutchouc je ramasse une pelle et me relève presto subito mais en jurant. Qui vend ses souliers, ces nouveautés ! Je tousse, j'éternue ! Les Américains ? Je ne me fie pas à mes souliers jaunes ; je porte plainte, j'examine mon soulier. Votre pointure me demande un étranger, et la vôtre dis-je ? On se comprend à force de mimiques. Les Américains ont la mariée, elle a pris sa valise pour aller chez eux quand on lui parlait de Jérôme, renvoyez-la cette bécasse⁹.

Tout en nous abstenant ici d'une explication d'ensemble et de détail de cet extrait, retenons le surgissement de ce Jérôme qui, lui non plus, comme

7. *Ibid.*, p. 182 et 185.

8. Ce texte fut écrit en pleine efflorescence du délire (et envoyé au Prince de Galles, élevé au rang de protecteur de Marguerite par son érotomanie). On y sera d'autant plus attentif, dans la citation ci-dessus, dès la première ligne, à la présence d'une métaphore : « une pelle » pour... une chute.

9. J. Lacan, *De la psychose...*, *op. cit.*, p. 196.

nom, n'a pas de correspondant dans le cas mais qui, venu comme Peyrols dans ce contexte « américain », comporte la même suite littérale, ERO :

jE ROME
pEyROLS

Enfin, ultime trait littéral à l'appui de cette hypothèse, en occitan, langue qu'on parlait au pays d'origine de Marguerite, « Peyrol » est certes un nom de lieu, « le pierreux », mais aussi, sous la forme « peyroù », le nom d'un chaudron en pierre pendu à la crémaillère de la cheminée, et ceci pourrait être articulé avec l'historique mortel accident, Marguerite l'aînée brûlée vive pour s'être trop approchée de la cheminée. En outre, l'on trouve également « peyroù » comme nom de l'éphémère rond que fait dans l'eau le jet d'une pierre¹⁰. Un tel phénomène évoque l'expression que Marguerite employait lorsqu'elle disait à Lacan comment Pierre Benoit était entré dans son délire : « cela a fait comme un ricochet dans mon imagination¹¹ ».

Concernant ce Peyrols comme étant possiblement un terme forgé par Marguerite, le problème tient en un mot : cette lecture, du fait de la multiplicité des liens possibles de ce signifiant avec d'autres données significatives repérables dans le cas, gagne en vraisemblance. Mais en vérité ? Pour la vraisemblance, l'on ne saurait toutefois négliger le fait qu'à considérer dans tout son déploiement un autre nom possible, il serait loin d'être exclu que notre ingéniosité ne parvienne à faire valoir autant d'éléments correspondants. Il y a là une objection du type de celles que Wittgenstein adressait à la psychanalyse freudienne et qui certes méritent réponse. Quant à la vérité, l'affaire est un peu différente. Pour recevoir comme vraie cette lecture, il faudrait disposer d'un signe direct, de Marguerite, qui attesterait que ce n'est pas simplement nous qui, ici, sommes en train d'élucubrer, de « construire » dirait Freud, de « cogiter » dirait (cartésienement) Lacan, mais qu'il en fut bel et bien ainsi pour elle ; il faudrait, autrement dit, un signe attestant que ce fut vrai « en soi » et non pas seulement « pour nous ». Or un tel signe nous fait défaut, laissant donc béante la possibilité que nous-mêmes, en élucubrant ainsi, fassions des faux. On sera sensible au côté plutôt désagréable d'un tel suspens.

10. Que soit ici remercié André Gervais, de l'université Paul-Valéry à Montpellier ; je lui dois les résultats de son enquête sur « Peyrol ».

11. J. Lacan, *De la psychose...*, op. cit., p. 293.

Reste, vraisemblablement parmi d'autres encore possibles, une troisième hypothèse. Si la seconde fut en effet plus « parlante », il y a tout de même lieu de noter qu'elle n'expliquait nullement ce dont il convient de rendre compte à savoir non pas seulement ce « Peyrols » qui tant nous tracasse, pas seulement le lien de ce Peyrols avec l'Amérique, mais aussi la présence, la mention dirait le sémioticien, de ce Peyrols pris comme nom propre et, qui plus est, non pas n'importe où mais sur ce document-ci, sur cette demande de passeport. Regardons donc ce document de plus près.

On peut y repérer, juste avant le Peyrols, une rature. Celle-ci, cependant, ne parvient pas à oblitérer complètement ce qu'elle avait pour fonction de masquer (une telle partialité de la réussite est un trait pathognomonique d'une intervention de la censure), soit la lettre « s » dont on aperçoit l'ébauche (sous la forme d'un trait ascendant et incliné gauche droite) entre le « e » de « dite » et le petit pâté. A vrai dire, ce trait à lui seul ne nous garantit pas l'écriture de ce « s » avant son masquage, mais sa convergence avec l'orthographe « dites » détruit presque tout doute, et ce qui suit nous permettra bientôt de lever l'hypothèque de ce « presque ».

Écrivant sa demande au préfet (les préfets sont dans un rapport bien spécifique à la lettre, ainsi qu'Edgard Poe en prenait acte, mais Jean Genet aussi, quoique d'une bien différente façon), Marguerite aurait commis un lapsus calami. L'on saisit aisément la portée de ce lapsus, manifestation de ce qu'elle veut laisser sous le boisseau mais qui n'en est pas moins actif pour autant : Marguerite est en train de mentir, ou plus exactement d'embrouiller le préfet comme l'on dit aujourd'hui, de le mener en bateau, de lui faire sanctionner de sa préfectorale autorité, mais sans qu'il s'en rende compte, rien moins qu'une sienne nomination. Ce nom de « Peyrols » ainsi estampillé aurait-il été le nom qu'elle se proposait d'adopter en Amérique, son nom d'écrivain au pays de sa conquête¹² ? Envisageait-elle, en le faisant ainsi (subrepticement) sanctionner dès avant son départ dans ce document officiel, de pouvoir dès lors plus aisément le mettre en circulation là-bas ? Je le crois volontiers.

Le lapsus calami est donc porteur d'une demande laquelle demande ne peut se formuler autrement que comme lapsus pour une raison bien simple,

12. On aura reconnu le syntagme durassien immortalisé dans « Son nom de Venise dans Calcutta désert ». A propos de ce que cette formule apporte à une théorie psychanalytique de la nomination, cf. Jean Allouch, *Lettre pour lettre*, Toulouse, Érès, 1984, p. 133 et 225.

à savoir le fait que si elle était explicite, il lui serait répondu négativement¹³ – ce que Marguerite n'ignore pas. Toujours est-il qu'elle ne parvient pas, écrivant cette lettre demande, à assumer entièrement l'entourloupe dont elle charge sa lettre ; la vérité de la demande sous-jacente refait surface dans le lapsus calami : « Mais dites donc « Peyrols » ! » demande-t-elle au préfet.

A l'envers des deux précédentes hypothèses envisagées, nous voici cette fois tenant une explication, au moins partielle, de la raison d'être d'un nom propre jusque-là inédit ; mais cette explication ne nous permet en rien de rendre compte de la raison pour laquelle ce nom propre s'écrit « Peyrols », est ce nom-ci et nul autre. Avouons qu'arrivés à ce point de notre déchiffrement les dieux nous sont venus en aide – il est vrai que nous les avons sollicités. En effet, interrogés sur ce nom de « Peyrols » au moment où nous conjecturons qu'il eût pu être le nom de quelqu'un¹⁴, les habitants du village, unanimes, ont littéralement levé les bras au ciel. – « Peyrols » ? Mais bien sûr qu'ils connaissaient ! Lové dans une étroite vallée du massif Central, le village est dominé par le puy Mary, un volcan d'Auvergne qui s'élève à 1787 mètres et qui fait frontière pas seulement au regard, qui vaut barrière, support pour toutes les imaginations d'un ailleurs et même d'un au-delà. Or il y a une brèche dans cette barrière et qui permet malgré tout, lorsque la saison s'y prête, d'atteindre cet ailleurs sinon cet au-delà, une brèche dénommée : « Pas-de-Peyrol ». L'étroite route de montagne grimpe à flanc de coteau puis, atteignant le point le plus bas de la crête montagnaise, passe... de l'autre côté. Marguerite a vécu toute son enfance plus en bas dans la vallée, au pied du pas-de-Peyrol qui était pour elle comme pour tout un chacun au village, le lieu de passage obligé vers un ailleurs, au nord.

13. Où l'on entrevoit la pertinence de l'indication, donnée par Lacan au psychanalyste, selon laquelle il convient de ne pas répondre à la demande. Dès qu'elle s'explique, la demande s'avère réclamer cette non-réponse qui est souvent une réponse que non, moyennant quoi elle apparaît demande d'autre chose, donc une autre demande.

14. Mes remerciements vont ici à Françoise Dodo, qui eut le bonheur de mettre ses pas sur cette piste.



Le Pas-de-Peyrol

Ainsi sommes-nous moins étonnés de la voir choisir ce nom de « Peyrols » pour nom propre au moment où elle s'apprête à franchir un océan (il faut ici songer que la chose n'était pas si commune en un temps où nul n'aurait pu imaginer qu'allait exister une jet society).

Mais, attentifs à la littéralité et tout spécialement à celle des noms propres (qui en reçoivent leur consistance de noms propres, comme le prouve leur fonction dans les déchiffrements réussis d'écritures dites « mortes »), nous ne pouvons manquer de remarquer qu'alors que Peyrol, le pas, s'écrit sans « s » final, Marguerite, elle, se dénomme Peyrols bel et bien avec « s ». Or, de cette lettre « s », ne venons-nous pas précisément de parler ? Ainsi jaillit l'étincelle par laquelle cette troisième hypothèse de lecture acquiert le statut d'une certitude, d'une certitude quasi aussi nette que celle qu'offre le déchiffrement d'un rébus : cet « s » barré dans l'écriture du « dite », voilà que Marguerite n'a pas pu s'en débarrasser si facilement, voilà qu'il refait surface et vient s'accoler à « Peyrol(s) ».

La chose est banale, et spécialement dans l'ordre du lapsus calami ; lorsqu'un tel lapsus est commis et que, s'en étant aperçu, le sujet corrige

son texte, arrivant avec plus ou moins de bonheur à effacer le lapsus, il arrive souvent que se produise le phénomène suivant : un autre lapsus calami survient bientôt pour, si l'on peut ainsi dire, remettre les pendules à l'heure du désir. On le voit, en dépit des apparences qui feraient d'abord songer à la simple faute d'orthographe, c'est à la dignité d'un véritable lapsus que nous élevons l'écriture du « s » à la fin du mot Peyrol.

23 octobre 1924 (CE) Marguerite quitte le domicile conjugal (cf. ci-dessous).

24 octobre 1924 (CE) Lettre du D^r Servais-Legendre, médecin généraliste consulté par René Anzieu, au D^r Tarrus, psychiatre médecin-chef de la clinique d'Épinay-sur-Seine :

Monsieur et Honoré confrère, Le porteur de ce mot vient de ma part vous demander votre avis pour sa femme qui est hantée par une idée de fugue et qui est partie hier soir. Depuis quelques mois elle présentait des signes d'indifférence vis-à-vis des siens et même de son enfant et était hantée par l'idée de fuir à l'étranger. Dame employée des postes, elle a donné sa démission sans raison privant son mari et son enfant d'un apport d'argent important dans la communauté. Elle a fait deux faux pour avoir un passeport. Elle ne s'intéresse plus absolument à rien et veut fuir. Elle est partie hier soir mais a promis de revenir ce soir. Quelle conduite doit tenir son entourage. Je vous demande de dire ce qu'il faut faire pour la soigner. Veuillez agréer, [...]

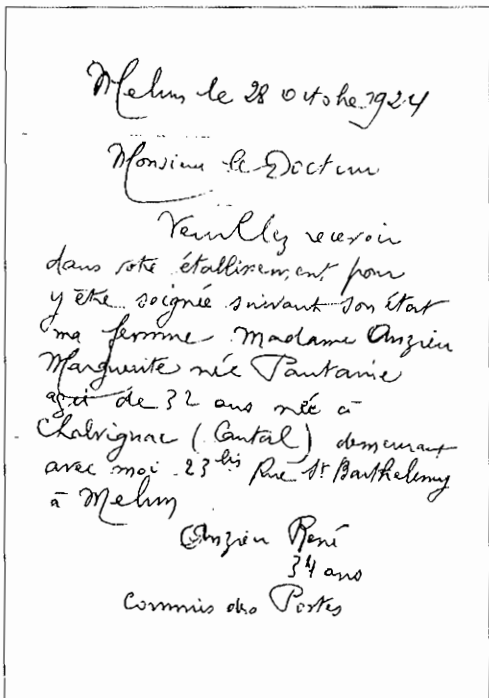
25 octobre 1924 (CO) Marguerite a dû rentrer chez elle la veille au soir et consulter le D^r Servais-Legendre ce jour-là. Le certificat ci-dessous témoigne en effet en faveur d'une telle consultation :

Je soussignée, M^{me} Marie Servais-Legendre, docteur en médecine de la faculté de Paris, certifie que Madame Anzieu, demeurant à Melun, 23 bis rue Saint-Barthélémy, est atteinte de mélancolie avec idée de fugue. Son état nécessite un traitement d'urgence dans une maison de santé. Melun le 25 oct. 1924.

28 octobre 1924 (CE) Marguerite est hospitalisée à la Maison de santé d'Épinay-sur-Seine à la demande de son mari René Anzieu. Fin de l'allaitement de Didier.

Cf. T. p. 160, Marguerite affirme qu'elle nourrissait Didier au moment de son internement.

Le certificat d'internement du Dr Chatelin est reproduit par Lacan (T. p. 154). En revanche, la version du certificat immédiat que nous trouvons transcrite sur le « livre de la loi » de la maison de santé d'Épinay diffère de celle donnée dans cette même page de la thèse. Voici donc ce certificat : Je soussigné certifie que Madame Anzieu est atteinte de troubles intellectuels caractérisés par des idées de persécution à base d'hallucinations de l'ouïe et d'interprétations : on l'insulte dans la rue, on se moque d'elle au bureau où elle travaille etc. Quelques projets ambitieux. Projets de fugue aux États-Unis. Exaltation par intervalles. J'estime que cet état nécessite des soins spéciaux. / 28 X 24 / Dr Jean Tarrius



Melun, le 28 octobre 1924
Monsieur le Docteur
Veuillez recevoir
dans votre établissement pour
y être soignée suivant son état
ma femme Madame Anzieu
Marguerite née Pautaine
âgée de 32 ans née à
Chalvignac (Cantal) demeurant
avec moi 23 bis Rue St. Barthélemy
à Melun
Anzieu René
34 ans
Commissaire des Postes

Lettre de René Anzieu – fac-similé

L'indication, donnée par Didier Anzieu, selon laquelle il aurait eu 18 mois lors de cette hospitalisation est donc à corriger : 13 et non 18.

12 novembre 1924 (CE) Certificat de quinzaine :

Je soussigné certifie que mad. Anzieu est atteinte de troubles intellectuels caractérisés par des idées de persécution à base d'interprétations délirantes et d'hallucinations auditives, que son état est stationnaire et qu'elle doit être maintenue. Épinay le 12 novembre 1924. Dr Jean Tarrius.

22 mars 1925 (CE) Marguerite sort de la clinique d'Épinay « améliorée mais non guérie, calme, emmenée par son mari à Melun » (Signé Dr Jean Tarrius).

T. p. 154 et 156, et documents de la clinique.

22 avril 1931 (CE) La clinique d'Épinay produit un certificat médical concernant Madame Anzieu délivré sur la demande de son mari.

CERTIFICAT MEDICAL
concernant Madame Anzieu, Marguerite,
délivré sur la demande de son mari.

Je soussigné, Médecin Directeur de la
Maison de santé d'Épinay-sur-Seine, certifie que Madame
Anzieu, Marguerite, née Lantaine, le 4 juillet 1892,
à Chalvignac (Cantal), a été en traitement à l'établis-
sement, comme malade internée sous le régime de la loi
du 30 juin 1838, du 25 octobre 1924, au 22 mars 1925.

À cette date, cette dame est sortie non
guérie, ramenée par son mari.- Durant son séjour à l'é-
tablissement elle a présenté des troubles intellectuels
caractérisés, -sur un fond de débilité mentale, - par des
idées délirantes de persécution et de jalousie, illu-
sions, interprétations, propos ambitieux, hallucinations
auditives, exaltation incohérente par intervalles.
Elle croyait qu'on se moquait d'elle, que l'on profé-
rait à son égard des injures, qu'on l'accusait de mau-
vaissements et qu'on lui reprochait sa conduite.
Elle parlait de quitter la ville pour fuir aux États -
Unis, et avait formulé, à cet effet, une demande de
passerport.

Elle tenait ou écrivait des propos comme
ceux-ci: d'abord que voulez-vous de moi, que je vous
fasse de grandes phrases, que je me permette de lire
avec vous ce cantique " Entends du haut du ciel le cri
de la patrie, catholiques et Français toujours " -
" Il y en a qui bâtissent des étables pour mieux me
prendre pour une vache à lait " - " C'est le mal que vous
avez en vous qui met tout le mal que j'ai en moi " -
" Ne croyez pas que j'envie les femmes qui ne font point
parler d'elles, les Princesses qui n'ont pas trouvé la
lâcheté en culotte et qui ne savent pas ce que c'est que
l'affront " - " On me juge trop souvent autrement que je
suis " - " Il y a de fort vilaines, lointaines choses
sur moi qui sont vraies, vraies, vraies, mais la plaine
est au vent " - " Il y a aussi des propos de comères, de
haissons closes et certain établissement public " - " C'est
pour cette raison que je ne réponds pas à Monsieur X, le
C. e valier de la Roture et aussi pour un autre.

ÉPINAY-sur-Seine
Le 22 AVRIL 1931.

Fac-similé du certificat délivré par la clinique d'Épinay

Étude comparative des citations ci-dessus et de leur reprise dans la thèse de Lacan

Si l'on en juge par le « "sic" dans le rapport », un "sic" absent du document, sans doute Lacan a-t-il eu accès à une autre version de ces citations de Marguerite que celle qui fut livrée à René Anzieu le 22 avril 1931. Ce document devait cependant rester très proche de celui-ci et il reste en outre probable que Lacan ait eu en main la pièce ci-contre. Nonobstant cette réserve, numérotons les phrases du certificat de façon à faciliter la confrontation avec leur transcription chez Lacan (T. p. 155) :

- 1) D'abord que voulez-vous de moi, que je vous fasse de grandes phrases, que je me permette de lire avec vous ce cantique « Entends du haut du ciel le cri de la Patrie, catholiques et Français toujours »
- 2) « – Il y en a qui bâtissent des étables pour mieux me prendre pour une vache à lait »
- 3) « – C'est le mal que vous avez en vous qui met tout le mal que j'ai en moi »
- 4) « Ne croyez pas que j'envie les femmes qui ne font point parler d'elles, les Princesses qui n'ont pas trouvé la lâcheté en culotte et qui ne savent pas ce que c'est que l'affront »
- 5) « – On me juge trop souvent autrement que je suis »
- 6) « Il y a de fort vilaines, lointaines choses sur moi qui sont vraies, vraies, vraies, mais la plaine est au vent »
- 7) « Il y a aussi les propos de commères, de maisons closes et certain établissement public »
- 8) « C'est pour cette raison que je ne réponds pas à Monsieur X, le Chevalier de la Roture et aussi pour un autre.

De là découlent trois remarques.

I.– Il apparaît aussitôt que Lacan a modifié l'ordre des phrases :
ordre du certificat : 1 / 2 / 3 / 4 / 5 / 6 / 7 / 8.

ordre de Lacan : 4 / 2 / 5 / 6 / 7 / 8 / 1.

La phrase 4 est promue à la première place. La 2 est à la sienne. 5, 6, 7, 8 sont maintenues dans l'ordre (ceci, ainsi que leur contenu, suggère qu'il s'agirait d'un texte suivi et non de phrases grappillées ici ou là. Est-ce vrai pour toutes les phrases ? Si oui la première est bien une introduction, ce qui éclaire quelque peu le déplacement que lui fait subir Lacan).

II.– Il manque, dans la transcription de Lacan, la phrase 3.

III.– Lacan apporte quelques modifications aux phrases du certificat.

Phrase 4 : Lacan a choisi d'écrire « princesses » alors que la transcription a corrigé le p minuscule en surimposant un P majuscule.

Phrase 5 : Lacan ajoute un « ne »... explétif !

Phrase 6 : Lacan ajoute un aussi, supprime la virgule après « vilaines ». Il signale un « sic, dans le rapport » que nous ne trouvons pas.

Phrase 7 : Lacan supprime la virgule après « commères », met une majuscule à « Closes » ! De même que phrase 6, il n'y a pas ici de sic.

Phrase 8 : Lacan change « Roture » en « Nature » ! Il transforme aussi « un autre » en : « une autre » !

29 mars 1938 (CE) Marguerite est hospitalisée à Ville-Évrard.

Cf. J. Chazaud « Vestiges du passage à Ville-Évrard d'une aliénée devenue illustre » (*L'évolution psychiatrique*, op. cit.). Dans le *Livre de la loi*, le D^r Mignot écrit : « se présente actuellement comme une ancienne malade, rectifiant son délire tout en se montrant hyperémotive. A observer. »

14 avril 1938 (CE) Certificat de quinzaine signé D^r Mignot :

« Se présente et se comporte normalement, rectifie dans ses propos son délire ancien et déclare qu'elle a perdu la raison pendant toute une période de son existence. Cependant, il résulte de l'observation directe et des faits contenus au dossier, que Madame P. est une paranoïaque à tendances érotomaniaques, et qu'à deux reprises déjà elle a traversé des phases paroxysmiques aux cours desquelles elle s'est livrée à des actes dangereux de violence. On doit donc penser que cette femme est atteinte d'une psychose intermittente, maladie essentiellement récidivante, et il serait imprudent de ne pas maintenir internée cette déséquilibrée constitutionnelle. »

xx mai 1939 (CE) Mort de Jeanne Pantaine.

1939 (CE) Marguerite maintenue internée à Ville-Évrard. Le *livre de la loi* mentionne, au titre des « changements survenus dans l'état mental » : J[anvier] : psychose paranoïaque. F[évrier] M[ars] A[vril] : calme. M[ai] J[uin] : s'occupe. J[uillet] A[ôut] : réticence probable. S[eptembre] O[ctobre] : calme. N[ovembre] D[écembre].

1940 (CE) Ville-Évrard. J. : même état. F. M. A. : s'occupe. M. J. J. : excellente travailleuse. A. S. : possibilité de réticence. O. N. : hyperémotivité.

Mons. Président, M. E. Rolland Juge au Siège remplis les fonctions de Président, vu la requête qui précède et les pièces à l'appui, nous reme pour sur notre rapport circ. par le Tribunal statué ce que de droit Pontoise le 19 Août 1943 / Le Président

Dire qu'il sera procédé par un ou plusieurs experts de son choix à l'examen de la susnommée, aux fins de rechercher si son état mental continue de nécessiter son maintien dans un Etablissement d'aliénés;

Ordonner s'il y a lieu sa sortie immédiate de l'Asile de Maison Blanche;

Dire que la présente requête, la jugement et les autres actes auxquels la réclamation pourrait donner lieu seront visés pour timbre et enregistrés en débat.

AU PARQUET DE PONTOISE, le 19 Août 1943

LE PROCUREUR DE LA REPUBLIQUE,

[Signature]

LE TRIBUNAL, Vu la requête qui précède et les pièces à l'appui, après avoir entendu Monsieur Rolland Juge Commissaire en son rapport, ensemble le Ministère Public aussi en ses conclusions et après en avoir délibéré conformément à la loi

Cornet Messieurs les Docteurs GENAC demeurant à Paris 4 Rue de Babylone, MTCOUR ; demeurant à Paris 55 Bd Saint Jacques et Paul KEBBY demeurant à Paris, avec mission de voir et visiter Madame PANTAIYE Marguerite femme ANZIEU internée à l'Asile de Ville Evrard commune de Neuilly sur Merne, décrire son état mental, et dire si elle peut sans danger pour elle même et pour autrui être remise en liberté, de ces opérations dresser un rapport qui sera déposé au Greffe de ce Tribunal pour être statué ce qu'il appartiendra

Fait et Jugé en la Chambre du Conseil du Tribunal Civil de Première Instance de Pontoise le dix neuf août mil neuf cent quarante trois par Messieurs Rolland, Juge remplissant les fonctions de Président aux lieu et place de Monsieur Baudat Président du Siège et de Monsieur Laidet Vice Président en congés; Baures, Juge, Vieilleville, Juge de Paix du Canton de Pontoise appelé à-comptes délégué à composer le Tribunal à défaut de Magistrats, En présence de Monsieur Coissac, Substitut de Monsieur le Procureur de la République assistés de M. Ducuing, Greffier.

23 AOUT 1943

[Signature]

[Signature]

Nous venons d'arriver
Commentaire de ? Pontoise 1943 en remplissant la loi
de Pontoise le 18 novembre 1943

xx mai 1940 (CE) Mort de Jean-Baptiste Pantaine.

1941 (CE) Ville-Évrard. J. : goitre. Se fera opérer après sa sortie ? F. : tremblement des extrémités. M. : pouls à 104. A. : réclame sa sortie. M. : demande d'expertise. J. : calme. J. : s'occupe. A. : reste très hyperémotive. S. : bonne travailleuse. O. : P. à 512-600. N. D.

1942 (CE) Ville-Évrard. J. : très améliorée. F. M. : réclame avec insistance sa sortie. A. M. : calme. J. J. : demande d'expertise. Audience judiciaire accordée.

29 août 1942 (CE) Rapport des experts auprès du tribunal de Pontoise. Cf. document ci-contre.

1942 (CE) A. : très calme. S. O. : réticente. N. D.

1943 (CE) Ville-Évrard. J. F. M. : calme. A. M. J.

18 avril 1943 (CE) Le tribunal civil de Pontoise rejette la demande de mise en liberté formulée par Marguerite. Peu après, sa sortie sera demandée par sa sœur, M^{me} Chaissac, qui s'engage à la recueillir chez elle à Blaisy-Bas et à la surveiller. Au sujet de cette sortie la famille est divisée.

4 juin 1943 (CE) Certificat du D^r Chanès :

« Psychose paranoïaque. Possibilité de réticence chez une hyperémotive. Dans les rapports du 29 août 1942 les experts n'ont pu se mettre d'accord pour la rédaction d'une conclusion commune et se sont partagés entre deux opinions. J'opte pour l'opinion B : la mettre en liberté, à condition que sa famille prenne, à la demande du tribunal, l'engagement écrit de la recueillir chez elle, de la surveiller de façon constante et de prévenir sans délai les autorités compétentes au cas où M^{me} P. tenterait de se soustraire à cette surveillance. »

21 juillet 1943 (CE) Nouveau certificat du D^r Chanès donnant un avis favorable à la sortie.

19 août 1943 (CE) Requête du procureur de la République qu'il soit procédé à de nouvelles mesures d'expertise ou ordonné la sortie immédiate de l'asile.

23 août 1943 (CE) Les docteurs Cenac, Micoud et Abely sont chargés par le tribunal de procéder à une nouvelle expertise.

8 novembre 1943 (CE) Jugement du tribunal de Pontoise permettant que Marguerite sorte de Ville-Évrard.

Jugement : Le tribunal, vu la requête qui précède et les pièces à l'appui, après avoir entendu Mr Pelletier, juge commissaire en son rapport, le ministère public aussi en sa conclusion a, après en avoir délibéré conformément à la loi : Dit qu'il y a lieu d'ordonner la sortie immédiate de la dame Pantaine femme Anzieu internée à l'asile de Maison Blanche commune de Neuilly-sur-Marne, mais sous condition qu'elle reste sous la surveillance de sa sœur, la dame Chaissac à Blaisy-Bas (Côte-d'Or) et à charge pour cette dernière d'aviser les autorités compétentes si elle tentait de se soustraire à cette surveillance. Fait et ainsi jugé [...]

Le jugement est daté du 8 novembre alors que le texte mentionne le 18. L'enregistrement est daté du 24 novembre.

24 novembre 1943 (CE) Marguerite quitte l'asile de Ville-Évrard. *Livre de la loi* : « sortie après guérison se rend chez Monsieur... à... (Côte d'Or) ». Elle est accueillie au domicile de sa sœur Maria.

Juin 1944 (CE) Marguerite est employée par la famille Debost à Trouhau (village voisin de Blaisy-Bas). Après la guerre, elle travaillera pour eux à Paris, logée dans une chambre de bonne avenue Mozart. Entretiens Debost (*cf.* dans ce numéro, p. 10 la note de M.-M. Chatel).

1948 (CO) Durant cette période, amitié de Marguerite pour une demi-mondaine ou chanteuse-théâtreuse.
Entretiens.

Novembre 1948 (CE) Mort de la mère de Jacques Lacan.

Mai 1951 (CE) Marguerite quitte les Debost de son plein gré, s'installe seule à Boulogne. Elle y recueille bientôt une nièce qui avait une enfant non reconnue par son père. Marguerite trouve à sa nièce une place comme femme de maison et élève un temps la fillette.
Entretiens.

1975 (CE) Lettre de Marguerite à Alix Debost en réponse à l'annonce de la naissance du fils de celle-ci : « La Prière me sauve de tout ». Entretiens.

Résumés

Marie-Magdeleine Chatel. – « Faute de ravage, une folie de la publication »

Du fait d'avoir assigné Marguerite à une fonction de remplaçante de sa sœur morte, sa mère Jeanne n'a pas pu pratiquer avec elle la **fonction maternelle**, elle en a laissé la charge à son autre fille, Élise. Le **ravage** nécessaire entre **mère** et **filles** pour qu'une fille puisse devenir mère à son tour n'a pas pu se pratiquer entre Marguerite et Jeanne. Il a pu se pratiquer entre Élise et Marguerite mais, seulement du côté d'Élise, car Marguerite échappait au ravage du fait de son lien d'« amie » (délire à deux), avec Jeanne. Mais elle tentera d'accomplir le ravage qui faisait défaut par la **publication** en quoi consistera son passage à l'acte.

George-Henri Melenotte. – « L'incision comptable de Marguerite Anzieu »

Le point d'acte de Marguerite Anzieu a une visée réparatrice des dommages de sa **folie à deux**. Cette folie occasionne une **indétermination comptable** repérable dans le réseau de ses persécuteurs qui fait glisser Marguerite Anzieu dans la confusion. **L'incision** produite sur les tendons fléchisseurs de la main d'Huguette ex-Duflos a valeur de **rétablissement de la capacité discriminatoire** permettant le comptage où, pour Marguerite Anzieu, sa subjectivité se trouve impliquée. Elle est aussi **essai d'écriture du nom** sur un support corporel pour lester ce nom de l'efficace qui lui faisait défaut jusque-là.

Chavuki Azouï. – « Nous sommes tous des "schizophrènes" »

A partir du livre de Jean Allouch, **Marguerite, ou l'aimée de Lacan**, il s'avère que la proximité fraternelle du psychotique et du psychanalyste fait de la **psychose** un lieu possible pour la **transmission** de la psychanalyse. En témoigne ce que Marguerite a transmis à Lacan.

Françoise Davoine. – « Le livre volé »

A partir du livre d'Allouch **Marguerite, ou l'aimée de Lacan**, des **Petits écrits et conférences** de Lacan, 1945-1951, et de références aux **investigations** de Wittgenstein sur les limites du langage, il est question de la **folie sachante** comme exploration d'un réel visant à son inscription à travers le **transfert psychotique** conçu comme réactualisation de la **passé** de l'analyste.

Danielle Arnoux. – « La rupture entre Jacques Lacan et Gaëtan Gatian de Clérambault »

Cet article propose une lecture, dans la thèse de Lacan, d'une rupture décisive (datée de juillet 1931 à septembre 1932), qui s'effectua entre Jacques Lacan et **Gaëtan Gatian de Clérambault**. D'abord la rupture est théorique. Dans la partie de critique doctrinale de sa thèse, Lacan

- démolit la notion d'une « **prétendue constitution paranoïaque** »,
- établit une identité structurale entre les **phénomènes élémentaires** et le délire,
- sort la **revendication** du cadre clérambaultien étroit des psychoses passionnelles.

D'autre part cette rupture est étudiée à partir d'une **scène** violente entre le maître et l'élève Lacan accusé de **plagiat**. Lacan répond à cette scène en plusieurs temps par des allusions chiffrées mais directes dans des notes de bas de page de la thèse. Il finit par donner à cette colère une interprétation clinique ; l'affaire est close, mais la question se pose : qui était Clérambault ?

Alain Freixe. – « La lettre au corps » (entretien avec Francine Beddock à propos de Joë Bousquet)

Alain Freixe s'entretient avec Francine Beddock à propos de **Joë Bousquet**. Le poète avait eu un rapport névrotique à sa **blessure** de 1918, tendant à l'oublier. Il effectue une tournée dans l'après coup de 1939 ; une nouvelle blessure ayant fulguré là où l'ancienne semblait s'être refermée, il en fait un « **vouloir l'événement** », une œuvre de vie.

Resúmenes *traducidos por Rodrigo Toscano*

Marie-Magdeleine Chatel. – « Falta de estrago (faute de ravage), une locura de la publicación »

Por el hecho de haber designado Marguerite a una función de remplazante de su hermana muerta, su madre Jeanne no pudo practicar con ella la **función materna**, dejándole el encargo a su otra hija, Elise. El estrago necesario entre **madre e hija** para que una hija pueda llegar a su vez a ser madre, no pudo practicarse entre Marguerite y Jeanne. Pudo en cambio practicarse entre Elise y Marguerite pero solamente del lado de Elise, ya que Marguerite escapaba al estrago por el hecho de su lazo de « amiga » (delirio a dos), con Jeanne. Sin embargo ella tratará de llevar a cabo el estrago que le hacía falta mediante la **publicación** en lo cual consistirá su pasaje al acto.

George-Henri Melenotte. – « La incisión contable de Marguerite Anzieu »

El punto de acto de Marguerite Anzieu tiene un alcance reparador de los daños de su **locura a dos**. Esta locura ocasiona una **indeterminación contable** situable en la red de sus perseguidores que hace resbalar Marguerite Anzieu de la confusión. **La incisión** producida en los tendones flexores de la mano de Huguette ex-Duflos tiene valor de restablecimiento de la **capacidad discriminatoria** que permite la cuenta ahí donde, para Marguerite Anzieu, su subjetividad se haya implicada ; es también un intento de **escritura del nombre** sobre un soporte corporal para llenar ese nombre de lo eficaz que hasta ahí le hacía falta.

Chawki Azouri. – « Todos somos "hermanos esquizo" » (schizophrères)

A partir del libro de Jean Allouch **Marguerite, ou l'aimée de Lacan**, ocurre que la proximidad fraternal del psicótico y del psicoanalista hace de la **psicosis** un lugar posible para la **transmisión** del psicoanálisis. Testimonia de ello lo que Marguerite transmitió a Lacan.

Françoise Davoine. – « El libro robado »

A partir del libro de Allouch **Marguerite, ou l’Aimée de Lacan**, de los **Petits écrits et conférences** de Lacan, 1945-1951, y de referencias a las **investigaciones** de Wittgenstein sobre los límites del lenguaje, es asunto de la **locura sapiente** como exploración de un real que busca su inscripción a través la **transferencia psicótica** concebida como reactualización del **pase** del analista.

Danielle Arnoux. – « La ruptura entre Jacques Lacan y Gaëtan Gatian de Clérambault »

Este artículo propone una lectura, en la tesis de Lacan, de una ruptura decisiva (fecha de julio de 1931 a septiembre de 1932), que se efectúa entre Jacques Lacan y **Gaëtan Gatian de Clérambault**. De entrada, tal ruptura es teórica. En la parte de crítica doctrinal de su tesis, Lacan :

- echa abajo la noción de una « **pretendida constitución paranoide** » ,
 - establece una identidad estructural entre los **fenómenos elementales** y el delirio,
 - saca la **reivindicación** del marco estrecho clérambaltiano de las psicosis pasionales.
- Por otro lado esta ruptura es estudiada a partir de una **escena** violenta entre el maestro y el alumno Lacan acusado de **plagio**. Lacan responde a esta escena en varios tiempos por medio de alusiones cifradas pero directas en notas de pie de página de la tesis. Termina por dar a esta cólera una interpretación clínica ; el asunto está concluido pero permanece la pregunta : ¿Quién era Clérambault?

Alain Freixe. – « La letra al cuerpo » (entrevista con Francine Beddock a propósito de Joë Bousquet)

Alain Freixe se entrevista con Francine Beddock a propósito de **Joë Bousquet**. El poeta tuvo una relación neurótica ante su **herida** de 1918 tendiendo a olvidarla. Efectúa una vuelta con posterioridad (dans l’après-coup de) en 1939 ; una nueva herida fulgurando ahí donde la antigua parecía haberse cerrado, hace de ello un **querer el suceso**, una obra de vida.

Abstracts

translated by Catherine Béziat

Marie-Magdeleine Chatel. – “In lieu of havoc, madness in publication”

For having assigned Marguerite the role of her dead sister, Jeanne was unable to fulfill her **function as a mother** toward Marguerite, leaving that responsibility to her other daughter, Elise. The **havoc** between **mother** and **daughter** which is necessary for the daughter in turn to become a mother, could never take place between Jeanne and Marguerite. While the process did take place between Elise and Marguerite, only Elise was affected. Marguerite escaped the havoc because of her friendship relation (shared delirium) with Jeanne. Later, however, she attempted to carry out the experience of havoc which she lacked, through **publication**, her acting out consisting in publication.

George-Henri Melenotte. – “Marguerite Anzieu’s numeral incision”

Marguerite Anzieu’s point of action was aimed at repairing the damage produced by her **shared delirium**, which had triggered an **indetermination in counting**, reflected in the network of her persecutors, causing her to slip toward confusion. The **incision**

made in the flexor tendons of Huguette ex-Dufflos's hand amounted to **re-establishing her capacity to discriminate**, enabling her to count, an activity in which her subjectivity was implicated. The incision is also an **attempt to inscribe her own name** on a bodily support, thereby lesteing that name with the efficiency she had hitherto lacked.

Chawki Azouri. – “We are all ‘schizofriends’” (Or: brothers in schizofrenia)

Based on Jean Allouch's book **Marguerite, ou l' Aimée de Lacan**, the fraternal closeness between psychotic and psychoanalyst makes **psychosis** a potential area for the **transmission** of psychoanalysis. One example is what was transmitted by Marguerite to Lacan.

Françoise Davoine. – “The stolen book”

Starting from Allouche's book **Marguerite, ou l' Aimée de Lacan**, Lacan's **Petits écrits et conférences**, 1945-1951, and references to Wittgenstein's **Investigations** on the limits of language, we shall discuss the issue of **knowing** madness as a means of exploring realness, so as to inscribe that realness through psychotic transfer, the latter viewed as a reactualization of the analyst's pass.

Danielle Arnoux. – “The break between Jacques Lacan and Gaëtan Gatian de Clérambault”

This article suggest an interpretation of the decisive break between Jacques Lacan and **Gaëtan Gatian de Clérambault** (which took place between July 1931 and September 1932). At first the break was purely on theoretical grounds. Thus, in Lacan's doctoral thesis, notably in the section which deals with clinical doctrine, Lacan:

- tore down the so-dalled theory of a **paranoiac constitution**,
- established that the **elementary phenomena** and the delirium have the same structure,
- extracted the act of **demanding** from the narrow framework of Clérambault's established theory of passion psychoses.

The break is also studied in light of a violent scene between the master and his disciple, Lacan, which Clérambault accused of **plagiarism**. Lacan's reaction to this dispute came in several stages, mainly through veiled, albeit pointed allusions to the incident in foot-notes of his thesis. He finally interpreted this anger from a clinical point of view. While the issue is thus closed, it leaves one question unaddressed: Who was Clérambault?

Alain Freixe. – “The letter on the body”

(an interview with Francine Beddock on Joë Bousquet)

Francine Beddock interviews Alain Freixe on **Joë Bousquet**. The poet developed a neurotic relation to his 1918 **wound**, which he had a tendency to forget. But the aftermath of 1939 would produce a turnaround, a new wound flaring up where the earlier wound had apparently healed. He turned this into a **“will to cause the event”**, a work of life.

Littoral a publié

Blasons de la phobie

n° 1 juin 1981

La visite, *C. Misrahi*, *P. Thèves*. Du déplacement au symptôme phobique, *E. Porge*. Le lieu-dit, *G. Le Gaufey*. Difficultés des théories de l'angoisse chez Freud, *N. Kress-Rosen*. Le pas-de-barre phobique, *J. Allouch*. La vérité parle, le savoir écrit, *P. Julien*. A propos de deux portraits de saint Jérôme lisant, *J. Hébrard*. Une présentation de la coupure : le nœud borroméen généralisé, *M. Viltard*. Traduction : La lettre 52 de S. Freud à W. Fließ.

La main du rêve

n° 2 octobre 1981

Peindre les sons et parler aux yeux, *S. Hart*. Jeux d'écriture dans la civilisation pharaonique, *P. Vernus*. Le trait de la lettre dans les figures du rêve, *M. Viltard*. Les procédés de figuration du rêve, *M. Safouan*. Un concept de Freud : *Die Rücksicht auf Darstellbarkeit*, *D. Arnoux*. Quand... «la plupart des rêves vont plus vite que l'analyse», *F. Biégelmann-Barroux*. La vérité parle, le savoir écrit II, *P. Julien*. Le regard suspendu, *D. Chauvelot*. L'invention de la lettre, *D.-G. Laporte*. Freud avec Børne, *J. Fourton*. Traductions : Quelques supplé-

ments à l'ensemble de l'interprétation des rêves, *S. Freud*. Note sur la pré-histoire de la technique psychanalytique, *S. Freud*. L'art de devenir un écrivain original en trois jours, *L. Børne*.

L'assertitude paranoïaque

n° 3/4 février 1982 (épuisé)

Le «règne de la parole» de Brisset et l'étymologie spéculative, *F. Nef*. Sur la théorie médiévale de la *suppositio*, *A. de Libera*. Abord de l'hallucination, *E. Porge*. Spinoza en épigraphe de Lacan, *R. Misrahi*. Du discord paranoïaque, *J. Allouch*. La folie à deux, *Dossier*. Du schéma R au plan projectif, *J. Lafont*. Ce que le paranoïaque ne réussit pas, *G. Le Gaufey*. Un lieu commun à la paranoïa et à la psychanalyse, *P. Alerini*. Jean-Jacques ou Jean-Baptiste, *B. Saint Girons*. «Des trésors aveuglants d'authenticité», *C. Amirault*.

Abords topologiques

n° 5 juin 1982

Une écriture de contours, *J.-C. Terrason*. Note sur la Trinité, *P. Julien*. De l'écriture nodale, *E. Porge*. Séances mathématiques, *P. Soury*. Lire autrement que quiconque, *M. Viltard*. Du

discord paranoïaque II, *J. Allouch*. L'écriture de l'araignée divinatrice, *C.-H. Pradelles de Latour*. Comment j'ai lu certains de mes livres, *F. Wilder*. La structure comme lieu de forçage symbolique, *J. Bourdieu*. Un nom propre pour la psychanalyse, *J. Poulain-Colombier*. G. Ifrah : « Histoire universelle des chiffres », *L. Bazin*. P.-L. Assoun : « Introduction à l'épistémologie freudienne », *G. Le Gaufey*.

Intension et extension de la psychanalyse

n° 6 octobre 1982

Kant avec Sade ?, *T. Marchaisse*. Du discord paranoïaque III, *J. Allouch*. Remarques sur *Das Ding* dans l'« Esquisse », *J.-P. Dreyfuss*. Séances mathématiques II, *P. Soury*. J.-M. Olivier : « Lautréamont le texte du vampire », *R. Brossart*. Didi Huberman : « L'invention de l'hystérie ».

L'instance de la lettre

n° 7/8 février 1983

La « conjecture de Lacan » sur l'origine de l'écriture, *J. Allouch*. Écriture du rêve et écriture hiéroglyphique, *P. Vernus*. Le nom propre et la lettre, *P. Julien*. ... d'une syntaxe sociale, *S. Stoïanoff*. Effet de surprise et ponctuation, *J. Poulain-Colombier*. Freud et la ville éternelle, *S. Sésé-Léger*. Le nom brille, *M. Guibal*. ... auteur non identifié, *A. Fontaine*. Les écritures volantes, *B. Saint Girons*. Divination et persécution à Bangoua, *C.-H. Pra-*

delles de Latour. Écriture et divination chez Vico, *A. Pons*. Littéralement et dans tous les sens, *B. Cassin*. Une phobie de la lettre : la dyslexie comme symptôme, *E. Porge*. La vis de la lettre, *F. Wilder*. Un trou de mémoire, *G. Le Gaufey*. Le sujet de l'écriture ou le partenaire silencieux, *A.-M. Christin*. Bien écrire, *M. Viltard*. La lettre interdite, *J. Bourdieu*.

La discursivité

n° 9 juin 1983

Qu'est-ce qu'un auteur ? *M. Foucault*. Les trois petits points du « retour à... », *J. Allouch*. Le discours mystique. Histoire et méthode, *A. de Libera*, *F. Nef*. La feinte mystique, *G. Le Gaufey*. Y a-t-il un discours de la mystique ? *P. Julien*. Exorbitantes sœurs Papin, *Dossier*. Spinoza contre les herméneutes, *A. Comte-Sponville*. Les silences de la lettre, *A. Fontaine*.

La censure

n° 10 octobre 1983

La censure du rêve, *S. Freud*. L'E.S., *Erik Porge*. Un nom dans la kabbale, *C.-H. Drouot*. Du Matamore au Cid : schéma d'une crise de l'autorité, *C. Poletto*. La cible du transfert, *G. Le Gaufey*. Visite à Fossier, *J.-Y. Pouilloux*. Poursuite et statue, *M. Loeb*. La moitié de Poulet, *J. Macé*. Le tore et la mise en jeu de la dissymétrie, *A.-M. Ringenbach*.

Du père

n° 11/12 février 1984

Religion et paternité, *J. Moingt*. Y a-t-il un irréductible du sinthome ?, *M.-M. Chatel*. Père, ne vois-tu donc pas que tu brûles ?, *G. Le Gaufey*. Du père incorporé au sinthome, *J.-J. Moscovitz*. Double filiation et identités, *M.-L. Pradelles de Latour*. Pas l'Un sans l'Autre, ou : la jouissance qu'il ne fallait pas, *I. Diamantis*. A propos d'adoption, *J. Attal*. L'amour de Fromm, *M.-F. Sosa*. Une femme a dû le taire, *J. Allouch*. Ainsi, issu le père, *J. Bril*. La parenté trobriandaise reconsidérée, *C.-H. Pradelles de Latour*. D'où nous revient la théorie psychanalytique ? Du père ? *C. Dorner*. L'amour du père chez Freud, *P. Julien*. D'un qui dit que non, *B. Casanova*. Un cas de mélancolie, *J.-P. Dreyfuss*. Version du père et publication, *C. Toutin*. L'autre et le lieu, *A.-M. Christin*. Transcrire sa père-version : Bruno Schulz, *P. Hassoun*. Comme est dit du père, *E. Porge*. Imaginaire de la procréation et insémination artificielle, *D. David*. Les mécomptes du Père Noël ou le complexe d'Enoch, *J.-J. Rassial*. Remarques concernant le langage dans les perversions, *D. Cromphout*. «Jean-Jacques, aime ton pays», *B. Saint Girons*. L'artiste peintre et la question du père, *J. Fourton*. Père dans le réel – père symbolique – père réel, *A. Didier-Weill*. Mémoire(s), *C. Simatos*.

Traduction de Freud, transcription de Lacan

n° 13 juin 1984

Über der Gegensinn der Urvorte. Sur le sens antinomique des mots primitifs, *S. Freud*. A propos du *Gegensinn*, *E. Legroux*. Marie Bonaparte, une femme entre trois langues, *M. Viltard*. A travers les langues, *C. Toutin*. Au-dessus des fragments d'un langage plus grand, *M. Cresta*. L'édition des *Écrits* en espagnol, *M. Pasternac*. Sur la transcription, *D. Arnoux*. La place du lecteur, *D. Cerf-Bruneval*. Transcription et ponctuation, *D. Hébrard*. Lacan censuré, *J. Allouch*. Quelques problèmes de l'établissement des séminaires de J. Lacan, *G. Taillandier*. Fabrique du cas I. Fabrique du cas II. Récréations topologiques, *D. Arnoux*.

Freud Lacan : quelle articulation ?

n° 14 novembre 1984
(réimpression 1992)

Freud déplacé, *J. Allouch*. Lacan, Freud : une rencontre manquée, *P. Julien*. L'étrange altérité de l'expérience, *D. Lévy*. Représentation freudienne et signifiant lacanien, *G. Le Gaufey*. M. Duras ou le ravissement du réel, *J.-L. Sous*. De l'amitié, *A. Mizubayashi*. Premiers pas, *J.-Y. Pouilloux*. Amac sans complexe, *F. Davoine*. Le plan projectif, *S. Barr*. La dissymétrie, le spéculaire et l'objet (a), *A.-M. Ringenbach*.

L'hainamoration de transfert

n° 15/16 mars 1985

Hainamoration et réalité psychique, *P. Julien*. Le modèle scientiste : Empédocle chez Freud, *J. Bollack*. So what ?, *J. Allouch*. L'amour entre savoir et ignorance, *D. Arnoux*. Deuil et passion : un art de perdre, *D. Cromphout*. Stratégie de la rencontre, *I. Diamantis*. Lacan et son camp, *C. Simatos*. L'objet perdu ne manque pas, *M.F. Sosa*. Sur la «liquidation» du transfert, *M. Viltard*. L'amour Tristan ... amour pointilleux des langues, *M. Cresta*. Les deux haines, *A. Didier-Weill*. La pulsion et l'écart, *P. Hasoun*. Le dés(a)ïr, *G. Le Gaufey*. Désupposer le savoir, *J. Poulain-Colombier*. Dire la haine ? *M.-C. Boons*. Le transfert, quand il fait signe à l'éthique, *B. Casanova*. A propos d'Hélène, *B. Cassin*. Comment ça s'écrit ?, *H. Debray*. La certitude anticipée du perdurable, *E. Porge*. Allo-gène, *J.-L. Sous*. «Mésalliance» et amour de transfert, *C. Toutin*.

Action du public dans la psychanalyse

n° 17 septembre 1985

Les publics de Freud, *M. Viltard*. L'apparence et l'apparition, *A. Didier-Weill*. La présentation de malades, *E. Porge*. Après la dernière séance, *J. Poulain-Colombier*. L'institution de la psychanalyse en sa publicité, *P. Julien*. Sur le temps logique et ses incidences techniques, *J. Félician*. Encombré du Beau, *C. Simatos*. La

grande surprise de Psyché, *A. Porge*. Dialoguer avec Lacan, *J. Allouch*. Note complémentaire à l'établissement du séminaire de Jacques Lacan, *G. Taillandier*. Du plan projectif au cross-cap, *J.-P. Georgin*.

L'enfant et le psychanalyste

n° 18 janvier 1986

Le transfert à la cantonade, *E. Porge*. Historique des concepts et des techniques, *J. Poulain-Colombier*. Avec un enfant, un analysant passe, *M. Gauthron*. La tare et le symbole, *A.-M. Deutsch*. Transfert et fin d'analyse avec l'enfant, *J. Attal*. La vie n'est pas un songe, *M. Viltard*. Analyse d'une névrose obsessionnelle infantile, *E. Sokolnika*. La croix et le mot, *R. Brosart*. Anagrammes et isotopies anagrammatiques, *J. Mayer*. Le trou du savoir, *G. Le Gaufey*. Recouvrements et incompatibilités entre René Thom et Jacques Lacan, *L. Mottron*. Chronique du séminaire, *G. Taillandier* (III). Le lien borroméen, *E. Porge*.

Quand l'inconscient se fait savoir

n° 19/20 avril 1986

Réminiscences sans rappel, *L. Bataille*. L'imbroglio de la faute, *E. Porge*. Le savoir occulte, *H. Picot*. Freud ou quand l'inconscient s'affole, *J. Allouch*. En passe de savoir, *C. Simatos*. Une mémoire sans histoire, *G. Zimra*. Au commencement était l'hypnose : certitude et objection, *I. Dia-*

mantis. La sorcellerie et le savoir, C.-H. Pradelles de Latour. Savoir clinique et clinique du savoir, P. Alerini. Il sait que (je sais qu'il sait que (je sais)), A. Didier-Weill. Descartes déplacé : entre savoir et vérité : le sujet..., J.-P. Aribat. - (), S. Hajlblum. «Celui qui se gouverne soi-même est gouverné par un grand sot», F. Wilder. Le savoir, il s'invente, M.-M. Chatel. Qui sait ?, G. Le Gaufey. La parole envolée de Jacques Lacan, D. Arnoux. De la chose, P. Padovani. *The grounds are excellent*, J. Allouch. Le contenu fatal, C. Bouazis.

Identité psychotique

n° 21 octobre 1986

Lacan et la psychose, P. Julien. Revers de rêve : un acting-out, G. Zimra. Avatars du corps et de son enveloppe, A.-M. Ringenbach. L'illusion des «Sossies», J. Capgras et J. Reboul-Lachaux. Endosser son corps, E. Porge. Il y a un transfert psychotique, J. Allouch. L'incorruptible Palio, M.-M. Chatel et A. Lessana. La seconde mort chez saint Augustin, J.-M. Lamarre. Point de vue sur l'identification, M. Viltard. C. Lévi-Strauss : La potière jalouse, C.-H. Pradelles de Latour.

De S.I.R.

n° 22 avril 1987

Introduction, J. Allouch. S.I.R. : une ouverture que rien ne laissait prévoir ?, J.-P. Dreyfuss. Qu'il n'y a pas de psychogénèse, B. Casanova. Une esthétique non transcendantale, J.-P.

Aribat. Une présence sans qualités, G. Le Gaufey. De l'objection comme construction d'objet, J. Diamantis. Le fantasme, un nouage h(a)té, E. Porge. *Tres faciunt insaniam*, J. Allouch. Chiffonner le mot, M. Viltard. Entretien sur *La bataille de cent ans*, E. Roudinesco. La littérature lacanienne en Argentine, S. Glasman, L. Gusman, J. Jenkins, M. Levin et J.-B. Ritvo. Chronique du Séminaire de J. Lacan (IV), G. Taillandier. Lacan, de l'équivoque à l'impasse, de François Roustang, J. Allouch.

La déclaration de sexe

n° 23/24 octobre 1987

Un sexe ou l'autre, J. Allouch. Entre l'homme et la femme il y a l'a-mur, P. Julien. De l'albur, R. Toscano. Brefs aperçus sur l'hypothèse de la bisexualité chez Freud, G. Le Gaufey. Masculin et féminin, W. Fließ. Pour une lecture de Louis Wolfson, A. Fontaine. Crux Logicorum, M. Grangeon. La prise «en passant» de *La lettre volée*, R. Brosart. Chronique du séminaire de J. Lacan (V), G. Taillandier. Sur la compatibilité de la bande de Möbius et du tore, A.-M. Ringenbach. L'art de l'enveloppement au Japon.

Il court il court, le sujet

n° 25 avril 1988

Une journée dans la quête du sujet cartésien, J.-M. Beyssade. Mais quoi, ce sont des fous, B. Casanova. Pinel, Esquirol, Freud, Lacan, P. Julien. Une

forme du sujet : la subjectivation. D'après *Le temps logique*, E. Porge. Penser/Classer : le sujet, M. Cresta. Du littoral au littéral, M.-C. Boons. Pli et repli, G. Le Gaufey. La drôlerie du réel, J.-P. Abribat. De la souplesse des revenants-en-corps, M. Viltard. Questionner la dénégation, K. Movallali.

Clinique du psychanalyste

n° 26 novembre 1988

L'analyste dans l'histoire et dans la structure du sujet comme Vélasquez dans *Les Ménines*, E. Porge. De et en quoi Marguerite Yourcenar fait-elle cas ?, C. Dorner. Y a-t-il une clinique du singulier ?, G.-H. Melenotte. Perturbation dans pernépsy, J. Allouch. De l'efficacité de l'acte : causalité mentale ou loterie, A. Soulez. Chronique du séminaire de J. Lacan (VI), G. Taillandier. Changer de point de vue, A.-M. Ringenbach, M. Viltard. La psychologie du moi et les psychoses : Paul Federn, A. Fontaine. Nouveaux fondements pour la psychanalyse : J. Laplanche, J.-P. Abribat.

Exercices du désir

n° 27/28 avril 1989

L'exercice de *La chose freudienne*, M. Viltard. A propos de l'histoire médicale des passions, J. Pigeaud. Cicéron, Kant, Freud : trois réponses à la folie des passions, P. Julien. Le traitement moral de la folie et ses avatars, G. Lanteri-Laura. Sur la toute toute première bascule doctrinale de Jac-

ques Lacan, J. Allouch. Se disposer à choisir selon le désir, F. Courel. « Soi-même » dans le narcissisme et la mélancolie, C. Touvin-Thélier. Le regard conjuré, C.-H. Pradelles de Latour. Des passions à responsabilité limitée..., G. Zimra. Historique du cas de Marguerite, J. Allouch, D. Arnoux. Le corps, textes de Jacques Lacan, L. de la Robertie. Lacan « corrigé et augmenté »... en espagnol, M. Pasternac. La genèse de l'homme, L. Bolk. Jacques Lacan : un étudiant curieux, P. Verret. Du caractère matérialiste de la psychanalyse, J. Audard. Du jardin d'Épicure aux « Jardiniers de la folie », J.-P. Abribat. La formation des psychanalystes selon A. Green, M. Safovan.

L'assentiment à la psychanalyse

n° 29 novembre 1989

Sujet inconscient et sujet de l'assentiment, P.-L. Assoun. Le rêve à l'épreuve du griffonnage, J. Allouch. Comme quelqu'un qui dit : non, D. Arnoux. Refus et assentiments en psychanalyse, P. Julien. Philosophie et psychanalyse, A. Badiou. Être le premier venu, G. Le Gaufey. Freud et Tausk, A. Fontaine. Au-dessus de l'horizon il n'y a pas le ciel, J.-P. Georquin et E. Porge.

Nouvelle série Revue du Littoral

La frérocity

n° 30 octobre 1990

Pour introduire à la frérocity, *M.-M. Chatel*. Un écran à l'envie, *E. Porge*. Frère semblant, *J. Attal*. Les germains patri- et matrilinéaires : une comparaison, *C.-H. Pradelles de Latour*. Quelques difficultés de l'intrusion du vivant dans l'image, *A.-M. Ringenbach*. L'auto-punition : une solution à l'impasse imaginaire du transfert chez Dora, *M. Viltard*. La métamorphose d'une sœur, *R. Galvagno*. »*Physiologie und Psychoanalyse in Leben und Werk Josef Breuers*«. Albrecht Hirschmüller, *G.-H. Melenotte*. Quelques données biographiques sur Dora, *M. Viltard*. Science du sujet, science du réel. Lacan à partir d'Hintikka, et Wittgenstein, *A. Soulez*. Commentaire de deux dessins du séminaire du 15 février 1977, *A.-M. Ringenbach*. L'espace du regard en peinture, *J. Lis*.

La connaissance paranoïaque

n° 31-32 avril 1991

La langue du voyant, *C. Zissmann*. Interprétation et illumination, *J. Allouch*. Freud, Fließ et sa belle paranoïa, *E. Porge*. L'union sacrée de la droite et de la gauche, *S. Aouillé*. Duchasse, Duchamp, Dali..., *R. Brossart*. Hérésies, *L. Favard*. Du bon usage des antécédents..., *J.-P. Aribat*. De la frérocity du pacte, *G. Le Gaufey*. SIG-

mund et Julius Freud, *O. Millot*. Seasaw, *P. Mieli*. Marguerite, ou l'aimée de Lacan, *J. Allouch*, *M. Viltard*, *M. Ayme*, *J. Oury*, *T. Trémine*. Six lettres inédites de K. Abraham à W. Fließ, *E. Porge*.

Lettres silencieuses

n° 33 novembre 1991

Un graphème indécryptable de Georges Perec, *G.-H. Melenotte*. Beckett : une tache sur le silence, *D. de Liège*. Une théologie de l'histoire inversée chez Maurice Blanchot, *P. Krejbich*. Qui est l'auteur de *Corrections* de Thomas Bernhard ?, *F. Jandrot-Louka*. Transmission orale, consigne écrite, *J. Paira-Pemberton*. Femmes et sciences : un dialogue, *M.-C. Boons-Gräf*. Sexe, famille et loi, *M. Safouan*. L'œil du silence, *Maria Tasinato*, *J. Allouch*. *Ethnopsychanalyse en pays bamiléké*, Charles-Henry Pradelles de Latour, *M. Abélès*. *La vocation de l'écrivain*, Catherine Millot, *R. Brossart*. aimée par Joë Bousquet, *D. Arnoux*.

La part du secrétaire

n° 34-35 avril 1992

La parole confisquée : le secrétaire dans l'Italie des XVI^e et XVII^e siècles, *M. Blanc-Sanchez*. La fonction secrétaire, élément de la méthode freudienne, *J. Allouch*. « La personne de moi-même ». Les destinées d'une observation clinique dans l'histoire de la psychiatrie, *T. Trémine*. Jean-Pierre Falret et le problème de la sténographie des malades, *G. Lanteri-Laura*.

Le médecin n'est pas un secrétaire, *L. Favard*. Le secrétaire et ses mystiques, *J.-N. Vuarnet*. La passion d'être deux, *G. Zimra*. Lou Andréas-Salomé et Rilke, *C. Maillat*. Max Graf, *go-between* entre Freud et Hans, *M. Gauthron*. Otto et son double. Trio dans un salon, *P. Koepfel, G.-H. Melenotte*. Alors la science ?, *A. Lessana*. *Penser au Moyen Age*. Alain de Libera, *G. Zimra*. L'« abandon » de la théorie de la séduction chez Freud – (I) *G. Le Gaufey*. Conversation sur le tabac. Wilhelm Stekel, *trad. de P. Koepfel, G.-H. Melenotte*.

Écritures lacaniennes

n° 36 octobre 1992

Écritures lacaniennes. La division du sujet et le retour de la vérité, *E. Porge*. « L'action de la formule » : une contribution à la lecture de la quatrième

question de « Radiophonie », *P. Soulez*. Variations sur le thème tragique dans *L'éthique de la psychanalyse*, *M. Hatzfeld*. Le tissu de la fiction : approche de Bentham, *M. Soubbotnik*. Aristote et la question du réel dans l'éthique, *V. Micheli-Rechtman*. Logiques de la négation, *P. Julien*. Écritures logiques : des fondements aristotéliens des quanteurs de la sexualité, *M. Grangeon*. L'ancrage du logique ou le retour de Lacan à la dyade platonicienne, *A. Soulez*. De la déchéance, le tragique « moderne », *M.-M. Chatel*. André Leroi-Gourhan, Jacques Lacan, une nette différence, *G. Moralès*. « J'ai réussi là où le paranoïaque échoue ». Chawki Azouri, *F. Jandrot-Louka*. *La fabrique du sexe*. Thomas Laqueur, *G. Le Gaufey*. *La phénoménologie de l'esprit*. Hegel, *B. Casanova*. L'« abandon » de la théorie de la séduction chez Freud (II), *G. Le Gaufey*. Sigmund Freud sans barbe, *Ernst Federn*.

La collection « Littoral » a notamment publié

Lettre pour lettre. Transcrire, traduire, translittérer

Jean ALLOUCH

Toulouse, Érès, 1984, 336 p., 9 ill.

La « solution » du passage à l'acte. Le double crime des sœurs Papin

Jean ALLOUCH, Erik PORGE et Mayette VILTARD

Livre signé de l'hétéronyme Francis DUPRÉ

Toulouse, Érès, 1984, 270 p., 12 ill.

Ouvrir les Écrits de Jacques Lacan

John P. MULLER, William J. RICHARDSON,

adaptation de Philippe JULIEN

Toulouse, Érès, 1987, 200 p.

132 bons mots avec Jacques Lacan

Jean ALLOUCH

Toulouse, Érès, 1988, 176 p., 6 ill.

Se compter trois. Le temps logique de Lacan

Erik PORGE

Toulouse, Érès, 1989, 224 p., 7 ill.

Les éditions E.P.E.L. ont publié

Marguerite, ou l' Aimée de Lacan

Jean ALLOUCH, postface de Didier ANZIEU

Paris, E.P.E.L., 1990, 568 p., 13 ill., 12 dessins

Le retour à Freud de Jacques Lacan

L'application au miroir

Philippe JULIEN

Paris, E.P.E.L., 1990, 240 p., 2 ill.

(1^{re} éd. Érès, coll. « Littoral », Toulouse, 1985)

L'incomplétude du symbolique

De René Descartes à Jacques Lacan

Guy LE GAUFEY

Paris, E.P.E.L., 1991, 244 p.

Ethnopsychanalyse en pays bamiléké

Charles-Henry PRADELLES DE LATOUR

Paris, E.P.E.L., 1991, 264 p., 20 fig., 7 planches, 7 tableaux

Le transfert dans tous ses errata,
suivi de *Pour une transcription critique*
des séminaires de Jacques Lacan

e.l.p.

Paris, E.P.E.L., 1991, 312 p.

Essai sur la discordance dans la psychiatrie contemporaine
suivi de *Quelques mots sur la psychologie de la mathématique*
pure, Philippe CHASLIN
Georges LANTERI-LAURA, Martine GROS
Paris, E.P.E.L., 1992, 150 p.

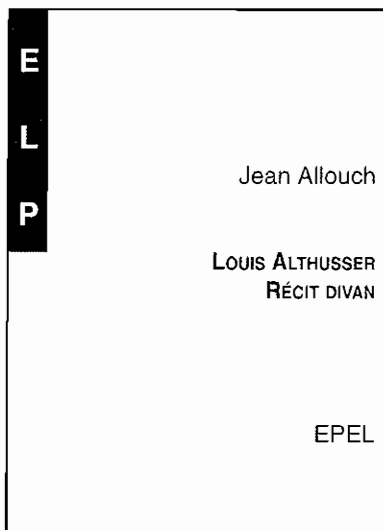
La main du prince
Michel BENVENGA, Tomaso COSTO. Préface de S. S. NIGRO. Traduction de
Mireille BLANC-SANCHEZ
Paris, E.P.E.L., 1992, 130 p.

La folie Wittgenstein
Françoise DAVOINE
Paris, E.P.E.L., 1992, 232 p.

L'UNEBÉVUE n° 1
« Freud ou la raison depuis Lacan »
Paris, E.P.E.L., novembre 1992, 132 p.

L'UNEBÉVUE n° 2
« L'élangue »
Paris, E.P.E.L., mars 1993, 184 p.

Vient de paraître aux éditions E.P.E.L.



Janvier 1993
un vol. 15 x 23
58 p. ~ 65 F

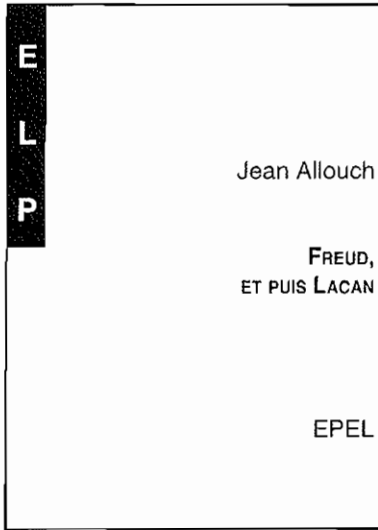
La récente publication des deux autobiographies de Louis Althusser et du tome I de sa biographie met notamment en cause la psychanalyse : son rapport à la psychiatrie, son exercice, sa place dans l'idéologie lorsqu'elle approvisionne en références théoriques, la façon dont Louis Althusser, avec ses médecins, tente de rendre compte de son propre cas. Manifestement, ce savoir « psychanalytique » n'intervient pas hors l'imposture... du savoir.

Peu après, cette mise en cause se trouva comme portée à son comble par le philosophe Clément Rosset qui crut devoir, à ce propos, se faire le pourfendeur de la soumission intellectuelle et associer nommément Lacan et ses élèves aux égarements collectifs de l'althussérienne imposture.

Pourquoi cette dénonciation ? Quelle place a tenu Lacan dans le cas Althusser ? Quel statut accorder au meurtre ? Que visent les autobiographiques publications posthumes ? Quels sont les actuels enjeux du débat qui ainsi s'instaure ? Faut-il croire aux « dépressions » au nom de quoi fut proféré et se maintient le non lieu ? Jean Allouch, qui publiait en 1990 *Marguerite, ou l'Aimée de Lacan*, aborde ces questions par le biais du transfert, autrement dit en prenant acte de ce que la fomentation par Althusser de ses écrits posthumes et maintenant leur publication tendent à réaliser une récurrence du meurtre. Cette fois, c'est son lecteur en tant que sujet supposé savoir l'exacte portée du meurtre qui serait par Louis Althusser pris au collet.

Jean Allouch a notamment publié : *Lettre pour Lettre* (1984), *La « solution » du passage à l'acte* (1984), *132 bons mots avec Jacques Lacan* (1984), *Marguerite, ou l'Aimée de Lacan* (1990), *Freud, et puis Lacan* (1993).

Vient de paraître aux éditions E.P.E.L.



Mars 1993
un vol. 15 x 23
1 ill. ~ 8 dessins
140 p. ~ 110 F

Comment Lacan aura-t-il – s'il l'a pu – décidément touché aux fondements de la psychanalyse et donc porter atteinte à bon nombre de postulats freudiens sans que, pour autant, la psychanalyse ainsi recomposée ait cessé d'être freudienne ?

La réponse désormais reçue comme toute faite, celle qui a nom « retour à Freud » ne suffit pas ou plus : ce retour fut un moyen, un moment aussi, pas une raison. De même apparaît-il que cette suite, *Freud, et puis Lacan*, ne se laisse identifier à aucun des cas de changement de paradigme répertoriés par Thomas Kuhn.

On montre ici qu'elle n'est abordable, en sa singularité, qu'à l'aide d'un certain nombre de *concepts* (méthode, champ, cas, paradigme, discipline, analyse, raison, école, etc.), dont le réseau permet de situer l'action de certains « *personnages* » (l'analysant, l'élève, le maître, le secrétaire) selon le déploiement d'une *histoire* constamment en porte-à-faux, celle du frayage de Lacan.

On met ainsi le doigt sur le caractère analytiquement nécessaire de la suite, et l'*et puis* ; il tient à ce que, la psychanalyse n'étant pas un mouvement de pure doctrine, ayant affaire à une folie qui lui répond, ce n'est, chez elle, fût-ce dans ses plus pertinentes découvertes, jamais... tout à fait ça. L'atteste l'étourdissant *tournant de 1975*, par quoi Lacan devait lui-même mettre en problème le ternaire réel symbolique imaginaire, son paradigme pour la psychanalyse freudienne.

Jean Allouch a notamment publié : *Lettre pour Lettre* (1984), *La « solution » du passage à l'acte* (1984), *132 bons mots avec Jacques Lacan* (1984), *Marguerite, ou l' Aimée de Lacan* (1990), *Louis Althusser récit divan* (1993).

Revue du *Littoral* en librairie*

A Paris :

- **L'Arbre à Lettres** : 2, rue E.-Quenu, 75005 Paris
4, rue Boulard, 75014 Paris
2, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris
- **L'Arbre Voyageur** : 53, rue Mouffetard ; 75005 Paris
- **Le Bateleur** : 63, rue Raymond-Losserand, 75014 Paris
- **Byblos** : 4, rue Descartes, 75005 Paris
- **Les Cahiers de Colette** : 12, rue Rambuteau, 75003 Paris
- **Cluny-Sorbonne-Compagnie** : 58, rue des Écoles, 75005 Paris
- **Le Divan** : 37, rue Bonaparte, 75006 Paris
- **FNAC Forum** : 1/7, rue Pierre-Lescot, 75001 Paris
- **FNAC Montparnasse** : 136, rue de Rennes, 75006 Paris
- **Gallimard** : 15, bd Raspail, 75007 Paris
- **Garnier Thierry** : 41, rue de Vaugirard, 75006 Paris
- **La Hume** : 170, bd Saint Germain, 75006 Paris
- **Interférences** : 33, rue Linné, 75005 Paris
- **Joseph Gibert** : 26, bd Saint Michel, 75006 Paris
- **Lipsy** : 25, rue des Écoles, 75005 Paris
- **Magnard** : 122, bd Saint-Germain, 75005 Paris
- **Lire/Elire-Palimpseste** : 14, rue de Santeuil, 75005 Paris
- **La Procure** : 3, rue Mézières, 75006 Paris
- **PUF** : 49, bd Saint-Michel, 75005 Paris
- **La Terrasse de Gutenberg** : 9, rue Emilio-Castelar, 75012 Paris
- **La 25^e Heure** : 8, place du G^{al}-Beuret, 75015 Paris
- **Librairie H** : 2, square Dunois, 75013 Paris
- **Tschann** : 125, bd du Montparnasse, 75006 Paris
- **Virgin Stores** : 52/60, avenue des Champs-Élysées, 75008 Paris

En province :

Aix-en-Provence, Angoulême, Angers, Besançon, Bordeaux, Caen, Clermont-Ferrand, Dijon, Grenoble, Le Havre, Lille, Limoges, Lyon, Marseille, Montpellier, Nancy, Nantes, Nice, Poitiers, Rennes, Rouen, Strasbourg, Toulouse, Tours.

* Liste non exhaustive susceptible de subir des modifications.

Société internationale
d'histoire de la psychiatrie et de la psychanalyse

Le musée Freud de Londres en péril

En 1938, après l'annexion de l'Autriche, Sigmund Freud fut contraint de s'exiler à Londres. Au mois de septembre de cette même année, il emménagea avec sa famille au 20, Maresfield Gardens, Hampstead. C'est là qu'il passa la dernière année de sa vie ; c'est là aussi qu'il mourut en septembre 1939. Sa fille Anna continua d'habiter la maison jusqu'à sa mort en 1982. Elle souhaitait que la maison fût transformée en musée.

En 1980, « Les archives Sigmund Freud », fondation britannique d'intérêt public, fit l'acquisition du terrain et de la maison du 20, Maresfield Gardens, grâce aux ressources que la fondation New Land fondée par Muriel Gardiner, vieille amie d'Anna Freud, avait mises à sa disposition. En 1986, quatre ans après la mort d'Anna, le musée ouvrait ses portes.

Aujourd'hui, le musée est ouvert aux visiteurs qui peuvent y voir toutes les collections d'objets d'art réunis par Freud ainsi que sa bibliothèque et son cabinet de travail. Mais surtout, il contient les archives indispensables aux chercheurs du monde entier, et notamment à ceux d'Europe désireux de travailler sur l'histoire de la pensée contemporaine : 2 500 papiers, des lettres et des photocopies de tous les manuscrits de Freud, dont les originaux sont maintenant conservés à la Bibliothèque du Congrès de Washington.

La fondation New Land vient d'informer le musée qu'elle se voit dans l'obligation de réduire son aide. Le musée Freud voit donc ses programmes de conservation, d'extension, d'enseignement et de publication mis en péril dans un proche avenir.

C'est pourquoi la Société internationale d'histoire de la psychiatrie et de la psychanalyse a pris deux initiatives : elle a transmis le dossier au ministère de la Culture pour que soit obtenue auprès de la Commission européenne de Bruxelles une subvention dans le cadre de la protection du patrimoine européen et elle a réuni un comité de soutien pour informer le public de l'existence de ce musée et pour lancer une souscription.

Les dons peuvent être adressés (mention Musée Freud) à la SIHPP (Société internationale d'histoire de la psychiatrie et de la psychanalyse), Bibliothèque Sainte-Anne, 1, rue Cabanis, 75014 Paris.



Revue du Littoral

Je souhaite compléter ma collection*

1	<i>Blasons de la phobie</i>	120 F	18	<i>L'enfant et le psychanalyste</i>	120 F
2	<i>La main du rêve</i>	120 F	19/20	<i>Quand l'inconscient se fait savoir</i>	160 F
3/4	<i>L'assertitude paranoïaque (épuisé)</i>		21	<i>Identité psychotique</i>	120 F
5	<i>Abords topologiques</i>	120 F	22	<i>De S.I.R.</i>	120 F
6	<i>Intension et extension de la psychanalyse</i>	120 F	23/24	<i>La déclaration de sexe</i>	160 F
7/8	<i>L'instance de la lettre</i>	160 F	25	<i>Il court il court, le sujet</i>	120 F
9	<i>La discursivité</i>	120 F	26	<i>Clinique du psychanalyste</i>	120 F
10	<i>La sensure</i>	120 F	27/28	<i>Exercices du désir</i>	160 F
11/12	<i>Du père</i>	160 F	29	<i>L'assentiment à la psychanalyse</i>	120 F
13	<i>Traduction de Freud, transcription de Lacan</i>	120 F	30	<i>La Frérocité</i>	130 F
14	<i>Freud Lacan, quelle articulation ?</i>	130 F	31/32	<i>La connaissance paranoïaque</i> ...	165 F
15/16	<i>L'hainamoration de transfert</i> ...	160 F	33	<i>Lettres silencieuses</i>	130 F
17	<i>Action du public dans la psychanalyse</i>	120 F	34/35	<i>La part du secrétaire</i>	165 F
			36	<i>Écritures lacaniennes</i>	130 F

* Souligner les titres choisis

Ci-joint un chèque de F à l'ordre de Revue du Littoral

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner à la Revue du Littoral, 29, rue Madame, 75006 Paris

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code postal : Ville :

Pays :

• Abonnement annuel pour 1993 (n^{os} 37-38-39)

France 400 F

Étranger 500 F (envois par avion)

Ci-joint chèque de F, à l'ordre de Revue du Littoral

Veuillez me faire parvenir un reçu

Revue du Littoral

29, rue Madame, 75006 Paris ☎ 45 49 29 36

**Prochains colloques
de l'école lacanienne de psychanalyse**

De la folie à écrire

Paris, 5 et 6 juin 1993
4, place Saint-Germain-des-Prés

L'empire du sens

Salvador de Bahia (Brésil)
31 juillet et 1^{er} août 1993 (hôtel Méridien)
organisé avec la *Revue du Littoral*

Pour tous renseignements

elp

(1) 45 49 29 36

Fabrication : SA TRANSEFAIRE. 04250 TURRIERS



Impression et façonnage : Imprimerie France-Quercy – Cahors

Dépôt légal 30386 FF – mars 1993

UNE FOLIE D'APRÈS LACAN

d'Aimée à Marguerite

Faute de ravage, une folie de la publication

L'incision comptable de Marguerite Anzieu

Nous sommes tous des « schizophrènes »

Le livre volé

La rupture entre Lacan et Clérambault

APOSTILLE

La lettre au corps Joë Bousquet

LECTURE

L'incomplétude du symbolique

Guy Le Gaufey

Le Messenger des étoiles (Sidereus nuncius)

Galilée

Freud sur le front des névroses de guerre

Kurt R. Eissler

Les Farfadets

Berbiguier de Terre Neuve du Thym

Penser la folie Essais sur Foucault

Présentation du Thésaurus Lacan

Denis Lécuru

DOCUMENT

Historique du cas de Marguerite